LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOËCE.

NOUVELLE TRADUCTION,

AVEC

LA VIE DE L'AUTEUR,

DES REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES,

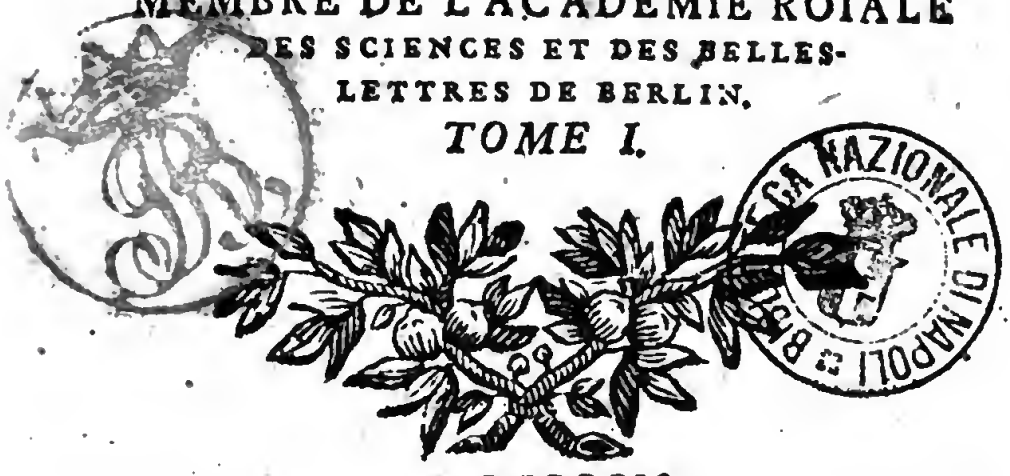
ET

UNE DEDICACE MASSONNIQUE:

PAR UN FRERE-MASSON,

MEMBRE DE L'ACADEMIE ROIALE DES SCIENCES ET DES BELLES-LETTRES DE BERLIN.

TOME I.



A BERLIN,

Chez LE FRERE ROBLAU, SECRETAIRE DE LA LOGE AUX TROIS GLOBES.

Imprimé par CHRETIEN FREDERIC HENNING.

M. D. CC. XLIV.

AUX
TRES-ILLUSTRES,
TRES-VENERABLES
ET
TRES-CHERS FRERES,
LES
FRANCS ET LIBRES
MASSONS
DISPERSÉS
SUR LA SURFACE
DE LA TERRE.

* * *

TRES-ILLUSTRES,
TRES-VENERABLES
ET
TRES-CHERS FRERES,

LA *Traduction de la* CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE, *eſt le premier Ouvrage*

qui

qui ait eu l'honneur de Vous être dédié jusqu'à préſent. Auſſi n'y en eut-il jamais qui le méritât autant que celui-ci, qui eſt un des plus célèbres monumens de notre ancienne Fraternité. Il n'appartient non plus qu'à ceux qui ont la gloire d'en être Membres, de pénétrer les grands miſtères de ce Livre, avec cette vive intelligence qui n'eſt propre qu'aux vrais MASSONS.

N'en doutons point: Nous en avons eu peu dans notre Société, depuis ſon établiſſement, qui ait été plus digne de ce nom que le ſage BOECE, *qui en poſſedoit les Vertus dans un ſouverain degré.*

Ce ſeroit ici l'occaſion de Vous tracer l'Hiſtoire intéreſſante de LA MASSONNERIE, de Vous en rappeller la très-ancienne Origine, & d'en décrire les progrès incroiables; ſi les régles de la prudence & de la discretion MASSONNIQUE

QUE me le permettoient ; & ſi Vous n'aviés Vous-mêmes, TRES-ILLUSTRES, TRES-VENERABLES ET TRES-CHERS FRERES, une parfaite connoiſſance de toutes ces choſes admirables, qui feront à jamais l'envie & le dèſeſpoir des TAUPES nos Ennemis.

Qu'il PLEUVE pour eux dans toutes nos juſtes & parfaites LOGES, auſſi long-tems qu'il y aura de vrais MASSONS ſur la ſurface de la Terre! Plaiſe néanmoins AU GRAND ARCHITECTE de l'Univers, de leur deſſiller les yeux, & de faire proſpérer de plus en plus vos EDIFICES MASSONIQUES!

Ce ſont les vœux que je fais du fond de mon Cœur, en Vous offrant cette

marque du Zèle inviolable, avec lequel je fais gloire d'être, par le nombre usité & avec tous les honneurs de la MAS-SONNERIE,

TRES-ILLUSTRES,

TRES-VENERABLES

ET

TRES-CHERS FRERES,

De la Loge aux trois Globes
ce 4. Mars
1744.

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
le Frère J. D. F. D. F.

PREFACE.

Voici une nouvelle Traduction françoiſe en Vers & en Proſe, du Traité de LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE, déja ſi connu par tant d'Editions, de Commentaires, & de Verſions qui en ont été faites en différentes Langues.

Il importe peu au Public de ſavoir de quelle manière je me ſuis trouvé engagé à publier celle-ci. C'eſt de quoi je n'ai pas deſſein non plus de l'entretenir dans cette Préface. Mais il ne ſera pas inutile d'y raſſembler quelques réfléxions propres

à donner une exacte connoiſſance de ce Livre. C'eſt pourquoi je diviſerai cette Préface en cinq Sections dans leſquelles je parlerai:

I §. Des Editions latines du BOECE, & des Commentaires qui ont été faits ſur cet Ouvrage.

II §. Des Traductions qui en ont été faites dans chaque Langue.

III §. De ma Traduction en particulier.

IV §. Des Remarques Hiſtoriques & Critiques que j'y ai jointes.

V §. De la Vie de BOECE qui eſt à la ſuite de cette Préface.

L'Ouvrage de BOECE étant mêlé, ainſi que ma Traduction, de vers & de proſe; je vais commencer par en rapporter le commencement, afin que le Lecteur puiſſe juger

juger des différentes Traductions ou Imitations, que j'en rapporterai dans la ſuite.

Carmina qui quondam ſtudio florente peregi,
Flebilis, heu! mœſtos cogor inire modos.
Ecce, mihi laceræ dictant ſcribenda Camœnæ,
Et veris elegi fletibus ora rigant.
Has ſaltem nullus potuit pervincere terror,
Ne noſtrum comites proſequerentur iter.
Gloria felicis olim viridisque juventæ
Solatur mœſti nunc mea fata ſenis.
Venit enim properata malis inopina ſenectus,
Et dolor ætatem juſſit ineſſe ſuam.
Intempeſtivi funduntur vertice cani,
Et tremit effœto corpore laxa cutis.
Mors hominum felix, quæ ſe nec dulcibus annis
Inſerit, & mœſtis ſæpè vocata venit.
Eheu! quam ſurda miſeros avertitur aure,
Et flentes oculos claudere ſæva negat!
Dum levibus malefida bonis Fortuna faveret,
Pœne caput triſtis merſerat hora meum.
Nunc, quia fallacem mutavit nubila vultum,
Protrahit ingratas impia vita moras.
Quid me felicem totiès jactaſtis, amici?
Qui cecidit, ſtabili non erat ille gradu.

Je ne donnerai aucun échantillon de la Proſe, parcequ'il eſt aiſé de juger qu'il a été moins difficile aux Traducteurs de la rendre fidélement.

I §. Des Editions Latines de la Conſolation Philoſophique de Boëce, & des Commentaires qui ont été faits ſur cet ouvrage.

Avant l'uſage de l'Impreſſion, on ne faiſoit des anciens Auteurs, que des Editions manuſcrites, dont les éxemplaires ſont devenus très-rares depuis cette heureuſe invention. Mais on ne peut pas douter que celles de LA CONSOLATION DE BOECE n'aient été alors extrémement multipliées, puis qu'il s'en trouve encore pluſieurs éxemplaires, qui ſont diſperſez en différens païs. J'en vais citer les plus connus.

La

La Bibliothèque de Marpurg en a un, dans lequel, au rapport de *Barthius* (1) il y a deux vers de la première pièce, qui n'étoient connus de perſonne avant lui. Ce ſont ceux ci:

Mentula conatur Pimplæum ſcandere montem,
Muſæ furcillis præcipitem ejiciunt.

S'il eſt vrai que ces vers ſoient de BOECE, il y a apparence qu'ils ont été ſupprimez dans toutes les Editions, à cauſe de la ſignification qu'on peut donner au mot *Mentula*, qui eſt ici un diminutif de *Mens*, l'*eſprit*. Mais je croi qu'on peut fort bien douter que ces vers ſoient de notre Auteur: parcequ'ils ne me ſemblent pas être de ſon ſtyle. La manière ſur tout dont le pentametre finit, ne répond point à ſa verſification. Au ſurplus, au lieu du mot *Mentula*, on pour-

(1) Adverſ. p. 147. edit. primæ. Fabricius Tom. 3. p. 208.

pourroit lire *Mens mea ;* & c'étoit peut-être ainſi que BOECE avoit écrit.

Le célébre Père *Mabillon* dit, dans la Relation de ſon Voiage d'Italie (2), avoir vû dans la Bibliothèque du Grand Duc à Florence, un très-ancien Manuſcrit de LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE, à la tête du quel eſt un Prologue Latin, écrit en caractères Saxons, dont voici la Traduction:

„ QUINTUS FABIUS (3), *Con-*
„ *ſul, a fait ce Prologue, ou*
„ BOECE *lui-même, ou un cer-*
„ *tain* SCOTTIGENA, *qui étoit*
„ *un de ſes diſciples.*

Au

(2) Pag. 221.

(3) Ce *Quintus Fabius* ne ſe trouve pas dans la Liſte des Conſuls de *Riccioli.*

„ Au tems du Roi *Théodoric*, fleuriſſoit „ BOECE, Auteur fameux, que ſa ver„ tu éleva dans Rome à l'honneur du „ Conſulat. Comme le Roi *Théodoric* „ voulut y exercer la tyrannie, & faire „ mourir les plus honnêtes gens du Sé„ nat; BOECE cherchant à éluder ſes „ artifices, qui tendoient à la perte de „ tous les hommes de bien, envoia ſe„ crétement des Lettres aux Grècs, „ pour tacher, avec leur ſecours, de „ délivrer la Ville & le Sénat, des „ mains de ce Prince impie. Mais „ aiant été découvert, & convaincu par „ le Roi, du crime de leze-majeſté, il „ fut condamné à être enfermé dans „ une priſon, où il compoſa ces Livres, „ en forme de Satyre, à l'imitation de „ *Martianus Felix Capella* (4) qui écri-

vit

(4) *Martianus Mineus Felix Capella* étoit un aſſez mauvais Poëte. On ne ſait en quel ſiécle il vivoit. Les Auteurs du *Moréri* diſent qu'il eſt cité par BOECE. Il eſt vrai

„ vit le premier des Livres mêlez de „ proſe & de vers, aiant pris pour ſujet „ *les Nôces de la Philologie & de Mer-* „ *cure.* Mais BOECE l'a infiniment „ ſurpaſſé & par la nobleſſe de ſa matiè- „ re & par la beauté de ſon ſtyle; n'étant „ inferieur, ni à *Ciceron* dans ſa proſe, „ ni à *Virgile* dans ſes vers. (5)

Je

vrai que le Traité *de Diſciplinâ Scholarium* eſt adreſſé à un *Martianus*, mais on doute que cet ouvrage ſoit de *Boëce*. Ce dernier *Martianus* pourroit être un de ceux qui furent Conſuls ſous le nom de *Marcianus Auguſtus* en 451, & ſous celui de *Martianus* ou *Marcianus* en 469. & 472. mais il n'y a gueres d'apparence qu'il faille confondre ceux-ci avec *Martianus Capella*, comme les Auteurs du Moreri l'ont fait. Son ouvrage de *Nuptiis Philologiæ VII. Lib.* eſt imprimé.

(5) QUINTUS FABIUS *Conſul fecit hunc Prologum, vel* BOETIUS *ipſe, vel quidam* COTTIGENA, *id eſt Diſcipulus* BOETII. *Tempore Theotrici regis, inſignis auctor claruit,*

Je remarquerai ici en paſſant, que cette pièce me paroît dénuée de toute vrai-ſemblance & abſolument apocriphe; c'eſt pourquoi je n'y aurai aucun égard, en travaillant à la vie de BOECE, que l'on trouvera à la ſuite de cette Préface. Voici les raiſons qui me la font rejetter.

10. *Quin-*

---

uit, qui virtute ſua Conſul in Vrbe fuit. Cum verò Teotricus rex voluit tyrannidem exercere in Vrbe, ac bonos quosque in Senatu neci dare; BOETIUS *ejus dolos effugere geſtiens, quippe qui bonis omnibus necem parabat; videlicet clam litteris ad Græcos miſſis, nitebatur Vrbem & Senatum ex ejus impiis manibus eruere, & eorum ſubdere defenſioni. Sed poſtquam a Rege reus majeſtatis convictus eſt, juſſus eſt retrudi in carcerem, in quo repoſitus hos libros per Satyram edidit, imitatus videlicet Martianum Felicem Capellam, qui primus libros de Nuptiis Philologiæ & Mercurii eadem ſpecie poematis conſcripſerat. Sed iſte longe nobiliore materia & facundia præcellit, quippe qui nec Tullio impar ſit, nec Virgilio in metro inferior floruit.* Fabricius, Tom. 3. p. 208.

1°. *Quintus Fabius* Conſul, & *Scottigena*, ſont deux perſonnages chimériques, & inconnus dans l'Hiſtoire.

2°. Ni l'un ni l'autre n'ont écrit ce Prologue dans le manuſcrit: auſſi l'Inſcription laiſſe-t-elle douter s'il eſt plutôt d'eux que de BOECE.

3°. L'Inſcription eſt en lettres Saxones, & par conſéquent plus moderne que le Prologue: A quelles marques, celui qui l'a écrite, a-t'il donc connu l'Auteur du Prologue? mais il ne l'a certainement point connu, puis qu'il ne le déſigne pas d'une maniere préciſe.

4°. Quand bien même *Scottigena* ſeroit un perſonnage réel; étant, comme l'Inſcription le dit, un diſciple de BOECE, il n'eſt point vrai-ſemblable qu'il eût dit dans ce Prologue que BOECE, ſon maitre, avoit effectivement écrit aux Grècs, & été convaincu par le Roi, du crime de leze-majeſté, qui

ſont

ſont des faits, que BOECE dès-avoue formellement dans le premier Livre DE SA CONSOLATION.

5°. Enfin BOECE ſe ſeroit encore moins aviſé que tout autre de ſe donner dans ce Prologue un démenti ſans néceſſité; comme auſſi de s'y attribuer la qualité d'*inſignis auctor*. Ainſi je ne croi pas que cette pièce mérite la moindre conſidération, quelque honneur que le P. Mabillon lui ait fait, de l'inſérer dans ſes Recüeils. Mais celui qui l'a fabriquée, n'a rien fait de plus abſurde qu'un autre Interpolateur, qui attribüant à S. Auguſtin le Traité de Morale *de ſpeculo* &c. fait citer à l'Auteur des vers tirés de la IX. pièce du III. Livre de la CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE. (6)

Il

materia & facundia præcellit, quippe qui nec Tullio impar ſit, nec Virgilio in metro inferior floruit. Fabricius, Tom. 3. p. 208.

(6) *Opera Auguſtini, Tom. VI. p. 627. edit Amſt. Fabricius, T. 3. p. 208. S. Auguſtin* nâquit

Il y a à Paris dans la Bibliothèque du Roi, un manuſcrit de cet ouvrage: je ne ſais de quel Siècle il eſt, mais il doit être fort ancien, s'il eſt vrai, comme dit M. *Boivin le Cadet* (7) & comme il paroît par l'ancien Inventaire de la Bibliothèque des Rois de France, qu'il n'y avoit dans cette Bibliothèque, pour tous poëtes Latins, qu'*Ovide*, *Lucain* & BOECE.

Le Chancelier *Séguier* acquit un très-beau manuſcrit du même ouvrage, qui avoit été donné au Monaſtère de *Ste Juſtine* de Padoue (8)

L'Académie d'Helmſtadt poſsède dans ſa Bibliothèque trois pareils Manuſcrits très-eſtimez.

Si

---

le 13. Novembre 354. & mourut le 28. Août 430. cinquante cinq ans avant la naiſſance de BOECE.

(7) Journal des Savans, An. 1718. p. 143.

(8) Fabricius, T. 3. p. 209.

Si ces anciens monumens échapés à l'injure des tems, ſont des preuves de l'eſtime qu'on a toujours faite de la CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE, elle n'eſt point démentie par les ſuffrages, dont les Savans ont honoré dans chaque Siècle, & l'Auteur & ſon Livre; tous en aiant parlé avec éloge, & quelques uns même d'entr'eux s'étant fait gloire de commenter cet ouvrage ou de l'imiter.

L'Evèque Modoinus le cite dans une Epitre de Conſolation adreſſée à *Théodulphe*, Evèque d'Orleans qui mourut en 821. & qui étoit alors en priſon à Angers, aiant été accuſé d'avoir eu part à la conſpiration de *Bernard* Roi d'Italie contre l'Empereur *Louis le Debonnaire*. Le même *Théodulphe* en parle auſſi dans une des pieces de vers qui ont été inſérées dans la Bibliothèque des Péres (9).

Hinc-

(9) Tom. 14. p. 48. Edit. Lugd.

Hincmar, Archévêque de Reims, dans ſon Traité de la Prédeſtination contre le Moine *Godeſcalque* (10) compoſé vers l'an 848. cite le *Livre*, c'eſt à dire, l'*Ouvrage de* BOECE *ſur la Conſolation*.

Le Moine *Aſſer* ou *Aſſerius*, qui fut Evêque de Salisburi en Angleterre, & qui vivoit dans le même Siècle, fit, le premier, des Commentaires ſur *la Conſolation de* BOECE (11).

Jean de Sarisberi, Anglois de Nation & Evêque de Chartres, dans le XII. Siècle, fait l'éloge de BOECE & de ſa *Conſolation*, dans le Traité ſi connu des vanités de la Cour, qui a pour titre: *Policraticus, ſive de nugis curialium & veſtigia Philoſophorum*. „Si vous ne „m'en

(10) Tom. 1. p. 211. Tom. 2. p. 62. *Quidam Catholicus & ſapientiæ ac ſcientiæ multæ Philoſophus, in quodam ſuo libro de Conſolatione Philoſophiæ, &c.*

(11) Lelandus de Script. Britannicis.

„ m'en croiez pas, dit-il, ouvrez le Livre
„ *de la Conſolation de la Philoſophie* & li-
„ ſez le avec attention .... L'Auteur eſt
„ profond dans ſes ſentences, ſans être
„ obſcur; brillant dans ſes expreſſions,
„ ſans être foible: Orateur véhement,
„ démonſtrateur efficace, tantôt perſua-
„ dant de la manière la plus probable ce
„ qui doit ſuivre, & tantôt contraignant
„ par une certaine néceſſité à le croi-
„ re (12).

Eckard, ſon contemporain, qui fut premier Abbé du Monaſtère d'Urangen en Franconie, écrivit à l'imitation de BOECE, un Traité en V. Livres, intitulé: *Laterna, ſive Conſolatio Monachorum;* (13) c'eſt

(12) *Si mihi non credis, Liber de Conſolatione Philoſophiæ revolvatur attentius . . . ſine difficultate profundus in ſententiis, in verbis ſine levitate conſpicuus: Orator vehemens, efficax demonſtrator, ad id quod ſequendum eſt nunc probabiliter ſuadens, nunc quaſi ſtimulis neceſſitatis impellens.* VII. 15.

(13) Trithem. Cap. 378. de *S.* E. & II. 107. illuſtr. Benedictin.

c'eſt à dire, *le Flambeau ou la Conſolation des Moines.*

Albert le Grand, qui vivoit au commencement du XIII. Siècle, a écrit ſur la Conſolation de BOECE & en a parlé avec éloge. (14)

St. Thomas d'Aquin, ſon diſciple, y a joint un Commentaire (15), que d'autres croient cependant lui avoir été fauſſement attribué. (16)

Dans le même Siècle, *Nicolas Triveth* ou *Treveth*, qui étoit, comme *S. Thomas*, de l'ordre de *S. Dominique*, fit une expoſition des Livres de BOECE *ſur la Conſolation de la Philoſophie.* Et au jugement de quelques Auteurs (17) c'étoit

(14) Petri Bertii Præfat. in Boethium.

(15) Ibidem. Fabricius, Tom. III. p. 211.

(16) Nicolaus Creſcius.

17) St. Antonin.

c'étoit le meilleur commentaire, qui eût été fait jusqu'alors ſur ces Livres: Car on lui a fait injure de lui attribuer celui qui porte le nom de *S. Thomas d'Aquin*, puisque ces deux Commentaires ſe trouvent dans un Manuſcrit de la Bibliothèque *Séguier* (18).

Jean Charlier, plus connu ſous le nom de *Gerſon*, qui vivoit dans le XIV. Siècle, mais qui ne mourut que dans le ſuivant, prit, dans l'ouvrage de BOECE, l'idée d'un Traité plus chrétien, qu'il compoſa en quatre Livres ſous le titre *de la Conſolation de la Théologie*: lesquels ſe trouvent au Tome I. de la dernière Edition de ſes oeuvres publiée par M. du Pin (19)

Denys

(18) Echard. Script. Ord. FF. Præd. T. I.

(19) Page 125

Denys de Rickel ou *le Chartreux*, qui vint, après *Gerſon*, dans le XV. Siècle, fit ſur *la Conſolation de* BOECE un Commentaire Litteral & Myſtique, que l'on voit au Tome III de ſes ouvrages (20).

Raimond Palaſin, dit *Valderic*, *Robert Grosbead* ou *Capiton*, & *Nicolas Cronius*, ſont auſſi du nombre des Anciens Commentateurs de BOECE (21).

Vers le milieu du XV. Siècle, l'Imprimerie aiant été découverte, on vit bientot ſortir de la preſſe, différentes Editions du Traité de la Conſolation de BOECE, ſoit avec les anciens Commentaire ou ſéparément; ſoit dans la langue originale ou dans des Traductions en d'autres langues.

1. La premiere Edition (avec le Commentaire attribué à *St. Thomas d'Aquin*) fut imprimée à Nuremberg en 1473. chez *Ant. Coburger*, qui en fit deux autres

(20) Edit. de Cologne 1540. fol.

(21) Fabricius, Tom. 3. p. 212. Car. de Viſch. Bibl. Ciſterc. p. 250.

tres Editions en 1476 & 1495. Ces Editions furent réimprimées à Cologne en 1481. à Louvain en 1484. 1487. 1495. & 1499. à Lyon, chez *Jean du Pré*, en 1487 & 1490. à Veniſe en 1491. & 1499. & à Bâle en 1546 & 1570. le tout *in folio*, à l'exception de celle de 1490. qui eſt *in 4to* (22).

2. Edition du Livre de BOECE, ſans commentaire, à Pignerol en 1479. chez *Jacques de Rubeis* (23).

3. Autre Edition, avec un Commentaire, à Cologne en 1482. *in 4to* réimprimée à Louvain par *Jean de Weſtphalie* en 1484. *in folio* (24).

4. Autre Edition, avec un Commentaire & le Traité de *Jean Gerſon* ſur la *Conſolation* de la Théologie, à Cologne en

(22) Fabricius, T. 3. p. 211.

(23) Id. p. 212.

(24) Ibidem.

en 1488. chez Jean Kœlhof de Lubeck *in folio* (25).

5. Autre Edition, avec un Commentaire de *Josse Badius Ascensius*, à Paris en 1495. *in 4to* (26).

6. Autre Edition à Leipsic en 1498. *in 4to.* réimprimée en 1505 & 1513. *in folio*, chez Baccalarius Martinus Lantzbergk de Wirtzbourg. (27).

7. Autre Edition de la fin du XV. Siècle sous ce Titre: BOETIUS DE CONSOLATIONE PHILOSOPHICA *& de Disciplina Scholarium cum Commentariis ab infinitis fere erroribus emaculatis. Additum est carmen juvenile SULPITII de moribus in mensa servandis, & QUINTILIANI præceptum de officio Scholasticorum erga præceptores:* chez *Jean Clein, in 4to.* sans année. Les Commentaires sont ceux de *St. Thomas*

(25) Ibidem.

(26) Ibidem.

(27) Idem, p. 213.

Thomas d'Aquin & de *Josse Badius Ascensius* (28).

8. Autre Edition, avec les mêmes Commentaires, à Strasbourg en 1501. *in folio* (29).

9. Autre Edition, sans notes ni commentaire, à Florence en 1513. réimprimée, par les soins de *Nicolas Crescius*, chez les héritiers de *Philippe Junta* en 1521 *in 8vo*. *Sitzmannus* remarque que l'Editeur lui a volé presque toutes les bonnes

---

(28) On lit à la dernière page, cette Epitre: *ANTONIUS PETRUS DUVELANDUS, Studiosis salutem. Accipite BOETHIUM DE CONSOLATU PHILOSOPHICO, duplici commentario explanatum. Erratulis nostris facile parcet, spero, quicunque hunc nostrum BOETIUM, cum illis qui hactenus impressi sunt, conferet: si tamen aliqua non expiabilia invenerit in exemplari quo usi sumus, oro ascribat. Ex calcographia* Joannis Clein *Alemanni milli impressorum Lugdunens. secundi nono Kalendas Octobris.* Ibidem.

(29) Ibidem.

bonnes Leçons qu'il avoit pris la peine de tirer des manuſcrits ou de reſtituer de lui-même (30).

10. Autre Edition, avec le Commentaire de *St. Thomas d'Aquin* & les Notes de *Joſſe Badius Aſcenſius*, à Lyon en 1514. *in 4to.* chez *Jean du Pré* (31).

11. Autre Edition, avec les Notes de *Jean Murmel* & de *Rudolphe Agricola*, le tout revû par *Jean Ceſarius* en 1535 (32).

12. Autre Edition, avec le Commentaire de *Henri Corneille Agrippa*: à Paris en 1568. *in 8vo*, (33).

13. Autre Edition, revûe par *Théodore Pulmannus*, à Lyon en 1581. petit format.

---

(30) Ibidem.

(31) Id. p. 211.

(32) Id. p. 213.

(33) Id. p. 214.

format, réimprimée à Anvers en 1590. *in 12mo* (34).

14. Autre Edition, faite ſur la précédente & corrigée ſur les vieux MSS par *Conrad Rittershuſius* J. C. à Leide en 1601. chez *Raphelengius* en petit format (35).

15. Autre Edition, avec une Préface de *Théodore Sitzmannus*: à Hannau en 1607 (36).

16. Autre Edition revûe par *Jean Bernartius*: à Anvers en 1607 (37).

17. Autre Edition, avec une Préface de *Pierre Bertius* & la vie de BOECE par *Jul. Martianus Rota:* à Amſterdam chez *Jean* & *Corneille Blaeu*, en 1611. *in 16.* très-petit format. Réimprimée à Leyde

(34) Ibidem.

(35) Ibidem.

(36) Id. pp. 214. & 336.

(37) Id. p. 336.

Leyde chez *Jean Maire* en 1633. *in 16.* & d'un format un peu plus grand. Mais l'une & l'autre Edition ſont ſi peu correctes que j'y ai vû des phraſes entières omiſes. (38).

Caſpar Barth ou *Barthius*, qui vivoit du tems de ces deux Editions, a mis dans ſes *Adverſaria*, pluſieurs Corrections tirées des Manuſcrits (39), & avoit auſſi promis des Notes (40).

18. Autre Edition, revûe par *B. Dilherrus*: à Jena en 1639. *in 12.* (41).

19. Autre Edition, avec les Notes de *Jean Bernartius*, de *Théodore Sitzmann*, & de *René Vallin*, & la Préface de *Pierre Berthius*: à Paris en 166.. Réimprimée à Leyde en 1668 & 1671. *in 8vo* (42). Cette derniere qui eſt des Freres *Hack*, eſt très-belle & m'a beaucoup ſervi. 20. Au-

(38) Fabricius ne parle point de cette double Edition.

(39) V. 16. XXVI. 13. &c. LXVII. 13.

(40) Fabricius T. 3. p. 214.

(41) Ibidem.

(42) Id. pp. 203. 214.

20. Autre Edition *cum Notis variorum* . . . . M. *Le Clerc* a fort bien remarqué qu'on a mal à propos omis dans cette Edition les Notes de *Sitzmannus* & de Vallin (43).

21. Autre Edition, avec des remarques, à l'uſage de *M. le Dauphin*, par *P. Callyus:* à Paris chez *Roulland* en 1680. *in 4to.* (44).

22. Autre & dernière Edition, corrigée ſur les meilleurs Manuſcrits & promiſe en 1715. par *M. Mickelius* Conrecteur de l'Académie d'Arnſtad. (45).

Je n'ai point compris dans le nombre de ces Editions, celles qui ont été tronqueés & dans lesquelles on ne trouve que les vers de BOECE ſans la proſe. Mais je vais les mettre ici par *Appendix*.

1. *Mi-*

(43) Id. p. 214.
(44) Ibidem.
(45) Ibidem.

1. *Michel Maittaire* qui a fait imprimer en 1713. à Londres en 2. Vol. *in folio*, les Ouvrages & les fragmens des anciens Poëtes Latins, a inſeré dans le ſecond Volume, p. 1449. les vers de la CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE (46).

2. *Polycarpe Leyſer* a fait la même choſe dans ſon Hiſtoire des Poëtes & des Poëſies du moien âge, imprimée à Halle en 1721. *in 8vo.* Celles de Boëce s'y trouvent à la page 105. ſous ce Titre: BOETHII *Carmina quæ leguntur in libris de* CONSOLATIONE PHILOSOPHIÆ, *integra ex III. MSS. & IV. impreſſis Codicibus* (47).

II § Traductions de LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE.

Les Langues dans lesquelles cet Ouvrage a été traduit jusqu'à préſent, ſont: 1. L'Hé-

(46) Id. p. 287.
(47) Id. p. 330.

1. L'Hébreu.
2. Le Grèc.
3. L'Allemand.
4. Le Flamand.
5. L'Anglois.
6. L'Italien.
7. L'Espagnol.
8. Le François.

1. *Traductions en Hébreu.*

On n'en connoît qu'une ſeule, qui a été faite par le Rabin *ben Benaſte* (48) nommé autrement *Ben bans chat* (49) ou *Ben banaſt* (50). Cette Traduction ſe trouve manuſcrite dans la Bibliothèque du Vatican (51).

2. *Tra-*

(48) Id. p. 209. Wolfii Biblioth. Hebraica T. I. p. 229. 243. 354. 369. 1092.

(49) Hottinger, Biblioth. Orient.

(50) Bartolocci.

(51) Moreri, *Boëce.*

2. *Traductions en Grèc.*

Il paroît auſſi n'y en avoir qu'une ſeule, qui a été faite par *Maxime Planudès* (52) Moine de Conſtantinople, lequel fleuriſſoit vers l'an 1327. & fut envoié par l'Empereur *Andronic le Vieux* en Ambaſſade à Veniſe avec *Leon* (53). Poſſevin aſſure néanmoins (54) que cet auteur vivoit du tems du Concile de Bâle qui commença en 1431. mais cela n'eſt guères probable. Sa Traduction eſt en manuſcrit dans la Bibliothèque Roiale de Paris, où *René Vallin* dit l'avoir vûe & conſultée, en travaillant à ſon Edition Latine (55).

3. *Traductions en Allemand.*

Il y a pluſieurs Traductions Allemandes de LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE. Les plus connues ſont:

(52) Fabricius T. 3. p. 209.
(53) Moreri, *Planudés.*
54) In appar. ſacr.
(55) Fabricius T. 3. p. 209.

ſont: celle de Nuremberg imprimée en 1660. *in* 12. dont on ignore l'Auteur, & celle qui fut faite enſuite par *Chriſtian Knorr de Roſenroth* (56) Siléſien de nation, attaché dès-lors au ſervice de *Chriſtian Auguſte* Comte Palatin de Sultzbach, qui le fit ſon Conſeiller privé en 1668. & enfin ſon Chancelier (57). Sa Traduction paſſe pour la meilleure de toutes. Il en fut fait dabord en 1667 à Sultzbach une Edition *in* 12. qui a été renouvellée à Lunebourg en 1697 (58), huit ans après la mort de l'Auteur (59).

4. *Traductions en Flamand*

La plus ancienne verſion que l'on connoiſſe en cette Langue eſt anonyme. Les vers de BOECE y ſont rendus en vers, & la Proſe en Proſe, avec un ample commentaire. L'Edition en a été faite

(56) Id. p. 210.
(57) Moreri, *Knorr.*
(58) Fabricius T. 3. p. 210.
(59) Moreri *Knorr.*

faite à Gand chez *Arend* de *Keyſer* en 1485. *in folio.* A la tête de chaque Livre, il y a des figures deſſinées à la plume avec aſſez de délicateſſe. Voici de quelle manière ſont traduits les quatre premiers vers du premier Livre:

Van Vreugden ſcref ic wilen eer
Wat ic dichte hets laes al ſeer,
Dus es verteert dat erſte ſcriven,
Dat ic des moet myn oghen wriven.

Les plus nouvelles Traductions en Flamand ſont: celle qui fut imprimée à Dordrech en 1654. *in* 12. & celle d'Amſterdam en 1703. *in* 8. *M. Gargonius* eſt auteur de cette derniere (60).

5. *Traductions en Anglois.*

Le Roi d'Angleterre *Alfred*, qui regnoit ſur la fin du IX. Siècle, & qui aimoit ſi paſſionément l'étude qu'il y emploioit tous les jours huit heures, fit pluſieurs Ouvrages en Anglois, ou plutôt en Anglo-Saxon, entre autres, une double Traduction de LA CONSOLATION PHILOSO-

(60) Diarium Belgic. anni 1703. Boekſaal van Europe Tom. 2. p. 489. Fabricius T. 3. p. 210.

LOSOPHIQUE DE BOECE, dans l'une desquelles la Poëſie eſt rendue en Vers, & dans l'autre en Proſe. *Rawlinſon* les a reunies dans l'édition qu'il en a donnée: ainſi l'on y trouve dabord les vers de BOECE tournés en Proſe & immédiatement après en vers. L'Edition proſaïque a été faite ſur un manuſcrit de la Bibliothèque de *Bodley*, & l'autre ſur un manuſcrit de la Bibliothèque du Chevalier *Robert Coton* (61).

Geofroi Chaucer, ſur nommé l'*Homère Anglois*, qui fleuriſſoit dans le XIV. Siècle, a traduit en proſe Angloiſe la CONSOLATION DE BOECE (62). Sa Traduction ſe trouve parmi ſes autres Ouvrages imprimés à Londres. On a auſſi une autre Traduction en vers Anglois imprimée dans le Monaſtère de Taverſtock en Denshire, en 1525. *in 4.*

6. *Traductions en Italien.*

On n'en connoît qu'une ſeule qui eſt imprimée ſous ce titre: SEVERINO BOETHIO

(61) Moreri *Alfred.* Fabricius T. 3. p. 209.

(62) Leland. *de Script. Britannicis p.* 424.

THIO *dé conforti Philoſophici, Tradutto per Lod. Domenichi. Fiorenza, Torrentino* 1550. *in 8.*

7. *Traductions en Eſpagnol.*

La ſeule Traduction qu'on connoiſſe en cette Langue, eſt d'*Auguſtin Lopez*, Religieux Eſpagnol de l'Ordre de Citeaux. Il en fut fait deux Editions à Valladolid la première en 1598. *in folio*, & l'autre auſſi *in folio* en 1604. dix ans avant la mort de l'Auteur (63).

8. *Traductions en François.*

La première Traduction qui ait été faite en François, eſt de *Jean de Meun*, ſurnommé *Clopinel*, parcequ'il étoit boiteux Il vivoit vers l'an 1300. étoit de l'Ordre de S. Dominique, & paſſe pour le Pere & l'Inventeur de l'Eloquence Françoiſe Il dédia ſa Traduction au Roi *Philippe de Bel*, & il lui dit dans ſon Epitre: „A Ta Roiale Majeſté, très „noble Prince, par la grace de Dieu, „Roi des François, *Philippe le Quart*, „je

(63) Charl. de Viſc. *Biblioth. Giſt.* Nic. Antonio, *Biblioth. Script. Hiſp.*

„je *Jehan de Mehung*, qui jadis au Ro-
„man de la Roſe, puisque jalouſie ot
„mis en priſon *Beaccueil*, enſeigné la
„manière du Caſtel prendre, & de la
„Roſe cüeillir, & translaté de Latin en
„François le Livre de *Végèce* de Che-
„valerie, & le Livre des merveilles de
„Hirlande, & le Livre dés Epitres de
„*Pierre Abeillard* & *Hélois* la femme, &
„le Livre de *Ælrède* de ſpirituelle ami-
„tié, envoye ores BOECE DE CONSO-
„LATION, que j'ai translaté en François,
„jaçoit ce que entendes bien Latin, &c.
Il y a un exemplaire manuſcrit de cette Traduction dans la Bibliothèque des Auguſtins de Paris. Elle fut imprimée à Lyon en l'année 1483. *in folio*, avec celle de l'Enéide de *Virgile* de *Guillaume le Roi.* En voici quelques vers qui pourront donner une idée du reſte.

C'eſt la nature des délices
Qu'elles navrent les cœurs des vices,
Parmi une pauvre douceur,
Qui peu leur donne de ſaveur.
Ainſi comme l'Abeille fait
Qui prunes par le miel attrait,

Et puis y ſiche ſa pointure
Qui eſt moult angoiſſeuſe & dure (64).

Le Frere *Regnault de Loüens*, Religieux du même Ordre, traduiſit ou imita (65) cet Ouvrage en 1336. ſous le titre de *Roman de Fortune & de Felicité, ſur* BOECE DE CONSOLATION. Cette Traduction, dit M. Galland (66), a cela de ſingulier, que le Prologue & le premier Livre ſont en vers de ſeize ſyllabes, dont voici un échantillon:

Au premier quand je propoſai du livre rimer la matière,
En ma penſée propoſois toujours garder une manière,
Car le Livre cuidai rimer tout ſelon la rime première,
Mais un peu trop fort la trouvai, ſi j'ai rimé plus en aigiere.

C'eſt ainſi que M. Galland a rapporté ces vers. Mais le manuſcrit ſur lequel il les a copiés, eſt-il de la main de l'Auteur? ou le Copiſte n'a-t-il pas failli? ce

(64) Biblioth. de la Croix du Maine p. 247. & du Verdier. Fabricius, Tom. 3. p. 210. Sorel, Bibl. Gall. p. 195. Mich. Maittaire, Ann. Typograph. p. 171.

(65) Fabricius T. 3. p. 211.

(66) Journal des Savans du mois d'Août 1718. p. 140.

ce ſont deux queſtions que M. Galland ſe devoit faire à lui-même, avant que d'expoſer ces vers à l'admiration de l'Académie & du public. Or comme il n'a point été au devant de ces objections, il faut croire & démontrer que ces prétendus vers de 16. ſyllabes ne ſont que des vers de 8. ſyllabes doublés dans chaque ligne. Repréſentons-les dans leur ordre naturel, en conſervant, à cela près, toutes les autres fautes du Copiſte.

Au premier quand je propoſai
Du Livre rimer la matière,
En ma penſee propoſois
Toujours garder une manière,
Car le Livre cuidai rimer
Tout ſelon la rime première,
Mais un peu trop fort la trouvai
Si j'ai rimé en plus aigiere.

Il me ſemble que pour peu qu'on examine ces vers dans l'arrangement que je viens de leur donner, on commence à s'appercevoir qu'ils ont été corrompus par le Copiſte. D'ailleurs ſi l'on ſe rappelle

pelle le langage des Poëtes de ce tems-là, on voit du premier coup d'œil, qu'ils ne s'y rapportent nullement. Pour le prouver, je citerai quelques vers du Roman de la Rose:

Maintes gens dient que en ſonges
Na ſe fables non en menſonges
Mais len puet tels ſonges ſongier
Qui ne ſont mie menſongier.
Ains ſont après bien apparant
Si en puis bien traire à garant.
I. Auctcur qui ot nom Macrobes
Qui ne tint pas ſonges alobes
Ainſois eſcript la viſion
Qu'il advint au Roi Cyprion.
Quicunques cuide ne qui die
Q'ſoit foleur ou muſardie
De croire que ſonges aviegnent
Qui ce voudra que fol me tiegne
Car endroit moi ai je flance
Q'ſonge ſoit ſegne fiance
Des biens aux genz ou des anuis
Que li pluſieurs ſongent de nuis
Maintes choſes couvertement
Q' ben voit puis apertement.
Le Vinteſime an de mon aage

Ou

Ou point que amours prend paage
Des jones genz, couchie m'eſtoie
Vne nuit ſi come ſoloie
Et me dormoie mout formant
Si vi un ſonge en mon dormant
Qui mout fut bel &c.

Mais ſans entrer dans un plus long détail, tachons de rétablir les vers en queſtion, avec le moins de changemens qu'il ſera poſſible.

Au premier quand je m'adviſay
Du Livre rimer la matière,
En mon penſer me propoſay
Toujours garder mesme maniere.
Car rimer le Livre cuiday
Tout ſelon la rime première,
Mais un peu trop fort la treuvay
Si n'ay rimé plus en ay-ière.

Si l'on eût demandé à M. Galland ce qu'il entendoit par le mot *aigière*, qui étoit le dernier de ces vers, certainement il auroit été fort embaraſſé de le dire. Mais celui que je ſubſtitue en ôtant une ſeule lettre, eſt très-intelligible, puis qu'il fait connoître les deux rimes

ay &

ay & *ière* par lesquelles les vers devoient alternativement finir. Or c'eſt juſtement ce qui prouve les erreurs du Copiſte, tant dans l'arrangement qu'il a donné à ces vers, que dans le reſte. Ainſi c'eſt mal à propos que M. Galland s'eſt laiſſé tromper par l'apparence de cette prétendue Singularité. Qu'on juge de là ce que deviendroient la plus part des Phénomênes Littéraires, ſi l'on prenoit la peine de les examiner de prés, & ſans prévention pour les lumières de ceux qui en ont fait les découvertes.

Vne troiſiême Verſion Françoiſe des Livres de BOECE SUR LA CONSOLATION eſt celle de *Jean de Cis* ou *de Cys* nommé par d'autres *de This*. *La Croix du Maine* dit que cet ancien Poëte François a fait ſa Traduction du Latin en vers François; que ſon ouvrage n'étoit pas encore imprimé; & qu'il l'avoit en manuſcrit (67). C'eſt tout ce que j'en ſais.

La

(67) Bibl. de *la Croix du Maine* p. 216. Fabricius T. 3. p. 210.

La quatrième Traduction eſt celle du Sieur *de Malaſſis* de Mante, qui a été imprimée à Paris chez *Jean Borel* en 1578. *Du Verdier-Vauprivas* en rapporte quelques endroits dans ſa Bibliothèque Françoiſe (68); mais je me contenterai, de celui-ci, qui eſt la troiſiême piêce du quatrième Livre de BOECE

Les legers vaiſſeaux
D'Vlyſſe le ſage
Errans ſur les eaux
Après long voyage
Par un grand orage
Ont été pouſſez
Le long du rivage
Rompus & froiſſez.

* * *

Celle qu'on diſoit
Avoir pris naiſſance
Du Soleil, faiſoit
Là ſa demeurance,

Qui

(68) Page 335. & ſuiv.

Qui eut la ſcience
De ſi bien charmer,
Qu'elle avoit puiſſance
Les corps transformer:

* * *

Et point n'ignoroit
Des herbes l'uſage
Qu'elle preſſuroit
En certain breuvage,
Changeant le viſage
Des nouveaux venus
En forme ſauvage
Eſtans incognus.

* * *

L'un d'eux tout ſoudain
D'un bouc prend la forme
L'autre en Africain
Lyon ſe transforme:
L'autre ſe difforme
De la peau d'un loup:
L'autre tygre énorme
Devient tout à coup.

* * *

Mais

Mais l'Arcadien
Print pitié d'Vlysse
L'oſtant du lien
Et venin de Circe,
Qui ſe coule & gliſſe
Dans ces gens domptez,
Par le malefice
Des jus enchantez,

* * *

En pourceaux changez
De gland ſe repaiſſent
Toujours enfangez,
Cerès mescognoiſſent:
Tant la forme laiſſent
De leurs premiers corps,
Que plus n'apparoiſſent
Hommes au dehors.

* * *

Mais parmy le cueur
Au dedans ancrée
Eſt quelque vigueur
Encor reſerée
Et eſt demeurée
Franche du poiſon,

L'ame

L'ame remparée
D'humaine raiſon.

* * *

O que tel ſçavoir
A peu d'efficace
De qui le pouvoir
Les corps ſeuls efface:
L'eſprit en ſa place
Immué ſe plaint
Du mal que luy braſſe
Le corps en ce point.

* * *

Las! les vices ont
Bien plus de puiſſance
Qui au corps ne font
Seulement offence:
Mais telle nuyſance
Font de leur venin
Qu'ils oſtent l'uſance
De raiſon enfin.

La cinquiême Traduction eſt celle du P. *René de Ceriziers*, de la Compagnie de Jeſus, imprimée à Paris jusqu'à ſix fois,

fois, depuis 1638. jusqu'en 1640. tant chez *Jean Camuſat* que chez *Michel Soly*. Les premiers vers de BOECE y ſont ainſi rendus.

Moy dont les premiers vers n'ont parlé que de joye
Je ne puis eviter les pleurs, où je me noye;
Je vois tous mes plaiſirs changez par ma douleur,
Et ſi j'ecris des vers, je les dois au malheur.
Les faveurs d'Apollon ne m'offrent que des plaintes,
Dans les eaux de mes yeux, mes graces ſont teintes.
Toutefois les bienfaits de ſa douce bonté
Touchez de mes ennuis, m'ont toujours aſſiſté;
L'honneur dont autrefois il cherit mon enfance
Adoucit le chagrin, qui choque ma conſtance,
Quoyque tant de malheurs conduiſent à grands pas
Ma languiſſante vie à l'heure du trespas.
L'hyver a commercé de neiger ſur ma teſte
Et mon corps tout panchant au ſépulcre s'apreſte,
Heureuſe ceſte mort, qui finit nos deſirs
Auſſitoſt que le ſort traverſe nos plaiſirs,
Mais de vray celle là n'a ni grace ni charmes,
Qui ne veut pas fermer ma paupiere à mes larmes:
Elle eſt ſans ſentiment, ou bien ſans amitié.
Puisque je ne ſuis plus qu'un objet de pitié.
O mort quand je viuois Amy de la fortune:
La rigueur de tes loix me fut presque importune:

Maintenant que le Ciel commence à m'affliger,
En me faiſant mourir, tu crains de m'obliger,
Pourquoy donc croyoit-on ma fortune prospere,
Si j'euſſe été content, je ſerois ſans miſere.

Ce qui diſtingue cette Traduction & lui donne, malgré ſes defauts, un mérite ſur toutes les autres, c'eſt que l'Auteur y a joint une *Conſolation de la Theologie* qui n'eſt pas, comme on le pourroit croire, une verſion de celle qui avoit été compoſée en latin par *Jean Gerſon*, dans le XIV. ſiecle; mais plustôt une imitation de l'ouvrage de BOECE. *Ceriziers* y introduit la *Théologie* conſolant le Pape *Céleſtin V.* qui portoit auparavant le nom de *Pierre de Mourrhon* ou *de Morron.* Ce ſaint Solitaire fut élu Pape le 5. Juillet 1294. ce qui le ſurprit ſi fort qu'il voulut prendre la fuite; mais à la ſollicitation des Prélats & de Charles II. Roi de Sicile, il accepta la Thiare. Il vint monté ſur un âne à Aquila, où il fut conſacré en préſence de plus de cent mille perſonnes, accourues de toutes parts à ce ſpectacle extraordinaire. Mais comme

il

il étoit peu propre pour les affaires politiques, on parla de le dépoſer après la mort du Cardinal *Latin* qui ſuppléoit à ſon inſuffiſance. *Benoit Cajetan* qui lui ſuccéda ſous le nom de *Boniface VIII.* dans la vûe d'avoir ſa place, lui perſuada de faire une abdication volontaire. Il la fit cinq mois après ſon élection; & comme il retournoit en ſa ſolitude, *Boniface*, qui avoit deja été élû, le fit enfermer dans le château de Fumon, où il mourut treize mois après ſa démiſſion en 1296. C'eſt dans cette priſon que *Ceriziers* amène la *Théologie* pour conſoler l'humble & vertueux *Céleſtin*, qui débute comme BOECE dans ſa CONSOLATION PHILOSOPHIQUE, mais ſur un ton bien différent:

Arrière, Raiſon importune!
Ne parle plus à ma douleur,
Le bien de prendre mon malheur
Eſt ma plus aimable fortune:
Le ſeul objet de mes deſirs
Se trouve dans les doux plaiſirs

Que donne la melancolie:
Rien ne me ſçauroit obliger
Que cette innocente folie
Dont elle ſemble m'affliger.

* * *

Tout ce qui peut flatter mes larmes
De l'eſpoir d'un contentement
Me prepare un cruel tourment,
Sous l'apparence de ſes charmes:
Quand on appreuve le deſſein
Que j'ai de nourrir dans mon ſein
Le doux ſupplice de ma peine,
Je benis & baiſe la main,
Qui taſche de m'eſtre inhumaine,
Et qui m'eſt cruel m'eſt humain.

* * *

Les amertumes ſont ma joye
Et je crains ſi fort d'eſtre heureux,
Que les maux les plus rigoureux,
Devident mes jours tous de ſoye:
La douleur, les gemiſſemens
Me ſont d'agreables tourmens,
Toutes ces piteuſes alarmes,
Qui nous font eſpancher des pleurs,

Me donnent, me donnant des larmes
De riches perles & des fleurs.

* * *

La Majeſté de ces murailles
Dont le faiſte touſche les Cieux
Me fait un esclat odieux,
Je n'aime que les funerailles:
Mesme je haïrois la mort
Si les loix de ſon triſte ſort
Ne lui rendoient l'honneur ſauvage.
Mais ſçachant que la cruauté
Lui fait le teint & le viſage,
Je ſuis ravi de ſa beauté.

* * *

Le recoy d'une ſolitude
Charme plus mes ſens mille fois
Que le Louvre des plus grands Rois:
C'eſt là que mon inquiétude
Parlant aux arbriſſeaux diſcrets
Les entretient de mes ſecrets
C'eſt où dans mon humeur plus ſombre
Fuyant toute autre privauté,
Je vais ſeul avecque mon ombre
Pour y chercher la liberté.

* * *

Par fois la triſte melodie
Des cha-huans & des hiboux
Cachez de l'ombrage d'un houx
Flate ma douce maladie:
L'horreur de leurs gemiſſemens
Me comble des raviſſemens
D'un plaiſir qui m'eſt ſi ſenſible,
Que pour le goûter à loiſir
Je conſens qu'il ſoit impoſſible
De jamais changer de deſir.

* * *

La Philomele languiſſante
Accorde ſa voix aux ſouſpirs
Des plus agreables Zéphirs:
Mais bien que ſa voix ſoit charmante
Ses chanſons ne me plairoient pas,
N'accuſant point le dur trespas
Dont la rage de ſon beau frere
Finit ſes miſerables jours.
N'en pouvant eſtre l'adultere
Ni ſoüiller ſes chaſtes amours.

* * *

A meſme temps la Tourterelle
Et les Paſſereaux du deſert,

Donnent

Donnent leurs voix à ce concert
Et les battemens de leur aisle:
Les Phantosmes & les Lutins
Avans-coureurs de nos destins
Y promenent leurs noires ombres
Et les morts quittans les tombeaux,
Rendent ces lieux beaucoup plus sombres,
Que l'espesseur des arbrisseaux.

* * *

Auprès de ce lieu solitaire
Serpentent deux petits ruisseaux,
Qui du bransle de leurs roseaux
Disent aux Corbeaux de se taire;
Et puis coulans dans le vaisseau
D'un marest qui reçoit leur eau,
Ils flanquent en faveur des Cygnes
Le petit fort d'une maison
Où les Glayeux plantez à lignes
Cachent la mousse & le gazon.

* * *

Je me retire à ce rivage
Pour y jouir de la fraischeur,
Qui garde aux Cygnes leur blancheur
Et les couvre contre l'orage:

Là je reçois un grand plaiſir
De voir le pareſſeux loiſir
Des Herons qui tiennent la rive
Arreſtans leurs yeux ebahis
Afin que perſonne n'arrive,
Dont ils puiſſent eſtre trahis.

* * *

Le Cygne cherche ſous ſa plume
Le feu qui le brusle dans l'eau,
Mais bien qu'il ſoit dans un ruiſſeau
Le feu le brusle & le conſume,
On croiroit que dans ces glaçons
Il penſe desja les chanſons
Dont il prend congé de ſa vie
Alors que la rigueur du ſort
D'une voix triſte le convie
De gouter le fiel de la mort.

* * *

Pendant qu'il medite ſa game,
L'air ſe diſſipe tout en eau,
Sur ce melancolique Oyſeau;
Afin de moderer ſa flame,
Je voy croiſtre l'herbe & les fleurs
De l'humidité de ſes pleurs;

L'eſtang

L'eſtang meſme bien que paiſible
Creſpe ſes vagues doucement,
Et par un friſſon inſenſible
Parle de ſon accroiſſement.

* * *

A peine ce petit murmure
Rend au mareſt ſon beau miroir,
Que j'y commence de revoir
Ou moy meſme ou bien ma figure:
Je ſuis alors tout etonné
De m'y voir ſi bien crayonné,
Et me prenant pour mon image
Je crains d'eſtre tombé ſous l'eau
Et pour eviter le naufrage
Je me ſaiſis d'un arbriſſeau.

* * *

Ce mareſt joint un precipice,
De qui le fond ſemble chercher
L'endroit où le cruel rocher
Roule Siſiphe à ſon ſupplice:
Là j'entends bruire le courant
De ce fleuve dont le torrent
Ne traisne que ſoulfre & que flame,
Et qui noye le ſouvenir,

Tout auſſitôt qu'une pauvre ame
Se voit contrainte d'y venir.

* * *

Cette agreable tromperie
Charme tellement mon humeur,
Qu'un jugement ſage & tout meur
Ne vausdroit pas ma resverie:
Tout ce qu'on cherche du deſir
Eſt mon extresme deplaiſir.
La nuit, l'ombre, la ſolitude,
Les ſouſpirs, les gemiſſemens
Plaiſent à mon inquietude
Et ſont tous mes contentemens.

* * *

Il n'y a point de Lecteur ſenſé qui, à la ſimple lecture de cette pièce, ne la regarde comme le début d'un Ecolier, amateur du galimatias & des deſcriptions puériles. Pour moi j'avouë que je n'entens rien aux vers de la quatrième ſtrophe, qui regardent la mort, que *Celeſtin*, *hairoit*, dit-il, *ſi les Loix du triſte ſort de la mort ne rendoient* à la mort, *l'honneur ſauvage.* Qui peut ſuppor-

ſupporter d'ailleurs tout ce detail de viſions ſur *les Cha-huans*, *les Hiboux*, *la Philomele*, *la Tourterelle*, *les Paſſereaux du deſert*, *les Phantômes*, *les Lutins*, *les Morts quittans leurs tombeaux*, *l'eſpeſſeur des arbriſſeaux*, *les deux petits ruiſſeaux ſerpentans qui font taire les corbeaux?* avec cela ces frivoles reflexions qu'il fait ſur *les Cygnes* & *les Herons;* & cette ridicule imagination de traveſtir le bon Pape en Narciſſe, en lui faiſant *prendre ſon image dans l'eau* pour lui même. Tout cela eſt d'autant plus mal amené, que ce pauvre Pape, comme Ceriziers le dit dans ſa Préface, étoit reſſerré dans une tour ſous la garde de trente ſix ſatellites; que ſon cachot étoit ſi étroit qu'il n'avoit d'autre lit que le marche pied de l'autel, compoſé de quelques planches; & qu'il y puoit ſi fort que deux Religieux qui lui tenoient compagnie, ſuccombérent bientôt. Sur quoi donc ſont fondées toutes ces deſcriptions que Ceriziers fait faire à ce Pape? Ne pourroit-on pas lui dire comme le Cardinal d'Eſt à l'Arioſte: *Dove, diavolo, Meſſer*

Meſſer Renato, avete pigliato tante coglionerie? Meſſire René, où diable avés-vous pris tant de ſottiſes? Sa proſe ne vaut guères mieux que ſes vers. Car il eſt par tout d'un François ſi mauvais; & dans la verſion du BOECE en particulier, ſi peu fidèle, qu'il ſemble avoir affecté de s'écarter de ſon original pour n'en donner qu'une ſimple imitation, ou pour mieux dire, qu'un extrait qui ſouvent même eſt contraire au ſens de l'Auteur qu'il n'entendoit certainement pas. Auſſi ne s'eſt-il pas fait ſcrupule de ſauter tous les paſſages où il a trouvé quelque obſcurité. Sa prétendue Traduction a eu pourtant un débit prodigieux. Mais qu'en doit-on conclure, ſi non qu'on a toujours eu tant d'eſtime pour l'ouvrage de BOECE, qu'on a mieux aimé le lire dans une mauvaiſe Traduction nouvelle que de s'én paſſer?

La ſixième Traduction eſt celle de *Nicolas Regnier*, Chanoine regulier de la Congrégation de France, dite de ſainte Géneviève. Elle parut la premiere fois

fois en 1675. & a été depuis réimprimée ſouvent & en dernier lieu à Bruxelles en 1711. *in* 12. *Fabricius* en parle comme de la plus excellente de toutes les verſions Françoiſes de BOECE (69) ce qui n'eſt pas beaucoup avancer, puisque toutes celles qui l'avoient précedée, étoient au deſſous du médiocre. Elle n'eſt guères plus fidèle que celle de *Cerizicrs:* Mais la Proſe en eſt coulante & travaillée. A l'égard des vers, je ſouhaiterois pouvoir en donner un échantillon: Mais en faiſant cette Préface il m'a été impoſſible d'en recouvrer un ſeul exemplaire, parceque celui qui m'avoit été communiqué a paſſé dans les mains d'une perſonne qui n'eſt pas actuellement à Berlin, où il ne s'en trouve plus.

III §

(69) *Inter Gallicas præſtantiſſima eſt Nicolai Regnieri &c.* Fabricius T. 3. p. 210.

III § Idée de ma Traduction.

Voilà toutes les Traductions Françoises que je ſache avoir été faites jusqu'à préſent, de LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE. Je ne prétens pas dire que leur inſufiſance ait été le motif qui m'a engagé à en publier une nouvelle, parceque je n'ai pas aſſez de préſomption pour croire que la mienne ſoit abſolument parfaite. Mais ce que je puis aſſurer, c'eſt que j'ai fait tout mon poſſible, pour la rendre digne d'être lûe, en attendant qu'il en paroiſſe une meilleure que je ſerai le premier à lire & à admirer.

Vn des plus grands embaras que j'aie trouvés dans mon Auteur, conſiſtoit dans les fréquentes répétitions qui s'y trouvent, de ces façons de parler: *inquam, inquit: dis-je, dit-elle, répondis-je, répondit-elle*, & qui revenant à chaque page n'auroient pas manqué de rebuter le

le Lecteur. Pour éviter cet inconvénient, je me ſuis déterminé à réduire l'ouvrage en dialogue; ce parti m'aiant paru préférable à celui qui a été ſuivi par le P. *Regnier*, dans ſa Traduction, où ſupprimant le plus ſouvent ces interlocutions, il n'y ſupplée que par une Figure de Rhétorique, que l'on appelle *Anteoccupatio* ou *Anthypophora*. au moyen de laquelle la *Philoſophie* prévenant les objections de BOECE, ſe les fait à elle même pour les réfuter.

Je conviens cependant que le parti que j'ai pris, m'a mis quelquefois dans la néceſſité d'écarter certaines réfléxions de BOECE qui interrompent le dialogue: Tel eſt, par exemple, cet endroit du troiſième Livre où BOECE dit: „Alors „*(la Philoſophie)* aiant baiſſé les yeux & „s'étant comme retirée en elle-même, „elle continua en ces termes, &c.„ Mais outre que ces réflexions ſont au fond très peu importantes, j'ai eu grand ſoin dans l'occaſion d'en avertir le Lecteur.

J'ai

J'ai peu de choſes à dire de mes vers. S'il ne m'a pas été poſſible de rendre toujours littéralement ceux de mon Auteur; on ne verra pas du moins que je me ſois jamais éloigné du ſens. C'eſt, ce me ſemble, tout ce qu'on doit demander à un Traducteur, ſur tout quand il a eu attention de faire valoir autant qu'il a pû dans ſa Langue, les beautés qu'il a trouvées dans celle de ſon original.

IV § Des Remarques que j'ai jointes à ma Traduction.

Je ne me ſuis pas ſeulement attaché à traduire de mon mieux cet ouvrage: j'ai cru en même tems devoir y joindre des *Remarques hiſtoriques & critiques* pour en faciliter l'intelligence à mes Lecteurs. Et comme c'eſt uniquement pour l'inſtruction des jeunes gens & des gens non lettrés, que j'en ai uſé ainſi, j'ai regarde comme une choſe inutile ou de les renvoier aux Auteurs qui

qui m'ont fourni ces éclairciſſemens, ou de citer ces mêmes Auteurs. Je ne diſſimulerai pas cependant ici que dans la pluspart des faits hiſtoriques, je me ſuis beaucoup aidé du *Dict. de Moreri*, mais avec les précautions, que demande la lecture de ce Livre, où parmi d'excellentes choſes, il y a des fautes & des contradictions ſans nombre. A l'égard de la critique qui ſe trouve répandue ſoit dans ces mêmes *Remarques*, ſoit dans les autres, je l'ai presque toujours tirée de mon fond. Enfin comme elles étoient la pluspart trop longues pour être imprimées au bas des pages, j'ai eu l'attention de mettre dans le texte, des chiffres, par le moien desquels on peut trouver à la fin de chaque Livre, les *Remarques* qui s'y rapportent.

V§ De la Vie de Boëce, qui eſt à la ſuite de cette Préface.

J'avois eu occaſion dans les Remarques dont je viens de parler, de faire des

Annotations ſur les principales circonſtances de *la Vie de Boëce.* Par cette raiſon, j'aurois pû me diſpenſer d'en rien dire davantage. Mais comme tout cela ſe trouvoit diſperſé dans ces mêmes Remarques, ne m'aiant pas été poſſible d'y ſuivre les faits dans l'ordre chronologique qu'exige l'Hiſtoire; & qu'outre ces faits il m'en reſtoit pluſieurs dont je n'avois pas eu occaſion de parler, il m'a paru qu'il étoit à propos de les réunir en abrégé, & d'en compoſer *la Vie de Boëce* qui eſt à la ſuite de cette Préface, afin que le Lecteur pût entrer plus aiſément dans l'eſprit de l'Ouvrage.

FIN

DE LA PREFACE.

LA

LA VIE DE BOËCE.

Les Auteurs font mention de pluſieurs perſonnes, qui ont porté, dans l'Antiquité, le nom de BOEE, en latin, BOETHIUS ou BOETIUS.

Le plus ancien, fut un méchant Poëte de Tarſe, qui mit en vers la Victoire *d'Antoine* remportée aux champs Philippiques, & qui pour récompenſe de ſon poëme, dont la flaterie faiſoit tout le mérite, fut créé par *Antoine*, Maitre du lieu des exercices publics à Tarſe (1).

Un

(1) Strabon Liv. 14.

Un autre eſt connu pour avoir été Gouverneur de la province Bizacene en Afrique, païs qui eſt aujourd'hui la partie méridionale de Tunis (2).

Un troiſieme fut *Anſelme* BOECE, qui fit un Traité ſur les Pierres précieuſes (3).

Enfin le Quatrieme, mais plus ancien que le précédent (4), eſt l'Auteur de la CONSOLATION PHILOSOPHIQUE dont je publie la Traduction, & par conſéquent le ſeul de qui j'écris ici la vie.

ANICIUS MANLIUS - TORQUATUS SEVERINUS BOETHIUS OU BOETIUS, (5) en François, BOETHE OU BOECE, vivoit dans le V. & VI. Siècle. Il nâquit à Rome l'an 455. de l'Ere Chrêtienne, 46. ans

(2) Sirmondus ad Facundum T. 2. Opp. p. 838. Moreri *Bizacene*. Fabricius T. 3. p. 203.

(3) Fabricius, *loco citato*.

(4) Ibidem.

(5) Sirmond. ad Ennodium, p. 31. Fabricius p. 202.

ans après la prise de cette Ville par Alaric I. Roi des Goths.

Les différens noms qu'il portoit, suivant la coutume des Romains, lui etoient venus: d'*Anicius Sextus Probus*, son trisaieul; de *Manlius Théodorus*, son bisai eul, issu de la famille des *Manliens* qui portoient le surnom de *Torquatus*: de *Severinus*, son aieul ou grand-père: A l'égard du nom de BOECE, c'étoit celui de son père; & voici en peu de mots de quelle manière il pouvoit avoir herité les trois autres.

Anicius Sextus Probus avoit une fille qui épousa *Manlius Theodorus* & qui laissa son nom à ses descendans. Quelques Auteurs assurent que de ce mariage il vint un fils; & d'autres disent seulement une fille. Les premiers prétendent que ce fils entra par adoption dans la famille des *Severins*; & les autres veulent que la fille ait pris un époux dans cette famille. Quoiqu'il en soit, c'est de l'un ou de l'autre que sortit *Boëce Severin*, pere

de notre Auteur, qui fut tué dans le Palais & de la propre main de l'Empereur Valentinien III. la même année que ſon fils vint au monde.

Le jeune BOECE, en naiſſant, reçut de la Nature de quoi reparer en quelque ſorte une ſi grande perte. Aux plus parfaites qualités de l'eſprit & du corps, que l'on vit bientôt ſe développer en lui, il joignit par la ſuite tous les autres avantages que l'on peut deſirer dans le monde pour mener une vie honnête & heureuſe: des richeſſes, des amis, de la ſanté.

Privé du ſecours d'un Pere, il eut la conſolation d'en trouver les ſentimens dans des Amis dont les conſeils lui inſpirèrent de bonne heure le goût des ſciences & de la ſageſſe. Ils l'envoièrent à Athènes, où l'étude des Belles Lettres fleuriſſoit encore, animée par l'emulation & le concours de tout ce qu'il y avoit alors de plus excellens Eſprits. Il s'y appliqua pendant dix-huit ans à lire tous

tous les Philoſophes, principalement Ariſtote, Euclide & Ptolomée. Il s'étoit attaché d'abord à la Secte Eléatique (6) & enſuite à l'Académique, mais il ſe tint enfin à la Péripatéticienne.

Ce fut dans ces occupations, qu'employant utilement ſa jeuneſſe, il forma ſon eſprit, ſon jugement & ſa raiſon. De retour à Rome, il ne tarda pas à y faire connoître & la ſolidité de ſon mérite & l'intégrité de ſes mœurs. Tout le Monde le regarda comme un ſujet né pour le bonheur de la Société. Les plus diſtingués de la République ſe firent gloire de rechercher ſon amitié; & le jugeant digne de prétendre aux premières Charges, ils lui offrirent leur alliance avec empreſſement.

Elpis, Dame d'une famille des plus conſidérables de Meſſine, fut celle ſur laquelle Boece fixa ſon choix. Il en eut

(6) Ainſi nommée de Zénon d'Elée ſon fondateur.

eut deux Fils, PATRICE & HYPACE Cette aimable perſonne réuniſſoit à la fois tous les talens du cœur & de l'eſprit. L'Hiſtoire nous laiſſe ignorer, ſi elle étoit grande ou petite, blonde ou brune: choſes fort peu importantes à ſavoir. Mais nous y apprenons, qu'elle étoit auſſi illuſtre par l'éclat de ſes vertus que par la beauté de ſon génie qu'elle avoit pris plaiſir à orner de pluſieurs connoiſſances qui n'étoient pas indignes de ſon sèxe. Quelques morceaux de Poëſie de ſa façon, qui ont échapé à l'injure des tems, font voir ſon goût pour ce genre de Littérature, & (ce qui fait encore plus d'honneur à ſa mémoire) ſa grande piété. On ne ſait pas préciſement de quelle Maiſon ſortoit cette vertueuſe perſonne; Mais je croi qu'elle étoit fille ou ſœur de RUSTICUS ELPIDIUS, perſonnage iſſu d'une famille noble, lequel étoit attaché en qualité de Médecin, au ſervice de Théodoric, Roi des Goths, vers l'an 520, & qui compoſa en vers quelques ouvrages de piété & de morale, tels qu'une Hiſtoire *de l'Ancien & du Nouveau*

Nouveau Teſtament ; un Traité *des Bienfaits de J. C.* & un autre *de la Conſolation de la douleur.* Les deux premiers ont été publiés par *Georges Fabrice ;* Mais le dernier qui avoit ſans doute quelque choſe de commun avec LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE, n'eſt point venu jusqu'à nous.

Au bonheur de poſſeder une Femme d'un ſi rare mérite, BOECE joignit bientôt la ſatisfaction de ſe voir élevé aux plus grands honneurs de ſa Patrie. Il fut fait Conſul pour la premiere fois en l'année 487. la trente-deuxieme de ſon âge. Cette époque eſt remarquable dans l'Hiſtoire, par la victoire qu'*Odoacre*, Roi des Hérules remporta ſur *Felethus* ou *Phéba*, Roi des Rugiens, qui s'étoit rendu maitre du Paveſan en Italie; & qui dans cette occaſion perdit la liberté avec ſa femme *Giſa*. *Frideric* leur fils, prit la fuite & alla trouver dans la Mœſie, *Théodoric*, Roi des Goths, duquel il obtint des Troupes; Mais aiant été vaincu & chaſſé de nouveau par *Odoacre*,

cela engagea *Theodoric* à paſſer en Italie l'an 489. & la fortune des Armes lui aiant été favorable, il vainquit trois fois *Odoacre;* l'aſſiegea enſuite dans Ravenne; puis s'accommoda avec lui; & enfin le fit tuer dans un feſtin l'an 493. ce qui lui aſſûra la paiſible poſſeſſion de l'Empire d'Italie.

Sept années après, les deux Fils de BOECE, PATRICE & HYPACE, parvinrent à la dignité Conſulaire. *Théodoric* comptoit alors la huitième année de ſon Regne. Ce Prince ſe rendit à Rome où il étoit attendu avec un extrême empreſſement. Il y fit de grandes Libéralitez & beaucoup de careſſes au Sénat. BOECE le harangua fort éloquemment en préſence des Sénateurs & de ſes deux Fils qui en étoient du nombre. Le Roi y répondit en termes les plus obligeans, promettant au Sénat qu'il ne toucheroit, jamais à ſes privilèges. De là ce Monarque s'étant transporté au Cirque, il y fit un diſcours public. En cette occaſion BOECE donna des

des marques de ſa libéralité, auſſi-bien que *Théodoric* qui fit diſtribuer le *congiaire* (7) au Peuple; & la fête finit par un ſomptueux feſtin que le Roi donna aux Sénateurs. *St. Fulgence*, Eveque de Ruſpe en Afrique, qui s'étoit retiré à Rome, pour ſe ſoustraire à la cruauté de *Thraſimond*, témoigne qu'aiant été préſent à la magnificence de cette fête, il ne put s'empêcher de s'écrier, transporté d'admiration: *Si Rome terreſtre eſt ſi éclatante, quelle doit être la Jéruſalem céleſte que Dieu promet à ſes Elûs!* (8)

BOECE

(7) Le *Congiaire* étoit une certaine ſomme d'argent que les Empereurs originairement faiſoient diſtribuer au Peuple. Ces Liberalites étoient differentes du *Donatif* que l'on faiſoit aux Soldats, comme on le voit dans Corneille Tacite.

(8) *Quam ſpecioſa debet eſſe Jeruſalem illa cœleſtis, ſi ſic fulget Roma terreſtris, & ſi hoc in ſæculo datur tanti honoris dignitas diligentibus vanitatem, qualis honor & gloria tribuetur ſanctis contemplantibus veritatem.*

BOECE rentra pour la ſeconde fois dans le Conſulat à l'age de 55. ans, le 510. de l'Ere Chrétienne & le 18. du régne de *Théodoric*. Mais le ſoin des affaires publiques ne l'occupant pas tout entier, il écrivit cette année-là ſon Commentaire *ſur les Prédicamens*, ou *les dix Cathégories d'Ariſtote*. C'eſt ce qu'il nous apprend lui-même à la tête du ſecond Livre de ce Commentaire (9); aiant eu deſſein, par cet Ouvrage, d'exciter la Jeuneſſe de Rome à la vertu, parcequ'il étoit perſuadé que la connoiſſance de la vérité étoit le plus beau préſent qu'il pût faire à l'eſprit humain. Il avoit pris, dès ſon enfance, un ſingulier plaiſir à l'étude de ce Philoſophe. D'ailleurs il poſſédoit une Bibliothèque très-belle, par le grand nombre des meilleurs Livres Grècs & Latins, dont elle étoit compoſée.

Avec

(9) *Etſi nos curæ officii Conſularis impediunt, quo minus in his ſtudiis omne otium, plenam que operam conſumimus, pertinere tamen videtur hoc ad aliquam Reipublicæ curam, elucubratæ rei doctrina cives inſtruere, &c.*

Avec ces ſecours, il prit même la réſolution de traduire & d'expliquer en Latin tous les Ecrits d'Ariſtote; c'eſt à dire ſes Traités *de la Morale*, & *de l'Hiſtoire Naturelle* (10); & de faire outre cela une concordance de ſa Philoſophie avec celle de Platon. Mais n'aiant pas eu le tems d'exécuter ſa promeſſe, voici les ſeuls ouvrages qu'il a compoſés en latin, y compris ceux qui ſont perdus:

SUR LA LOGIQUE.

Deux Dialogues ſur *Porphyre traduit par Victorin.*

Cinq Livres de Commentaires *ſur le même Porphyre traduit par Boëce.*

Quatre Livres de Commentaires, *ſur les Cathegories d'Ariſtote.*

Les

(10) *Ego omne Ariſtotelis opus, quodcumque in manus venerit, in Romanum ſtylum verteus, eorum omnium commenta latina oratione perſcribam: ut ſi quid ex Logicæ artis ſubtilitate, vel ex Moralis gravitate peritiæ, & ex Naturalis acumine veritatis, ab Ariſtotele perſpicuum eſt. id omne ordinatum transferam, atque id quodam lumine commentariorum illuſtrem.*

Les Petits Commentaires en deux Livres *ſur le Traité de l'Interprétation d'Ariſtote.*

Les Grands Commentaires en ſix Livres, *ſur le même Traité.*

Deux Livres d'Explications, *ſur les premiers Analytiques d'Ariſtote.*

Deux Livres d'Explications, *ſur les derniers Analytiques d'Ariſtote.*

Deux Livres précedés d'une Introduction, *ſur le Syllogiſme Cathegorique.*

Deux Livres, *ſur le Syllogiſme Hypotétique.*

Un Livre *ſur la Diviſion.*

Un Livre *ſur la Definition.*

L'Explication des huit Livres *des Topiques d'Ariſtote.*

Deux Livres *ſur les Sophiſmes d'Ariſtote.*

Six Livres de commentaires *ſur les Topiques de Cicéron.*

Quatre Livres *ſur les differens Topiques.*

SUR LA RHETORIQUE.

Un Livre.

SUR

SUR L'ARITHMETIQUE.

Deux Livres.

Caſſiodore dit que BOECE *avoit auſſi traduit en Latin le Traité Grèc de Nicomachus ſur l'Arithmétique: mais cet ouvrage eſt perdu.*

SUR LA MUSIQUE.

Cinq Livres.

Outre une Traduction du Traité Grèc de Pythagore ſur la Muſique, qui eſt perdue.

SUR LA GEOMETRIE.

Trois Livres.

Dont le dernier eſt perdu, auſſi bien qu'une Traduction d'Euclide, & un Traité ſur la Quadrature du Cercle.

SUR LA GEOGRAPHIE ET L'ASTRONOMIE.

Une Traduction de Ptolomée d'Alexandrie, qui eſt perdue.

SUR LA METAPHYSIQUE ET LA THEOLOGIE.

Quatre Livres, *de la Sainte Trinité,*

Dont le premier explique *la Trinité & l'Unité de Dieu:* Le ſecond, *ſi le Pere, le Fils*

Fils & le S. Eſprit ont ſubſtanciellement les prédicamens de la Divinité? Le Troiſième: *Si tout ce qui exiſte, eſt bon?* Le Quatrième prouve *les deux Natures en la ſeule perſonne de J. C.*

Un Livre *de l'Unité & de l'Unique.*

Une Traduction *de Platon.*

Cinq Livres *de la Conſolation Philoſophique.*

SUR LES MÉCHANIQUES.

Une Traduction *d'Archimède.*

ET SUR TOUTES SORTES DE MATIERES.

Un Livre *de Lettres écrites à diverſes perſonnes.*

On lui attribue encore un Traité *de la Diſcipline Scholaſtique*, dans la Preface duquel il ſe trouve un paſſage (11) qui

(11) *Et licet duplici genere commentorum ſim impeditus, non tamen omnino diverſorum, in quasdam Ariſtotelis, nec non aliorum Philoſophorum editiones, proprioque attenuatus ſtudio, & inhumani Regis Gottorum cruciatu corroſus, Philoſophico me præveniente, conſolatu, extremaque profundæ Trinitatis perſpicatione permolitus.*

qui pourroit en effet convenir à BOECE, ſur tout s'il étoit certain, qu'il l'eût écrit dans ſa priſon. Mais tous les Savans reconnoiſſent aujourd'hui que c'eſt l'ouvrage d'un Impoſteur. Quelques uns même diſent qu'il eſt de Denys le Chartreux. Cependant, s'il eſt vrai, comme d'autres le prétendent, que BOECE eut dans ſon Palaïs une eſpèce d'Ecole ou d'Académie, dans laquelle il enſeignoit lui même ou faiſoit enſeigner par des Maitres, à de jeunes Seigneurs Romains, les principes de la Philoſophie & des Belles-Lettres: il auroit fort bien pû compoſer à cette occaſion le Traité dont il s'agit, dans un tems où il commençoit à éprouver les perſécutions de Théodoric, quoiqu'il n'eût pas encore été privé de la liberté.

La ſubtilité d'eſprit & la profonde érudition que BOECE fit paroître dans cette infinité d'ouvrages en tous genres, lui acquirent une ſi grande réputation que *Gondebaud*, Roi des Bourguignons, qui avoit épouſé la Fille de *Théodoric*,

étant venu visiter son Beau-père dans Ravenne, alla jusqu'à Rome, autant pour connoître personnellement notre Auteur, que pour voir les beautés de cette ville fameuse. BOECE, sensible à cet honneur, se fit un plaisir de montrer à ce Prince, divers ouvrages de Méchaniques qu'il avoit inventez. *Gondebaud* ne put se lasser d'admirer sur tout deux Horloges dont l'une marquoit le cours du Soleil sur une sphère mobile; & l'autre, les heures par le moien de l'eau. (12) Le Monarque, pourqui ces merveilles étoient nouvelles, en conserva si précieusement le souvenir, qu'aussitôt après son retour dans ses Etats, il envoia des Ambassadeurs à *Théodoric*, pour le prier de lui procurer ces deux horloges. *Théodoric* en écrivit à BOECE; & Cassiodore a con-

(12) Cette eau tombant goutte à goutte par un petit trou, d'un vase dans un autre, faisoit monter, à mesure qu'elle s'élevoit, un morceau de Liège qui marquoit les heures en diverses manières. Cette sorte d'Horloge étoit de l'invention des Grècs, qui l'appelloient *Clepsydre*.

conſervé cette Lettre, qui eſt trop honorable à notre Auteur, pour ne pas mériter de trouver place en cet endroit. En voici la Traduction: „LE ROI THEODORIC A L'ILLUSTRE BOECE, „PERSONNAGE PATRICIEN: SALUT. Les choſes que les Rois nos „voiſins nous demandent, par la haute „opinion qu'ils en ont, ſont d'autant „moins à mépriſer, que pour l'ordinaire „les plus petites procurent plus de biens „que les plus grandes. Souvent, en „effet, elles donnent d'agréables amuſemens, ce que toute la puiſſance des „armes ne fait point. C'eſt pourquoi „ſi nous cherchons quelquefois à nous „délaſſer de l'embarras des affaires, nous „ne le faiſons que pour le propre bien „de la République: car nous avons enſuite plus de diſpoſition à paſſer des „plaiſirs aux choſes ſérieuſes. Ainſi le „*Seigneur des Bourguignons* nous a demandé avec inſtance, qu'il nous plût de „lui envoier vos deux Horloges, avec les „perſonnes qui les ont faites, parce„qu'encore que ces curioſités ſoient

„ communes parmi-nous, elles lui ont „ paru ſi extraordinaires, pour n'en avoir „ jamais vû de ſemblables, qu'il déſire „ ardemment de les avoir en ſa poſſes- „ ſion. C'eſt le rapport qu'il a chargé „ ſes Ambaſſadeurs de nous faire.

„ Nous ſavons que vous êtes telle- „ ment verſé en tout genre d'érudition, „ que vous avez etudié, dans les ſources „ mêmes, les arts que les autres exercent „ tous les jours ſans les connoître. Car „ ſi vous avez été loin de Rome fréquen- „ ter les Ecoles d'Athènes; ſi vous vous „ êtes confondu parmi les Athèniens, ça „ été dans la vûë de transporter dans la „ ſuite à Rome toutes les ſciences de la „ Grèce. Vous connoiſſez à fond la „ Nature & l'Hiſtoire; Les Athéniens „ n'ont rien fait au Monde de remarqua- „ ble, que vous ne l'aiez tourné à l'uſage „ des Sénateurs Romains A la faveur de „ vos Traductions, toute l'Italie peut lire „ aujourd'hui *Pythagore* le Muſicien, *Pto-* „ *lomée* l'Aſtronome, entendre l'Arith- „ metique de *Nicomaque*, la Géometrie d'*Eu-*

„ d'*Euclide*, la Theologie de *Platon*, la „ Logique d'*Ariſtote*. Vous avés ren- „ du, par le même moien, le Méchaniſte „ *Archimède*, à la Sicile ſa patrie; & „ Rome a reçu de vous ſeul, dans vos „ mêmes Traductions Latines, toutes „ les Sciences & tous les Arts que cha- „ que Savant avoit produits dans le ſein „ fecond de la Grèce. Avec cela, vous „ avez donné à ces Auteurs tant de clar- „ té & de pureté, que je ſuis perſuadé „ que ceux, qui ſauroient les deux lan- „ gues, préféreroient vos Traductions „ aux Originaux. Les quatre parties „ des Mathematiques vous ont ſervi de „ portes, pour entrer dans la ſcience des „ Méchaniques. Vous l'avez été déter- „ rer jusques dans les entrailles de la Na- „ ture. Il n'y a rien d'impoſſible à cet Art. „ Il fait voir ce qu'on ne voit qu'avec éton- „ nement, & ce qu'on ne croit pas voir „ lors même qu'on le voit: tant ſes ef- „ fets paroiſſent contraires aux cauſes „ naturelles! Il fait monter en l'air des „ eaux avec la même rapidité qu'elles en „ deſcendent. Il augmente l'activité du

„ feu en l'appeſantiſſant. Il prête à des
„ inſtrumens de muſique un ſouffle artifi-
„ ciel qui leur fait former des accens
„ harmonieux, tout inanimés qu'ils ſont.
„ Nous voions, par ſon moien, les for-
„ tifications des Villes qui tomboient, ſe
„ relever tout à coup & ſi ſolidement
„ qu'avec fort peu de réſiſtance, elles
„ deviennent inébranlables aux efforts
„ des Machines de guerre. Par ſon
„ moien, des corps mouillés ſe ſechent
„ dans l'eau de mer; & d'autres endur-
„ cis ſe diſſolvent. Il forme avec l'ai-
„ rain des bœufs qui mugiſſent, des ſer-
„ pens qui ſiflent, des oiſeaux qui imi-
„ tent la voix naturelle & qui chantent
„ comme de véritables oiſeaux. Mais
„ c'eſt peu de choſe que tout cela, quand
„ on conſidère qu'il n'y a rien dans le
„ Globe celeſte, que cet Art n'imite. Sur
„ la ſphère d'Archimède, il a repréſenté
„ le cours d'un nouveau Soleil. Il a ap-
„ pris aux hommes à fabriquer un Zo-
„ diaque artificiel, à faire voir les diver-
„ ſes phaſes de la Lune, & les mouve-
„ mens inviſibles de la Machine du Monde.

„Car

„ Car quoique nous n'ignorions point
„ que les Planètes ont un cours reglé,
„ cependant il eſt inſenſible à nos yeux.
„ C'eſt pourquoi je ne puis aſſez admirer
„ qu'on ſoit venu à bout d'imiter une
„ choſe ſi incomprehenſible, & plus en-
„ core de la concevoir.

„ Vous donc qui en avez une ſi par-
„ faite connoiſſance, faites en ſorte de
„ nous préparer aux frais du Public &
„ ſans qu'il vous en coûte rien, deux hor-
„ loges dreſſées de cette maniere:

„ 1°. Qu'à l'endroit de l'une où l'ai-
„ guille a coutume de montrer les heures
„ par ſon ombre, faites au contraire qu'-
„ un petit raion de la clarté du So-
„ leil les montre en ſuivant ſon cours.
„ Ce ſera une découverte dont je ſuis sûr
„ que cet Aſtre ſeroit faché, s'il s'en
„ pouvoit appercevoir, & qu'il aimeroit
„ mieux rétrograder que de vous ſervir
„ ainſi de jouet. Car eſt-ce une ſi grande
„ merveille d'emploier l'ombre à mar-
„ quer les heures en plein jour? Où eſt

„ ce mouvement continuel du Soleil, s'il „ n'eſt produit ſur le Cadran que par „ une aiguille immobile? O que la puiſ- „ ſance de cet Art eſt ineſtimable, de „ pouvoir ſe joüer ainſi des ſecrets les „ plus cachés de la Nature!

„ 2°. Que dans l'autre, l'heure ſe „ connoiſſe ſans le ſecours du Soleil, & „ & diviſe les parties de la nuit, de ma- „ niere que ſans rien devoir aux Aſtres, „ cette horloge, ajuſte leurs mouvemens „ celeſtes à la circulation des eaux; & „ qu'ainſi votre Art audacieux donne aux „ Elémens une vertu que la Nature leur „ avoit refuſée.

„ Toutes les Sciences, tous les tra- „ vaux des Philoſophes, tendent à con- „ noître, autant qu'il eſt poſſible, la puiſ- „ ſance de la Nature. Les Méchaniques „ ſont les ſeules, au contraire, qui cher- „ chent à l'imiter, & s'il eſt permis de „ le dire, à vouloir la ſurpaſſer. C'eſt „ par elles qu'on ſait que *Dedale* s'eſt „ fait des aîles pour voler. C'eſt par leur „ magie qu'on vit dans le Temple de „ *Diane* un *Cupidon* de fer ſuſpendu en

„ l'air

„ l'air ſans tenir à rien. Elles font enco-
„ re aujourd'hui chanter des corps muets,
„ vivre ce qui eſt dépourvû de ſens, &
„ mouvoir ce qui eſt immobile. Un Mé-
„ chanicien, ſi l'on peut le dire, eſt en
„ quelque façon l'aſſocié de la Nature,
„ l'interprete de ſes ſecrets, un faiſeur de
„ métamorphoſes & de prodiges en ſe
„ joüant, enfin un ſi adroit imitateur de
„ la Nature qu'il fait paſſer pour naturel
„ & véritable, ce qu'on ne peut ſe perſua-
„ der être même artificiel.

„ Or comme nous ſavons que vous
„ avez une grande habileté dans ces ma-
„ tières, nous ne doutons point que vous
„ ne vous empreſſiez à nous envoier au
„ plustôt les deux horloges telles que
„ nous vous les demandons, afin que
„ votre réputation vous faſſe connoître
„ dans un païs où vous ne pouvez vous
„ porter en perſonne. Apprenez aux
„ Nations Etrangères que nous avons
„ l'avantage d'avoir chez nous des No-
„ bles, qui ne cedent en rien aux Auteurs
„ dont on lit les ouvrages. Combien
„ de fois croira-t-on n'y pas voir ce qu'on
„ y verra? Combien de fois y regar-

„ dera-t-on cette verité comme les illu-
„ ſions d'un ſonge? Et quand, après ce-
„ la, ces Peuples reviendront de leur er-
„ reur & de leur étonnement, ils n'au-
„ ront pas encore la hardieſſe de s'égaler
„ à nous, ſachant que nous avons des
„ Philoſophes capables d'imaginer &
„ d'éxécuter de pareilles choſes. ADIEU.

BOECE remplit les deſirs de *Theodoric*. Ce Prince envoiant à *Gondebaud* les deux horloges qu'il attendoit impatiemment, avec des perſonnes pour les régler, lui marquoit entre autres choſes: „ Vous
„ verrez dans l'une, que l'induſtrie hu-
„ maine y a raſſemblé toutes les connois-
„ ſances qu'on peut avoir de l'immenſe
„ étendue des Cieux & de leurs mouve-
„ mens. Et dans l'autre vous connoi-
„ trez le cours du Soleil ſans avoir be-
„ ſoin de ſa clarté, les gouttes d'eau dé-
„ terminant les intervalles des heures.
„ Je ſuis charmé que vous poſſediez en-
„ fin dans votre païs, des merveilles que
„ vous n'avez pû voir qu'une ſeule fois
„ à Rome. Il eſt juſte que VOTRE GRACE
„ participe à nos biens, puisque Nous

„avons

„ avons l'honneur de nous être alliés „ avec Elle.

Quelque tems après, *Clovis*, Roi des François, dont *Theodoric* avoit épouſé la ſœur *Anaſtède*, ou *Audoſtède*, lui aiant demandé un excellent Joüeur de Harpe, *Theodoric* écrivit encore là deſſus à BOECE, par la connoiſſance qu'il avoit de la diverſité de ſes talens. „ Le Roi des „ François, lui dit-il dans ſa Lettre, aiant „ entendu parler de la Muſique que nous „ avons à nos repas, nous a prié inſtam- „ ment de lui envoier un Joueur de „ Harpe. Nous le lui avons promis, „ par la ſeule raiſon que nous connois- „ ſions votre grande expérience dans la „ Muſique. Car il faut que vous nous „ en choiſiſſiez un qui ſoit parvenu, com- „ me vous, à la perfection de cet Art „. Telles furent les agréables occupations que notre Auteur sût allier aux études les plus abſtraites de la Philoſophie, & à l'adminiſtration des Affaires publiques.

Sur ces entrefaites, il perdit ELPIS, ſa chère Compagne, qui avoit jusques-là partagé ſes ſoins domeſtiques, ſes plaiſirs

firs & ſes études. Elle fut inhumée dans Rome, où ſon Epitaphe ſubſiſte encore ſous le portique de St. Pierre. (13) En voici une partie traduite en vers François:

Moi, dont le corps gît dans ce ſaint Aſyle,
J'etois *Elpis*, qui, nourrie en Sicile,
M'en exilai, dans la fleur de mes jours,
Pour un epoux, l'objet de mes amours.
Par ſa préſence, il faiſoit mes delices:
Par ſon abſence, il cauſoit mes ſuplices:
Et devorée alors de mille ennuis,
Je paſſois ſeule & les jours & les nuits.
Dieu! Tu le ſais, Toi, qui, par cette flâme,
Dans nos deux corps ne nous formois qu'une âme,
Tu ſais, pour lui quel fut mon tendre amour,
Jusqu'au moment où je perdis le jour!
Mais quoi! que dis-je? Encor que ſous ce cuivre
Je ſois ſans vie, ai je ceſſé de vivre?
As-Tu, Grand Dieu, mis mon ame au Tombeau,
Et de ma vie eteint le vrai flambeau?
Non non, de moi la moitié la plus belle
Survit encor dans mon Epoux fidèle. . . . .

Pour ſe conſoler de la perte de cette femme,

(13) Gyraldus. Dial. 5. de Poëtis. Fabricius T. 3. p. 203.

me, (Car un homme ſage ſe conſole de tout) BOECE en prit une autre, ſavoir RUSTICIENNE, fille de *Symmaque*, Sénateur & homme Conſulaire, de laquelle il eut deux autres fils qui ſe montrèrent dignes de lui & de leurs Ancêtres. Il leur donne, en parlant d'eux, la qualité de *Conſulaires*, non pas qu'ils euſſent été Conſuls, ainſi que quelques uns le prétendent, mais comme étant nés d'un Pere qui l'avoit été.

BOECE le fut, pour la troiſième fois, avec *Symmaque* ſon beau-père en 522. étant agé de 67. ans, le 30. du regne de Théodoric. Il n'entra point dans cette charge, par des vuës d'ambition ni d'interêt, mais uniquement pour s'y rendre utile & favorable aux gens de bien dont les ſufrages l'y élevèrent. Ce fut ſon dernier Conſulat, pendant lequel il eut le malheur de s'attirer la diſgrace du Roi *Theodoric*. Ce Prince étoit Arien. Boëce compoſa en ce tems-là ſon Traité *ſur l'Unité de la Trinité*, pour combattre les opinions des trois ſectes d'*Arius*, de *Neſtorius* & d'*Eutychès*.

Arius,

Arius, qui avoit vêcu dans le IV. Siècle, étoit un homme très-habile dans la Dialectique & dans les belles-Lettres, mais poſſedé d'une paſſion violente pour la Gloire. S'étant vû déchu de l'eſperance & du deſir qu'il avoit, de ſuccéder à *Achillas* dans le Siège Epiſcopal d'Alexandrie, il publia par reſſentiment: „ Que le *Verbe* n'étoit pas égal à ſon „ *Pere*, & qu'il n'avoit point été de toute „ Eternité; mais qu'il avoit été créé de „ rien, & qu'il étoit du nombre des Créa„ tures „. Cette Doctrine fit tant de progrès qu'au tems de BOECE, il n'y avoit de la pluſpart des Souverains de l'Orient & de l'Occident, que *Clovis* qui n'en fût pas ſectateur. Car, pour commencer par l'Empereur *Anaſtaſe*, il étoit non ſeulement Arien mais auſſi perſecuteur des Catholiques. *Theodoric* étoit le protecteur de cette Secte à Rome & dans l'Italie; *Alaric* dans la Gaule Narbonnoiſe, dans l'Aquitaine & dans l'Eſpagne; Les *Sueves* dans la Galice; les *Bourguignons* dans la Gaule Lionnoiſe, & *Traſimond*, Roi des Vandales, en Afrique.

Neſto-

Neſtorius avoit été fait Evèque de Conſtantinople en l'année 428. & trois mois après ſon ordination, haranguant dans ſon Egliſe, l'Empereur *Theodoſe le Jeune*, il lui avoit addreſſé ces paroles: „ Donnez-moi, ô Prince, la Terre pur-„ gée d'Hérétiques; & je vous donnerai „ le Ciel: prêtez moi votre ſecours; „ pour les exterminer; & je vous aide-„ rai à exterminer les Perſes „. Cependant il s'engagea enſuite dans des ſentimens qui le firent regarder lui-même comme Hérétique. Car diſant que *Marie* n'étoit point la Mere de *Dieu*, mais la Mere de *Chriſt*, il détruiſoit le Myſtère de l'Incarnation du *Fils de Dieu*, qui conſiſte dans l'union des deux natures, divine & humaine, en la perſonne du *Verbe;* d'où réſulte un *Homme-Dieu* appellé *Jeſus-Chriſt*, duquel par ce moien les actions ſont divinement humaines & humainement divines, c'eſt à dire telles qu'elles doivent être pour ſatisfaire à la Juſtice infinie de *Dieu*.

Eutychès, qui vivoit auſſi dans le V. Siècle, étoit Abbé d'un célébre monaſtère de

de Conſtantinople. Voulant réfuter les erreurs de *Neſtorius*, il devint l'Auteur d'une autre Héréſie, enſeignant: „Que *J. C.* ne nous étoit pas conſubſtantiel ſelon la chair; qu'il avoit un „corps céleſte, qui avoit paſſé par le „corps de *la Vierge*, comme par un canal; & qu'il y avoit eu deux natures „en lui, avant l'union Hypoſtatique, „mais qu'après cette miraculeuſe union, „il n'étoit reſté qu'une nature mêlée „des deux „. *Eutychès* croioit: „Que la Nature Humaine de *J. C.* avoit „été abſorbée par la Nature Divine, comme une goutte de miel qui, tombant „dans la mer, ne périroit pas, mais ſeroit „engloutie „. Cette erreur renouvelloit celles de *Valentin*, de *Marcion*, d'*Apollinaire* & des *Manichéens*, qui diſoient: „Que le corps du *Fils de Dieu* „n'avoit pas été véritable, mais fantaſtique; qu'il avoit coulé du Ciel dans le „ſein de *la Vierge*, comme de l'eau par „un canal „. Mais la plus grande impiété qui s'enſuivoit de l'unité des Natures, c'étoit que par une conſéquence néces-

néceſſaire, il falloit que la Divinité eût ſouffert les douleurs de la Paſſion & même de la mort.

BOECE joignant toute la ſolidité de la Théologie aux ſubtilités de la Dialectique, combattit ſi puiſſamment, dans ſon Traité, ces divers ſentimens, principalement celui des Ariens, que ſon ouvrage lui fit un grand nombre d'ennemis à la Cour du Roi *Théodoric*. Ce Prince en voulut d'autant plus de mal à l'Auteur, que cela lui donna lieu de ſoupçonner qu'il travailloit ſourdement, en haine de l'Arianiſme, au deſſein de changer l'état de la République, & de délivrer l'Italie de la domination des Goths. Pluſieurs, comme il arrive ſouvent en ces ſortes d'occaſions, ſe joignirent aux reſſentimens du Prince, & qualifiant d'attentats les actions les plus innocentes de BOECE, attaquèrent ouvertement l'autorité que lui donnoit ſa charge de Conſul. Mais lui, d'un autre côté, ne cherchant de la ſatisfaction que dans le témoignage de ſa conſcience, il continua de ſacrifier à ſon devoir toute autre conſideration; de s'oppoſer, autant par

ſon éloquence que par ſon autorité, aux entrepriſes de ſes ennemis, de proteger ceux qu'ils opprimoient, & d'accabler enfin les ſcelerats qu'ils vouloient élever ſur les ruines des gens de bien.

Ce fut alors que le Roi *Théodoric* commença à lever le masque. Ce Prince, quoiqu'Arien, avoit conſervé long-tems des ſentimens d'équité & de douceur pour les Catholiques. Mais ſoit que les faveurs de la Fortune euſſent alteré la bonté de ſon naturel, ſoit qu'il craignît que le prétexte de la Religion, comme je l'ai dit, n'occaſionnât quelque changement dans la République; il paſſa tout à coup à leur egard de la clemence à la Tyrannie. BOECE en fut une des premieres victimes. Le Prince l'avoit long-tems aimé & plus tendrement que perſonne. Cependant ni le ſouvenir de cette ancienne liaiſon, ni la certitude évidente qu'il avoit de ſon innocence, ne l'empêchèrent point de l'exiler à cinq cens milles de Rome & de l'envoier à Pavie, l'an 523. de l'Ere Chrétienne & le premier du Conſulat de *Maxime*, ſur la dépoſition de trois ſcelerats, diffamés par toutes ſortes de crimes. Les

Les chefs d'accuſation qu'ils intentèrent contre lui, étoient: „Qu'il avoit „voulu conſerver le Sénat & ſon autori„té: Qu'il s'étoit oppoſé à un délateur, „empêchant qu'il ne produiſit des preu„ves qui auroient fait voir que le Senat „étoit criminel de lèze-Majeſté: Qu'il „avoit tenté de rétablir l'Empire Romain; Et pour prouver cet article, ils avoient ſuppoſé des Lettres, qu'ils diſoient avoir été écrites par BOECE, quoique cela fût faux(14). Mais il reſtoit à ce grand homme des épreuves encore plus rudes & plus capables d'exercer ſa patience & ſa vertu.

Juſtin, Empereur Catholique, qui avoit ſuccédé à *Anaſtaſe*, Empereur Arien, ſe voiant parfaitement établi ſur le Trône, fit publier en l'année 524. un Edit contre les Ariens, ausquels il ôta toutes leurs Egliſes. *Théodoric*, qui étoit de cette Secte & qui la favoriſoit, n'en fut pas plus tôt informé, que s'en trouvant extrémement offenſé, il réſolut de faire caſſer cet Edit, ou de ſe porter aux dernières extrémitez contre les Catholiques. Il contrai-

(14) Voy. la Préface, pag. vij. & ſuiv.

gnit le Pape *Jean I.* Succeſſeur d'*Hormisdas*, d'aller en Ambaſſade à Conſtantinople, menaçant d'abolir la Religion Catholique, s'il n'étoit ſatisfait ſur ſes demandes. *Jean* (accompagné de quatre des principaux du Sénat Romain, parmi lesquels étoit *Symmaque*, beau-père de BOECE) partit donc par contrainte & non par une lâche condeſcendance pour le Prince Arien, comme quelques Ecrivains l'ont oſé dire. Il fut reçu, à ſon arrivée à Conſtantinople, avec une pompe extraordinaire. Il tacha de ménager la paix entre les deux Princes; mais bien loin de porter l'Empereur à révoquer ſon Edit, il réconcilia pour les Catholiques toutes les Egliſes qui avoient appartenu aux Ariens. Quelques uns ont écrit pourtant qu'il les leur avoit fait rendre, mais cela n'eſt guères vrai-ſemblable, puiſqu'à ſon retour, *Théodoric* le fit mettre en priſon, lui, *Symmaque*, les trois Senateurs, ſes confrères, & même BOECE, quoiqu'abſolument innocent de tout ce qui s'étoit fait à Conſtantinople. Celui-ci fut empriſonné à Pavie, & les cinq autres à Ravenne.

Plongé

Plongé dans les ténèbres d'un affreux cachot, privé de ſa Bibliothèque, & presque accablé du poids de ſes chaînes, le ſage BOECE conſerva toute la liberté d'eſprit que donne l'étude de la Philoſophie, qui ſeule en peut adoucir les peines, étant l'unique heritage qui puiſſe reſter à un homme de bien dans les plus grandes infortunes. Il fit d'abord, à l'exemple de *Socrate*, un écrit pour ſa défenſe, contre les fauſſes accuſations de ſes ennemis. Et enfin ne craignant ni n'eſperant plus rien des hommes, il compoſa les cinq Livres de ſa CONSOLATION PHILOSOPHIQUE.

Dans l'état où cet Ouvrage eſt parvenu jusqu'à nous, il n'eſt pas difficile de s'appercevoir qu'il fut interrompu par la mort de l'Auteur. Car eſt-il probable qu'un Catholique auſſi zelé que BOECE, eut emploié cinq Livres entiers, ſans dire un mot de la Religion chrétienne, ſi ſon deſſein n'avoit pas été d'y ajouter un ſixieme Livre, dans lequel tirant de cette Religion des motifs de conſolation, plus grands & plus ſolides que tous ceux que la Philoſophie lui avoit pû fournir, il auroit fait

voir que toutes les amertumes de la vie ſont de grands biens, quand on conſidère qu'elles nous conduiſent à une éternelle felicité que l'amour d'un Dieu nous a aquiſe par toutes ſortes d'humiliations & par la mort même.

Si l'on penſoit autrement de BOECE, on pourroit douter avec raiſon qu'il eût été éclairé des lumières de l'Evangile. Mais cette conſéquence eſt détruite par les differens Traités Théologiques dont les Savans reconnoiſſent univerſellement qu'il eſt l'auteur. D'ailleurs on voit dans celui DE LA CONSOLATION, pluſieurs paſſages qui ſemblent annoncer le deſſein qu'il avoit d'en chercher les derniers motifs ailleurs que dans la Philoſophie. Cela paroît ſur tout dans le Livre IV. où il appelle la Philoſophie, non la véritable lumière, mais celle qui marche devant, qui la précède. (15)

Tous les ouvrages qui ſont ſortis de la plume de BOECE, ſont eſtimables par la

(15) *Veri præviam luminis.*

la ſolidité & l'érudition qu'on y remarque. Mais il n'en eſt point qu'on puiſſe en cela comparer au Traité DE LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE, dans lequel ce grand-homme a trouvé le ſecret de ſe ſurpaſſer lui même. C'eſt, à proprement parler, un précieux Teſtament qu'il a laiſſé à la Poſtérité. En effet il faut convenir, que plus les hommes voient la mort de près, plus il ſe développe en eux, dans ces derniers momens, quelque choſe d'extraordinaire. Ils penſent, ils parlent, ils regardent les choſes tout autrement qu'ils ne l'ont fait dans le reſte de leur vie: comme ſi la matière, que l'ame eſt prête à quitter, n'avoit presque plus de part à ſes opérations. Quand il n'y auroit que cela pour en prouver l'immortalité, je ne laiſſerois pas de le regarder comme un témoignage capable de me perſuader cette vérité. BOECE, dans cet inſtant, détournant donc ſon eſprit de toute autre conſideration, pour ne penſer plus qu'au veritable bonheur, écrivit cette CONSOLATION PHILOSOPHIQUE, avec tant de délicateſſe & de bon goût, qu'on n'a encore rien vû de

plus parfait en ce genre. Voici le jugement qu'en a porté le célèbre *Jules-César Scaliger*: „ Le génie, dit-il, l'érudition, l'art & la ſageſſe que SEVERIN-„ BOECE y fait paroître, peuvent le faire „ entrer en lice avec tous les Auteurs Grècs „ & Latins. Il eſt vrai qu'étant né en un „ Siècle barbare, il leur eſt inferieur dans „ ſa Proſe. Mais en revanche tout ce qu'il „ a voulu tourner en Vers eſt excellent. „ Rien n'eſt écrit avec plus de politeſſe „ & de ſolidité. Vous y verrez un grand „ nombre de ſentences, mais accompa-„ gnées de toutes les graces, de toute la „ fineſſe & en même tems de tout le natu-„ rel imaginable. A mon avis, il en eſt peu „ qui lui ſoient comparables. *Valla* (16) „ eſt ſon maitre, pour le Latin; mais il eſt „ le maitre de *Valla*, pour le jugement & „ pour le goût „ (17). Je ne puis me diſpenſer

(16) *Laurent Valla*, Auteur Italien du XV. Siècle qui a contribué à rétablir la pureté de la Langue Latine.

(17) *Boethii Severini ingenium, eruditio, ars, ſapientia facile provocat omnes auctores, ſive illi Græci ſint ſive Latini. Seculi barbarie ejus oratio ſoluta*

ſpenſer de rapporter auſſi ce que M. *Bayle* en a écrit, quoique moins favorable à notre Auteur que *Scaliger*.

„ J'ai connu des gens, dit-il, qui avoient „lû pluſieurs fois la CONSOLATION „DE BOECE, & qui demeuroient fort „ſurpris de la difference qu'ils avoient „toujours remarquée entre les objections „& les réponſes de cet Auteur. Boëce „étoit tout enſemble un habile Philoſo„phe, & un grand homme de bien. Acca„blé du poids énorme de ſa disgrace, & „l'ame plongée dans la triſteſſe, il ſup„poſe que la Philoſophie le vient conſo„ler. Il lui fait pluſieurs objections ſur „la Providence: la Philoſophie y répond „tout de ſon mieux: mais au lieu que les „difficultés de Boëce ſont à la portée des „eſprits les moins pénétrans, & qu'elles „percent de leur vive lumière les enten-

ſoluto deterior invenitur: at quæ libuit ludere in poeſi, divina ſane ſunt. Nihil illis cultius, nihil gravius. Neque denſitas ſententiarum venerem, neque acumen abſtulit candorem. Equidem cenſeo paucos cum illo comparari poſſe. Valla docet eum latine loqui: at Vallam Boethius bene ſcripſit. Lib. VI. Poetices p. 761. Fabricius T. 3. p. 205.

„demens les plus ſombres, on n'a pas trop „de l'attention la plus recueillie, & de la „vivacité la plus promte, pour compren- „dre quelque choſe dans les ſolutions. La „Philoſophie ne peut cacher ſa défiance; „elle demande presque toujours qu'on lui „permette les circuits, & de remonter plus „haut; & quelque ſolide que puiſſe être „ce qu'elle debite, le malheur de notre „eſprit veut qu'on n'y comprenne quel- „quefois rien: ſi elle nous convainc, c'eſt „presque toujours ſans nous éclairer. „Voilà ce que diſent quelques lecteurs „de Boëce. Ils m'ont fait prendre garde „qu'un très ſubtil Profeſſeur du XVII. „Siècle, a menagé plus adroitement que lui „l'honneur de la Philoſophie: Car après „avoir introduit un Païen qui ſe propoſe „mille doutes ſur la Providence, il ne lui „donne point d'autre expedient que la „grace du St. Eſprit. (18)

Enfin

(18) *Unde Philoſophus noſter ethnicus tot difficultatibus oppreſſus, niſi afflatu divino animetur ad cognitionem Dei unius ac diſtincti ab univerſo nunquam aſſurget.* Claudius Berigardus, *in priores libros Phyſ. Ariſtot. circulo* 20. *in fine.* Bayle *Rufin.*

Enfin arriva le fatal moment qui devoit terminer les peines de BOECE. Le ſaint Pape *Jean* étoit mort dans ſa priſon, de faim, de ſoif & de toutes ſortes d'incommodités, le 27. Mai 526, jour auquel l'Egliſe célébre ſa mémoire. *Felix IV*, lui avoit ſuccédé dans le Siège de Rome le 24. juillet de la même année, moins par une élection libre que par l'autorité de *Théodoric*, qui l'avoit nommé; cequ'aucun Empereur (à la réſerve de Conſtance, Arien comme lui) ne s'étoit jamais aviſé de faire. Dieu néanmoins, qui tire ſouvent le bien du mal même, permit que ce choix tombât ſur un Prêtre humble, ſaint & ſavant, qui gouverna l'Egliſe avec beaucoup de zèle, de doctrine & de piété. Après cela, *Théodoric* ne gardant plus de meſures avec perſonne, fit décapiter *Symmaque* & les autres Sénateurs, qui avoient eu part à l'affaire du feu Pape *Jean*. Puis il couronna toutes ces cruautés & ces injuſtices, par la mort de BOECE, auquel il fit trancher la tête (19) dans

(19) Vide Auctor. vitæ S. Solangiæ Tom. 2. Act. SS. Maji p. 594. Papebroch. T. 6. Maji p. 704. & ſq. & Jo. Peringskiold ad vitam Theodorici p. 566.

dans ſa priſon de Pavie, le 23. d'Octobre de la même année 526. la 71. de ſon âge & la 34. du regne de *Théodoric*. On montre dans cette ville une ancienne Tour de brique, qui eſt celle, à ce qu'on dit, où ce Grand-Homme perdit la liberté & la vie. Son corps fut inhumé, par les habitans, dans l'Egliſe de St. Pierre à l'entrée de la chapelle de St. Auguſtin, avec cet Epitaphe qui s'y voit encore: (20)

Mœoniæ & Latiæ Linguæ clariſſimus, & qui
Conſul eram, hic perii, miſſus in exilium.
Sed quem mors rapuit, probitas evexit ad auras.
Et nunc fama viget maxima, vivit opus.

C'eſt à dire en François:

Moi qui parlant la Langue & de Rome & d'Athenes,
Aquis par mon ſavoir un immortel éclat,
Qui remplis avec gloire un triple Conſulat,
En ces lieux exilé, pour le prix de mes peines,
J'ai vû trancher mes jours par le fer Arien:
Mais ſi d'un ſort facheux j'ai reçu ces outrages.
En dépit de la mort je vis dans mes ouvrages,
Et plus heureux au Ciel, j'y jouis du vrai bien.

Théodoric lui-même ne lui ſurvêcut pas long-tems: Car quelques mois après, comme on lui avoit ſervi à table une tête de poiſſon dans un baſſin, il s'imagina voir celle

(20) Joan. Peringskiold Notæ ad vitam Theodorici à Jo. Cochleo ſcriptam p. 537. Stockolm. A. 1699. in 4. Fabricius T. 3. p. 204.

celle de *Symmaque*, qui le mençaoit: Et ſe levant, ſaiſi de fraieur, il ſe mit au lit, où ſa crainte dégénérant en frénéſie, il rendit l'ame, dans un trouble dont il fut impoſſible de le guérir.

Procope, Auteur du VI. Siècle, aſſure au Liv. I. de ſon Hiſtoire des Goths, que ce Prince s'étoit repenti, mais trop-tard, des perſécutions qu'il avoit faites à BOECE: auſſi furent-elles, après ſa mort, hautement dèsapprouvées par ſa propre fille *Amalaſonte*. Cette Princeſſe étoit d'un excellent eſprit, & parfaitement inſtruite dans les langues Grèque & Latine, & dans celles que parloient tous les differens Barbares, qui compoſoient l'Empire Romain. Elle avoit épouſé, du vivant de ſon Père, *Eutharic* petit-neveu de *Thraſimond*, & elle l'avoit perdu, après en avoir eu un fils, nommé *Athalaric*, dont elle devint Tutrice, lorsqu'il ſuccéda à ſon aieul *Théodoric*. *Amalaſonte* gouverna avec une ſageſſe & une integrité admirable, pendant les huit années que vêcut ſon fils, qui dans un age ſi tendre, fut frappé d'une Ethiſie cauſée par d'exceſſives débauches qu'il avoit faites Ce fut pendant cette

cette Regence, qu *Amalaſonte* fit connoître publiquement, combien elle étoit touchée des outrages que ſon Père *Théodoric* avoit fait ſouffrir à BOECE. Elle fit relever dans Rome toutes ſes ſtatuës, qui avoient été renverſées à ſa mort, & reſtitua même, à ſes héritiers tous les biens qui lui avoient appartenu. *Théodahat*, à qui cette Princeſſe, qui étoit ſa Couſine germaine, remit la couronne, après la mort d'*Athalaric*, donna auſſi des marques de ſa conſideration à la famille de notre Auteur. Car non content d'élever aux premières charges de ſon Roiaume, *Anicius-Maximus*, qui étoit de cette famille, il lui fit l'honneur de lui donner en mariage une de ſes proches Parentes (21). *Ruſticienne*, ſeconde femme de BOECE, vivoit encore en ce tems-là dans Rome. Elle fut même temoin vers l'an 541. de la priſe de cette ville par *Totila*, Roi des Goths. Car après le pillage qu'ils y firent, elle ſe vit obligée, avec beaucoup d'autres Dames de la plus haute qualité, de mandier du pain aux portes de ces Barbares.

Enfin pluſieurs Siècles après, l'Empereur *Othon III.* Prince ſavant, & liberal jusqu'à la prodigalité, paſſant à Pavie en l'année 996. pour aller à Rome où il ſe trouva à la création du Pape *Grégoire V.* ſon parent, fit tirer du tombeau, les os de BOECE, pour les mettre au deſſus d'un mauſolée de marbre qu'il lui fit dreſſer. En mémoire déquoi *Silveſtre II.* Succeſſeur de Grégoire V. compoſa en ce tems-là ces vers Latins:

Roma

(21) Caſſiodor. Lib. X. Epit. XI.

Roma potens dum jura ſuo declarat in orbe,
Tu pater & Patriæ lumen, SEVERINE BOETHI,
Conſulis officio rerum diſponis habenas;
Infundis lumen ſtudiis, & cedere neſcis
Græcorum ingeniis: ſed mens divina coërcet
Imperium Mundi. Gladio bacchante Gothorum
Libertas Romana perit. Tu Conſul & exſul
Inſignes titulos præclara morte relinquis.
Nunc decus Imperii, ſummas qui prægravat artes,
Tertius OTHO *ſua dignum te judicat aula.*
Æternum que tui ſtatuit monumenta laboris,
Et bene promeritum, meritis exornat honeſtis.

Ce qui revient pour le ſens à ces vers François:

Quand Rome à l'Univers dictoit ſes loix Chrétiennes,
Ton illuſtre Patrie obéiſſoit aux tiennes,
D'un triple Conſulat honorant tes vertus,
Elle voioit en toi renaitre les *Brutus*,
L'éloquent *Cicéron*, les *Catons*, les *Fabrices*.
Tu fus encor plus qu'eux ſon pere & ſes délices;
Et ne cedas pas même aux plus rares eſprits,
Dont la ſavante Grèce admira les écrits.
DIEU, qui tient en ſes mains le déſtin des Batailles,
De Rome, aux Soldats Goths, aſſervit les murailles.
Tu devins leur victime, & bientot ſans ſoutien
L'Empire enfin trouva ſon tombeau dans le tien.
Mais maintenant qu'OTHON en retablit la gloire,
Protecteur de beaux Arts, il drèſſe à ta mémoire,
BOECE, un monument, où ta cendre & tes os
Reſteront à jamais dans un profond repos.
C'eſt ainſi que ce Prince, auguſte & magnanime,
Eternisant ton Nom par ſa Roiale eſtime,

Nous

Nous apprend le bonheur que ce ſeroit pour lui
S'il pouvoit du tombeau t'arracher aujourd'hui.

Fabrice aſſure (22) que l'on conſerve dans la ville de Breſce en Lombardie, le *Diptyque* de BOECE, & qu'il eſt entre les mains de Jules-Barbiſon, Prêtre de la Congrégation de l'Oratoire. Ce *Diptyque* eſt le papier (plié en deux) ſur lequel on écrivit le nom de BOECE, après ſa mort, pour en être fait mémoire dans l'Egliſe par le Diacre, au tems de la Liturgie (23).

Voilà en abrégé l'Hiſtoire de cet homme illuſtre. Les curieux qui voudront en ſavoir davantage, peuvent conſulter celle qui a été imprimée à Paris en 1715. en V. Volumes *in* 12. & voir auſſi les Journaux Litteraires de l'année 1716. page 330. & ſuivantes. Mais il eſt bon de les avertir qu'à la page 331. on a dit que BOECE étoit né l'an de J. C. 407. Ce qui eſt une erreur. (24)

Ceux qui voudront auſſi voir le Portrait de BOECE en taille douce, le trouveront à la tête de l'Edition Latine de René Vallin imprimée à Leyde en 1671. & dans le Journal Venitien, intitulé *Giornale de Letterati d'Italia*, Tome 28. page 39. & ſuivantes. (25)

(22) Tom. 3. p. 203.
(23) Moreri *Diptyques.*
(24) Fabricius T. 3. p. 203.
(25) Ibidem.

FIN
DE LA VIE DE BOECE.

LA

LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOËCE.

LIVRE PREMIER.

Dans lequel Boëce ſe plaint du changement de ſa fortune, & compare le malheur où l'injuſtice l'a reduit, avec le bonheur dont il avoit autrefois joüi.

MOi qui, dans le printems de mes douces études,
Ai pris tant de plaiſir à compoſer des vers (1):

Deſormais accablé d'ennuis, d'inquiétudes,
Je ne formerai plus que de triſtes concerts.

* * *

Malgré moi, des neuf Sœurs la divine Energie (2)
Me pénétre, & m'excite à chanter mes malheurs
J'apperçois là plaintive & lugubre Elegie (3).
Qui m'offre ſes ſoupirs & ſon deüil & ſes pleurs.

* * *

Du moins les vois-je ici prendre part à mes peines,
Après avoir jadis partagé mes ébats:
Ni mon adverſité, ni l'horreur de ces chaines
N'a pu les empêcher d'accompagner mes pas.

* * *

Les précieuſes fleurs d'une tendre jeuneſſe
Donnent chèz les Humains des fruits en leur ſaiſon:
Dans les calamités de ma promte vieilleſſe,
Les Muſes que j'aimois, conſolent ma raiſon.

* * *

Déja je ſuis ridé: j'ai la tête chenuë
Avant que de toucher au déclin de mes ans.
Ainſi vient à grands pas la vieilleſſe imprévuë,
Plus ſur l'aîle des maux que ſur celle du Tems. (4)

Heu-

* * *

Heureux l' Homme vivant dans le ſein des délices
Qui ne voit point la mort abréger ſes plaiſirs!
Plus heureux l'Affligé, qui voit, dans ſes ſuplices,
La mort, l'en délivrant, accomplir ſes deſirs!

* * *

Hélas! qu'à mon égard elle eſt dure & cruelle!
J'ai beau dans mes chagrins l'invoquer à mon tour:
Inéxorable, ſourde à ma voix qui l'appelle,
La barbare à regret me laiſſe voir le jour.

* * *

Tandis que du deſtin la prodigue largeſſe
Me combla d'un bonheur que j'ai cru plus conſtant,
Dans des plaiſirs trop courts ſe ſuccedant ſans ceſſe,
Mes jours précipitez paſſoient comme un inſtant.

* * *

Aujourd'hui que ſur moi ſa rigueur eſt tournée,
Que je ſuis opprimé, pauvre, nû, priſonnier, (5)
Chaque inſtant de mes jours me paroît une année,
Et je n'en puis pas voir arriver le dernier.

* * *

Ah! coupables Amis, n'aviés-vous pas de honte
De donner tant de prix à mon heureux état?

Quiconque avoit à craindre une chûte ſi promte,
N' avoit d' un faux bonheur que le frivole éclat.

* *
* *

Au moment que je faiſois en moi-même ces réflexions, & que je m'occupois à les écrire en pleurant; je vis devant moi une Femme dont le viſage étoit tout à fait auguſte & vénérable. Le feu brilloit dans ſes yeux, qui avoient quelque choſe de plus perçant que ceux des Femmes ordinaires. Elle joignoit à la vivacité du plus beau teint, toute la vigueur de la jeuneſſe; quoiqu'elle fût ſi âgeé qu'il étoit aiſé de s'appercevoir qu'elle n'étoit pas de notre Siecle. La hauteur de ſa taille ſeroit difficile à déterminer: car tantôt elle la réduiſoit à la meſure de la nôtre; & tantôt elle paroiſſoit toucher le Ciel du ſommet de ſa tête, de telle ſorte même, que l'élevant encore plus haut, elle y pénétroit ſi avant, qu' elle eût échapé aux regards de quiconque auroit voulu la ſuivre des yeux. Sa robe étoit d' un tiſſu très-fin & travaillée avec beaucoup d' art, mais d'une

d'une étoffe indiſſoluble. C'étoit elle-même qui l'avoit faite de ſes propres mains, comme elle me le fit connoître enſuite. Mais ſemblable à ces vieux portraits, noircis de fumée, cette étoffe étoit devenue méconnoiſſable, tant par ſon extrême ancienneté, que par le peu de ſoin qu'on avoit pris à la conſerver. Au bas de ſa robe étoit brodée cette lettre, P. (6) En haut étoit cette autre, D. Et pour monter à celle-ci, il y avoit entre deux une eſpece d'echelle.

J'ai dit que l'étoffe de ſes vétemens étoit indiſſoluble: cependant ils avoient été rompus en pluſieurs endroits, par les mains de certains hommes violens qui en avoient emporté les lambeaux. Enfin elle portoit des écrits dans ſa main droite, & tenoit un ſceptre de ſa gauche.

Aiant vû à côté de mon lit, les Muſes poëtiques occupées à prêter des paroles à mes larmes, elle en fut émuë; & jettant ſur elles un regard menacant:

Qui a permis, dit elle, à ces Filles de Théatre de s'approcher de ce malade? Bien loin de pouvoir remedier à ſes douleurs, elles ne ſauroient que les nourrir par leurs douceurs empoiſonnées. Ce ſont véritablement elles, qui étouffent, ſous les ronces infructueuſes des paſſions, les moiſſons les plus fertiles de la raiſon. Elles entretiennent l'eſprit humain dans ſes maladies, & ne l'en délivrent point.

Encore, pourſuivit-elle en leur adreſſant la parole, ſi vos careſſes trompeuſes ne nous débauchoient qu'un Profane, comme vous faites ſi ſouvent: j'y trouverois moins à redire, puis que je n'aurois aucun interêt à l'empêcher. Mais que vous vous attaquiés à un homme nourri dans les principes de la Sageſſe Zenonienne (7) & Academique? (8) .... Ah! Sortés d'ici, pernicieuſes Syrenes, (9) dont les chants ſont mortels. C'eſt à moi, c'eſt à mes Muſes de prendre le ſoin de ſa gueriſon.

Cette

Cette troupe de Nimphes, touchée de ces reproches, baiſſa reſpectueuſement les yeux, & rougiſſant de honte, s'en alla triſtement. Pour moi dont la vûe étoit trop obſcurcie par la grande abondance de mes larmes, pour reconnoître quelle pouvoit être cette Femme d'une autorité ſi abſoluë, j'en fus tout interdit, & n'oſant ni la regarder ni lui parler, j'attendis ce qu'elle feroit. Alors s'étant approchée, elle s'aſſit au pied de mon lit, & m'aiant conſideré quelque tems dans le deſordre où l'affliction m'avoit mis, elle m'en fit ſa plainte par ces vers.

* * *

Quelle promte metamorphoſe
Ne ſouffre pas l'eſprit humain!
Helas! il faut bien peu de choſe
Pour le faire changer ſoudain.
A la moindre douleur dont il reſſent l'atteinte,
Son courage eſt à bas, ſa lumiere eſt éteinte;
Il ne voit plus de tout côté
Que tenebres, qu'obſcurité:
D'autant plus malheureux dans l'excés de ſon trouble,

... Que ſans ceſſe en ſon cœur il s'accroît, il redouble,
Agité par le vent de la cupidité.

* * *

O Mortel! je le vois par votre experience:
Avant que vous fuſſiés entouré de ces fers,
Votre ſublime intelligence
Pénétroit les reſſorts de ce vaſte Univers. (10)

* * *

De l'Aurore au Couchant, du Midi juſqu'à l'Ourſe (11)
Les eſpaces des Cieux vous étoient découverts:
Votre eſprit meſuroit, vous ſuiviés dans leur courſe
Le Soleil & la Lune & les Aſtres divers. (12)

* * *

Vous ſaviés des effets les cauſes ſi ſecrètes;
D'où ſont produits les Vents qui ſoulevent les Mers; (13)
Leurs Orages & leurs Tempêtes;
Et la Gréle & les Eaux qui tombent ſur nos têtes; (14)
Et les Foudres & les Eclairs. (15)

* * *

Vous admiriés la Sageſſe infinie,
Qui fait marcher chaque choſe en ſon rang;
Qui meut ce Globe & tout ce qu'il comprend,
Sans en jamais déranger l'harmonie.

Vous

* * *

Vous diſiés comment le Soleil
Précipitant ſon char & ſes courſiers rapides
Dans le ſein des plaines humides,
En ſort tous les matins avec un teint vermeil: (16)
Comment de mille fleurs le Printems ſe couronne
Après les froids glaçons que l'Hiver a produits;
Et pourquoi le raiſin ne meurit qu'en Automne,
Quand l'Eté nous produit les plus excellens fruits.

* * *

Tels étoient autrefois les ſujets de vos veilles;
Mais aujourd'hui frapé de votre état facheux,
Vous n'êtes plus ſenſible à ces hautes merveilles
Et n'avés que des ſoins terreſtres & honteux.

* * *

Mais il eſt queſtion de guerir le mal & non pas de s'en plaindre.

Alors me regardant fixement: Eſt-ce vous, me dit-elle, qui prenant autrefois de mon lait & de mes alimens, étiés devenu ſi fort & ſi courageux? Je vous avois mis entre les mains des armes capables de vous rendre invincible, ſi vous

ne vous en fuſſiés pas défait. Ne me reconnoiſſés vous plus? Pourquoi ne me parlés-vous pas? Eſt-ce de honte ou d'inſenſibilité? Plût à Dieu que ce fût un reſte de pudeur & de retenue! Mais non: c'eſt une veritable ſtupidité.

En diſant cela, comme elle vit que non ſeulement je continuois à garder le ſilence, mais même que j'avois abſolument perdu l'uſage de la parole; elle mit doucement la main ſur mon cœur, & dit en ſoûriant: Le danger n'eſt pas grand: ce n'eſt qu'une léthargie d'eſprit, l'effet ordinaire des illuſions. Il s'eſt ſeulement un peu oublié; mais il reviendra aiſément de ſon oubli, dès qu'il m'aura reconnue. Pour lui en donner la facilité, commençons par eſſuïer ſes yeux qu'obſcurciſſent les nuages des choſes du monde.

A ces mots, aiant touché mes paupieres d' un coin de ſa robe, elle arrêta les larmes qui en tomboient avec abondance. Et ſoudain,

Paſſant

* * *

Paſſant de l'ombre
D'une nuit ſombre
A la clarté,
Je vis éclore
La vive aurore
D'un jour d'Eté.

* * *

Ainſi quand le Soleil eſt caché ſous la nuë,
De ſes brillans raions bientôt l'œil eſt frapé,
Si le vent d'Aquilon, de ſon antre échapé, (16*)
Vient à diſſiper l'ombre avant la nuit venuë.

* * *

Me trouvant donc par là délivré de la ſombre triſteſſe qui m'avoit comme aveuglé jusqu'alors, je levai les yeux avec empreſſement, & rappellai mes eſprits pour ſavoir à qui j'avois l'obligation d'une ſi promte guériſon. Je l'eus à peine enviſagée, que reconnoiſſant LA PHILOSOPHIE, ma chere & ancienne Nourrice, chez laquelle j'avois été élevé dès ma plus tendre jeuneſſe, j'eus avec elle cet entretien.

BOECE.

BOECE.

Hé quoi! c'eſt vous, ô la Maitreſſe de toutes les Vertus! vous n'avés pas dédaigné de quitter le Ciel pour me venir viſiter dans ce lieu d'exil, où je ſuis abandonné de tout le monde! Toute innocente que vous êtes, ſeriés-vous auſſi enveloppée avec moi dans les fauſſes accuſations dont on me charge?

LA PHILOSOPHIE.

O mon cher Diſciple! pourrois-je vous abandonner, & me diſpenſer de partager avec vous les peines que l'on vous fait ſouffrir en haine de mon nom? Ce ſeroit un crime à la Philoſophie, que de refuſer ſa compagnie à un homme qui n'en a point commis. Pour ce qui eſt de me voir en bute à des accuſations, dois-je le craindre comme quelque choſe d'étrange? Seroit-ce la premiere fois que la Sageſſe auroit été attaquée par les Méchans? Chez les Anciens, avant le Siecle de Platon, n'ai-je pas été ſouvent aux priſes avec l'extravagan-

vagance & la temerité des Hommes? Et du tems de Platon (17) même, Socrate (17*) ſon maitre ne mérita-t-il pas la gloire d'avoir triomphé courageuſement, d'une mort injuſte par mon aſſiſtance? La foule des Epicuriens (18) & des Stoiciens (19) voulût ſe mettre en poſſeſſion de ſon héritage; & parceque je m'y oppoſai, ils ſe jetterent ſur moi avec tant de furie, qu'ils dechirerent cette robe que j'avois tiſſue de mes propres mains, & que s'en appropriant les lambeaux, ils ſe retirerent, perſuadez qu'ils m'avoient touté entiére en leur poſſeſſion. Leur temerité fut cauſe, que d'autres Profanes les voiant revêtus de mes dépouilles, furent aſſez credules, pour les regarder, à ces enſeignes, comme des gens qui m'appartenoient. Si vous n'avés entendu parler ni de l'exil d'Anaxagoras (20), ni de l'empoiſonnement de Socrate (21), ni du ſupplice de Zenon (22), parceque ces exemples vous ſont étrangers: du moins avés-vous dû prendre connoiſſance de l'hiſtoire des Canius (23), des Seneques (24) & des Soranus (25), dont

dont la memoire eſt encore ſi récente & ſi célébre. La ſeule cauſe de leur malheur fut, qu'aïant pris nos mœurs, leurs inclinations parurent incompatibles avec celles des Scélérats. Ne vous étonnés donc pas ſi dans la mer orageuſe de ce monde, nous ſommes au milieu des tempêtes qui nous agitent, puisque nous n'avons d'autre but que de déplaire aux Méchans. Au reſte, quoique le nombre en ſoit grand, il eſt plus à mépriſer qu'à craindre, parceque, n'aiant point de chef pour les réunir & les gouverner, l'erreur qui leur en ſert, ne fait que les troubler & les mettre perpetuellement en déſordre. Que s'ils nous attaquent quelque fois à force ouverte & avec avantage, la raiſon qui nous guide, ramaſſe alors toutes ſes troupes & les renferme dans ſes remparts. Il eſt vrai que, pendant ce tems-là, ils s'amuſeront à piller quelque bagage inutile. Mais en leur abandonnant un ſi vil butin, nous rions de leur fureur, nous voïant d'autant plus en ſûreté dans notre retranchement, qu'il eſt impénétrable aux efforts des Inſenſez.

Celui

* * *

Celui qui, dans les maux, gardant un front ſerein,
Humilie, à ſon gré, le ſuperbe Deſtin;
Et qui de la Fortune éprouvant les caprices,
Ne les conſacre point par de vains ſacrifices,
Doit ſervir à jamais d'exemple au Genre Humain.

Il porte un courage
Exeint de terreur:
Du plus grand orage
Il craint peu l'horreur;
Il brave la rage
Des flots en fureur.
Envain ſe déchaîne
Le Veſuve ardent; (26)
Envain ſe promene
Le Foudre grondant: (27)
Sa bouche eſt ſans plainte;
Son œil eſt ſans crainte,
En les regardant.

A voir d'un vain Tyran la colere animée,
On s'allarme, on s'étonne: inſenſé que l'on eſt!
Helas! qu'en peu de tems on l'auroit desarmée,
Si l'on ſe dépouilloit d'un frivole interêt!

Quiconque ſoupire
Du mal qu'il attend:

Qui-

Quiconque deſire
Un bien plus conſtant:
Quelque air qu'il reſpire,
N'eſt jamais content.
Craignant la menace
Du malheur qu'il fuit;
S'il change de place
Le jour & la nuit;
Quelques pas qu'il faſſe,
Partout à la trace
Sa chaine le ſuit.

* * *

Concevés-vous ces choſes? font-elles impreſſion ſur votre eſprit? Etes-vous ſemblable à ce ſtupide Animal (28) que le ſon de la Lyre ne touche point? Vous êtes tout en pleurs! Quel eſt le ſujet de vos larmes? Parlés & ne me déguiſés rien. Comment voulés-vous que le Medecin vous gueriſſe, ſi vous ne lui découvrés point votre mal? mais je vois que mes paroles vous font reprendre courage.

BOÈCE.

Eſt-il beſoin que vous m'interrogiés? l'état d'infortune où vous m'appercevés, ne vous en dit-il pas aſſez? L'horreur de ces lieux ne vous frape-t-elle point? Trouvés-vous ici cette Bibliotheque (29) de ma maiſon, dans le ſein de laquelle vous aviés fixé votre ſejour? Où vous renfermant ſi ſouvent avec moi, vous m'entreteniés de la ſcience des choſes divines & humaines? Avois-je ces habits & ce viſage, quand je m'occupois ſous vos yeux à la recherche des ſecrets de la Nature? Quand vous me traciés avec une baguette le cours des Aſtres? Quand vous dreſſiés mes mœurs & le plan de ma conduite ſur le modele de cet ordre qui regne aux Cieux. Eſt-ce là la récompenſe que l'on gagne à vous ſuivre? Vous avés prononcé par la bouche de Platon (29*) cette belle ſentence: *Qu'heureuſes ſeroient les Républiques, qui auroient des Philoſophes pour Chefs, ou dont les Chefs travailleroient à devenir Philoſophes.*

Vous avés fait dire auſſi à ce grand homme, qu'il étoit néceſſaire que les Sages priſſent en main la conduite des affaires publiques, de crainte que les Méchans qui en pourroient être chargez, n'emploiaſſent leur autorité à la ruine des gens de bien. Fondé ſur ce témoignage, je n'ai rien eu tant à cœur, pendant mon adminiſtration, que de mettre en pratique les inſtructions que vous m'aviés données dans le ſecret de nos amuſemens littéraires. Dieu, qui grave vos traits dans le cœur des Sages, m'eſt témoin avec vous, que je ne portai dans la Magiſtrature d'autre paſſion, qu'une forte inclination à rendre ſervice aux hommes de bien. De là vint que je fus obligé d'être ſans ceſſe aux mains avec les Méchans, & de mépriſer le reſſentiment des perſonnes les plus puiſſantes pour ſoutenir les droits de l'équité; en quoi je n'ai fait que ſuivre les libres mouvemens de ma conſcience. Combien de fois me ſuis-je oppoſé aux efforts de Conigaſte (30), lorſqu'il vouloit ravir les biens de quelques particuliers

liers peu accréditez? Combien de fois ai-je arrêté le cours des injuſtices de Triguilla (31), Intendant de la maiſon du Roi (32)? Combien de fois ai-je commis mon autorité aux plus grands dangers, pour proteger des malheureux, que l'avarice des Barbares (33) perſécutoit impunément par des calomnies odieuſes? Perſonne ne peut me reprocher de m'avoir jamais fait commettre la moindre injuſtice. Il eſt vrai que les Provinces eurent à ſouffrir & par le desordre des brigandages particuliers, & par le poids énorme des Impôts publics: mais ſi je ne pus pas toujours les ſoulager, du moins me vit-on partager leur affliction. Dans un tems de famine, on avoit ordonné de tirer de la Campagne (34) de Rome, une ſi exceſſive quantité de vivres que cette Province en auroit manqué pour elle-même, ſi, pour l'empêcher, je n'euſſe eu un démelé très-vif avec le Préfet du Prétoire (35), & conteſté même à ce ſujet, en préſence du Roi qui ſe rendit à mes raiſons. Je délivrai Paulin (36), homme

Conſulaire (37) d'entre les mains des Courtiſans, qui, comme des dogues affamez, croioient déja dévorer ſes richeſſes, par l'eſperance & l'envie qu'ils en avoient. Je m'expoſai à toute la haine du Délateur (38) Cyprien (39), pour défendre Albin (40), autre perſonnage Conſulaire (41), qu'il auroit fait périr par le préjugé de ſes accuſations. Trouvés-vous que je me ſois fait aſſez d'ennemis & de facheuſes affaires? Mais, après tout, j'ai cru devoir trouver d'autant plus de ſûreté auprès des autres, que l'amour de la juſtice qui m'en ſervoit, m'avoit fait garder moins de meſures avec les gens de Cour. Voions auſſi quels ont été mes Délateurs: Un Baſile (42), qui avoit été autrefois honteuſement chaſſé du ſervice du Roi, & qui ne s'eſt déclaré mon accuſateur que parce qu'il avoit beſoin du bien d'autrui pour rétablir ſes affaires: Un Opilion (43) & un Gaudence (44), qui, pour leurs injuſtices & leurs malverſations ſans nombre, avoient été condamnez à la peine du banniſſement par un décret Roïal,

Roïal, & qui refuſant de s'y ſoumettre, s'étoient réfugiez (45) dans des Lieux Saints: ce que le Roi aiant appris, il ordonna que ſi dans un certain jour prescrit, ils n'étoient ſortis de Ravenne (46), ils en fuſſent chaſſez, après avoir été marquez au front (47). Que pouvoit on ajouter à ce chatiment? Cependant ce fut ce même jour que ſe portant pour mes délateurs, ils eurent le credit de faire admettre leur accuſation. Quoi donc! ma conduite avoit-elle mérité une telle injure? Pouvoit-il, en conſcience, y avoir quelque ombre d'équité dans les témoignages de trois ſcelerats déja condamnez? Eſt-il poſſible que la Fortune n'ait pas eu honte de me faire un affront ſi ſenſible, ſi non par conſidération pour mon innocence, du moins par rapport à l'indignité de mes accuſateurs? Mais encore, voulés-vous ſavoir de quel crime je ſuis accuſé? On me reproche d'avoir cherché la conſervation du Senat (48). Me demandés-vous comment? On dit que j'ai empêché un délateur de produire des preuves

qui auroient fait connoître que le Senat étoit coupable de leſe-Majeſté (49). Qu'en penſés-vous donc, ma chere Maitreſſe? Nierai-je mon crime de peur de vous faire honte? Je confeſſe que je l'ai voulu commettre & que je ne ceſſerai jamais de le vouloir. L'avoüerai-je donc? Mais je dois embaraſſer mes delateurs, & je leur donnerai gain de cauſe. Donnerai-je le nom de crime aux vœux que j'ai faits pour le ſalut du Senat? Il eſt vrai que par les décrets qu'il a portez contre moi, il a bien fait voir que c'en étoit un (50). Mais ſi l'on peut, par un manque de réfléxion, s'en impoſer à ſoi-même dans l'examen d'une choſe, elle n'en perd pas pour cela ſon mérite. D'ailleurs je ne croi pas que Socrate (50*) m'ait autoriſé ou à taire la verité ou à convenir d'un menſonge. Quoi qu'il en ſoit, je m'en rapporte à votre jugement & à celui de tous les Sages. Je ſuis en état d'apprendre à la poſtérité les veritables circonſtances de cette affaire, les aiant conſervées & dans ma mémoire & par écrit. Que vous dirai-je de ces

lettres

lettres ſuppoſées, par leſquelles on prétend prouver que j'ai ſouhaité la liberté de Rome (51); & dont-il auroit été facile de découvrir la fauſſeté, s'il m'eût été permis d'emploier à ma juſtification le propre aveu de mes accuſateurs, ce qui eſt d'une ſi grande importance dans toutes les affaires? Car eſt-il quelque reſte de liberté à eſpérer? Plût à Dieu qu'il y en eût encore! J'aurois répondu, comme fit Canius (52) lors qu'il fut accuſé par C. Ceſar (53), fils de Germanicus (54), d'avoir été informé de la conjuration (55) qui avoit été tramée contre ſa perſonne. *Si j'en avois eu connoiſſance*, lui dit-il, *vous ne l'auriés jamais ſû.* Après tout, le chagrin ne m'a point aſſez privé de l'uſage de mes ſens, pour me faire trouver étrange que des hommes ſans Religion (56) aient eu des ſentimens dépravez, & formé des deſſeins contraires à la vertu. Mais ce qui me ſurprend au dernier point, c'eſt de voir qu'ils ſoient venus à bout d'accomplir leurs deſirs. Vouloir le mal, eſt ſans doute le malheureux effet de notre cor-

ruption: mais le commettre, mais opprimer impunément l'innocence à la face d'un Dieu qui le voit, c'eſt une choſe inconcevable. Delà vient que quelqu'un (57) de vos Diſciples a dit avec raiſon: *S'il y a un Dieu, comment peut on faire du mal? s'il n'y en a point, comment peut-on faire du bien?* Je veux que des ſcelerats, alterez du ſang de tous les gens de bien & du Senat entier, aient voulu me perdre, moi qu'ils avoient vû combattre pour la défenſe du Senat & des gens de bien. Mais méritois-je un ſemblable traitement de la part du Senat même, qui eſt le pere de la Patrie? Vous vous ſouvenés ſans doute, vous qui m'avés toujours dirigé par votre préſence, & dans mes paroles & dans mes actions: vous vous ſouvenés, dis-je, du péril que je bravai dans Veronne (58), pour défendre l'innocence du Senat, quand le Roi, qui ne cherchoit que les occaſions de le détruire, voulut le rendre complice du crime de leſe-Majeſté (59) dont on accuſoit Albin (60). Vous ſavés que ce que je dis eſt vrai, &

que

que je n'ai jamais eu la vanité de me loüer. Car, ſelon moi, toutes les fois qu'on ſe vante d'une bonne action, on en retire une ſorte de récompenſe qui diminue toujours la ſatisfaction ſecrète que l'on en conſerve dans le cœur. Mais vous voiés de quoi ma ſervi mon innocence. J'avois lieu d'eſpérer le prix de la vraie vertu, & je n'ai reçu que la punition d'un faux crime. Et quel fut jamais le crime, ſur la confeſſion du quel les Juges ſe ſoient montrez ſi unanimement ſéveres qu'il ny en ait pas eu un ſeul, qui ait pu ſe trouver d'un avis different, ſoit par l'effet d'une erreur de l'eſprit humain, ou de la nature même de la Fortune qui eſt ſi inconſtante pour tous les hommes? Si j'étois accuſé d'avoir voulu mettre le feu aux Temples, porter un fer impie dans le ſein des Prêtres, attenter à la vie de tous les gens de bien, on m'auroit permis d'aſſiſter à mon procès, & l'on m'auroit puni ſur les lieux, après m'avoir fait confeſſer mon crime, ou m'en avoir convaincu. On m'exile, au contraire, à cinq cens

mille pas de Rome (61); & ſans qu'on me permette de me défendre, je ſuis proſcrit & condamné à la mort, pour avoir été trop attaché au Senat. O toutefois que je ſuis heureux, de voir que perſonne avec moi ne puiſſe être convaincu d'un tel crime! Mes accuſateurs eux-mêmes en ont bien ſenti toute la gloire & tout le mérite, puisqu' afin de l'offusquer par des apparences criminelles, ils ont feint que j'avois ſoüillé ma conſcience d'un ſacrilege, pour briguer & obtenir le Conſulat (62). Or, je vous atteſte ici, vous que je portois au fond de mon cœur, ma chere Maitreſſe: vous ſavés avec combien de ſoin vous en écartiés tout ſentiment de cupidité. Il ne m'étoit pas poſſible de commettre un ſacrilege ſous vos yeux. Vous me rappelliés tous les jours à l'oreille & à l'eſprit ce beau mot de Pythagore (63): *Prens Dieu pour modele.* Il ne convenoit pas de rechercher la faveur des viles Créatures, à celui que vous éleviés à ce degré d'excellence que de vouloir le rendre ſemblable à Dieu. D'ailleurs,

ma

ma maiſon, qui étoit comme le ſanctuaire de l'innocence, la compagnie de mes amis, tous gens de la plus exacte probité, l'alliance de Symmaque (64) mon pieux beaupere, ſi reſpectable auſſi par le même endroit: tout cela me met à couvert des ſoupçons de ce crime. Mais, ce que je ne puis dire ſans indignation, ils ſe perſuadent qu'un ſi grand crime vient de vous; & je ne paſſe pour en être complice, qu'à cauſe qu'aiant pris vous-même le ſoin de m'inſtruire, vous avés formé mes mœurs ſur les vôtres. Ainſi ce n'eſt pas aſſez que le reſpect qui vous eſt dû, ait été mépriſé en ma perſonne; C'eſt vous-même, plustôt que moi, qui avés interêt à l'offenſe qu'on m'a faite. Mais le comble de tous nos maux, eſt que la plus part des hommes regardent moins le mérite des choſes que leur évenement fortuit; & qu'ils n'attribuent qu'à la prudence humaine le ſuccès dont elles ſont ſuivies. C'eſt pourquoi la réputation eſt le premier de tous les biens que perdent les malheureux. De vous

dire

dire les bruits que le peuple fait courir à l'heure qu'il eſt; & tout ce que chacun penſe pour & contre; je le ferois à regret. Seulement je dirai que le dernier coup que reçoivent de la mauvaiſe fortune des miſérables qu'on accuſe de quelque crime, c'eſt de paſſer pour avoir mérité ce qu'ils ſouffrent. Pour ce qui eſt de moi, après avoir perdu tous mes biens, mes emplois, ma réputation, j'ai regardé le ſupplice comme une grace. Il me ſemble voir tout ce qu'il y a de ſcelerats ſur la terre s'enyvrer de joie; de délateurs corrompus imaginer les fraudes les plus inoüies; de gens de bien trembler pour eux-mêmes, à la vuë de mon oppreſſion. Je me repréſente les hommes les plus méchans, enhardis à meriter l'impunité de leurs crimes, par de nouveaux: Que dis-je? excitez à les commettre par des récompenſes: tandis que d'un autre côté les Innocens ne trouvent contre eux ni aſyle ni défenſeur. Ainſi je puis m'écrier:

O Toi

* * *

O Toi, qui pris plaiſir à créer l'Univers!
De l'immuable Trône où Ta Grandeur habite,
Grand Dieu, Tu vois le Ciel & les Aſtres divers
Obéir à la Loi que Tu leur as preſcrite. (65)

* * *

C'eſt par là que, tantôt, la Lune, dans ſon plein,
Réfléchit du Soleil la clarté toute entiere;
Que, tantôt, on la voit palir, en ſon déclin,
Et puis, en s'accroiſſant, recouvrer ſa lumiere (66).

* * *

C'eſt par là que le Soir, au coucher du Soleil,
Se leve de la nuit l'Etoile avant-courriere
Qui marchant après lui, jusques à ſon réveil,
Devance le matin ſa nouvelle carriere (67).

* * *

C'eſt par là que l'Hiver donne des jours ſi courts,
Quand le froid des jardins vient chaſſer le Zéphyre (68):
C'eſt par là que l'Eté, ramenant les beaux jours,
Laiſſe à peine à la nuit exercer ſon empire.

* * *

C'eſt par là que Ta Main marquant chaque ſaiſon,
L'Arbriſſeau, tour à tour, quitte & reprend ſa feüille;

Que

Que le Moiſſonneur fait, tranquille en ſa maiſon,
Et le tems où l'on ſeme, & le tems où l'on cüeille.

* * *

La Nature ſoumiſe aux reſpectables loix
Que lui dicta d'abord Ta ſuprême Puiſſance,
S'aquitte inceſſamment de ſes premiers emplois
Dans un ordre auſſi pur qu'au tems de ſa naiſſance.

* * *

L'Homme ſeul, l'Homme ſeul, oubliant ſon devoir,
Toujours paſſe, à ſon gré, de caprice en caprice:
Lui laiſſant, ô Grand Dieu, cet injuſte pouvoir,
Tu n'as point voulu mettre un frein à ſa malice.

* * *

Par ce funeſte don, ſource de tous ſes maux,
De l'aveugle Fortune il devient la victime:
Par lui les Innocens dans les mains des bourreaux
Souffrent injuſtement le chatiment du crime.

* * *

C'eſt lui qui ſur le Trône éleve les Tyrans:
Par lui les plus grands Rois perdent leur diadéme:
Il fait impunément triompher les Méchans;
Et dans l'obſcurité languir la Vertu même.

O Toi,

O Toi, qui mis tant d'ordre aux œuvres de Ta Main;
Qui nous formas, dit-on, pour être Tes Images:
Grand Dieu, ſi Tu daignas créer le Genre Humain,
Que ne reſſemble-t-il à Tes autres Ouvrages?

* * *

Appaiſe, appaiſe enfin les vents tumultueux.
Qui ſoulevent les flots de la Mer où nous ſommes:
Fais que l'eſprit de paix, qui gouverne les Cieux,
Deſcende ſur la Terre, & dans le cœur des Hommes.

* * *

Hélas! ma chere Maitreſſe, vous ne preniés aucune part à ma douleur. Vous entendés mes plaintes, ſans en témoigner la moindre émotion ſur votre viſage.

LA PHILOSOPHIE.

Vous voiant triſte & tout en pleurs, mon pauvre Ami; j'ai connu ſur le champ que vous étiés & miſérable & exilé. Quant à la durée de cet exil, c'eſt ce que j'ignorerois encore, ſi vous ne me l'euſſiés appris par votre diſcours.

Vous

Vous n'avés pas véritablement été mis hors de votre patrie; vous n'avés fait que vous y égarer: Ou, ſi vous aimés mieux paſſer pour en avoir été chaſſé, c'eſt vous-même qui vous en êtes banni. Car perſonne n'auroit eu jamais un tel droit ſur vous. En effet, ſi vous vous rappellés de quelle Patrie vous tirés votre origine, elle n'eſt pas gouvernée par la multitude, comme Athenes (69) l'étoit autrefois. Je n'y connois qu' un ſeul Roi, un ſeul Seigneur, qui, loin d'en bannir les Citoiens, n'a pas de plus grand plaiſir que d'en voir augmenter le nombre. Sa ſouveraine liberté conſiſte à n'en point avoir, & à s'aſſujetir aux régles de l'équité. Ignorés-vous cette ancienne Loi de Rome (70); *Que quiconque a été le maître de venir s'y établir, n'en peut pas être exilé?* Loi fondée ſur ce que venant de lui-même s'enfermer dans l'enceinte d'une ville fortifiée, il n'eſt pas à craindre qu'il s'expoſe à la peine d'en être banni. De même celui qui ceſſe d'y vouloir habiter, ceſſe auſſi

de

de la mériter. Ainſi ce n'eſt point la diſpoſition de ces lieux, c'eſt la vôtre qui me touche. Je ſuis moins en peine de l'état de votre Bibliotheque (70*) avec tout l'yvoire & toutes les glaces (71) qui en ornent les murs, que de la ſituation de votre ame. C'eſt là cette précieuſe Bibliotheque dans laquelle j'ai placé, non pas des Livres, mais ce qui leur donne du prix, la ſubſtance la plus ſubtile de mes Ecrits. Quant au récit que vous m'avés fait de vos travaux pour le bien public, vous m'en avés dit peu de choſes, en comparaiſon de tout ce que vous avés fait; mais vous ne m'avés rien dit que de vrai. Je ſavois avec tout le monde ce que vous m'avés raconté de vos accuſations, dont les unes ſont d'évidentes impoſtures, & les autres, des témoignages honorables de votre conduite. Vous avés jugé avec raiſon qu'il étoit à propos de paſſer legérement ſur les méchancetez & les artifices de vos Délateurs, parceque le Public qui en connoit toute l'étendue, en dit beaucoup plus que vous n'en pourriés

dire. Vous vous êtes auſſi récrié vivement ſur l'injuſtice que le Senat vous a faite. Vous avés été touché de me voir impliquée dans votre procès, & vous avés déploré le préjudice que ſouffrent mes opinions par le mépris qu'on en a fait. Vos derniers mouvemens de douleur ont éclaté contre la fortune; & vous vous êtes plaint avec moi que le mérite étoit mal récompenſé. Enfin dans l'excès d'emportement où étoit votre Muſe, vous avés oſé demander que l'eſprit de paix, qui gouverne le Ciel, gouvernât la Terre. Mais parcequ'une foule de paſſions différentes vous aſſiége à la fois; & que vous êtes partagé entre la douleur, la colere & la triſteſſe: dans la ſituation où je vois votre ame, il n'eſt pas encore tems de lui donner des remedes trop violens. C'eſt pourquoi je vais uſer dabord de quelques lenitifs, afin que leur douce onction aiant amolli le mal invéteré que les troubles de l'eſprit y ont formé, je puiſſe le diſpoſer à recevoir un médicament plus fort & plus efficace.

Quand

* * *

Quand le Soleil d'Eté visitant le Cancer (71*)
De ses ardens rayons est prêt d'embraser l'air;
L'indigent Laboureur, dont les soins inutiles
Avoient ensemencé des sillons infertiles,
Sur la foi de Cerès, trompé, manquant de pain, (72)
Va recueillir le gland, pour assouvir sa faim (73).

* * *

Cessés d'importuner Flore (74)
Tandis que de l'Aquilon (75)
L'impetueux tourbillon
Empêche les Fleurs d'éclore.

* * *

Si votre vigne au Printems
Est fertile en apparence,
N'en perdés pas l'espérance,
En arrachant les sarmens.

* * *

Il faut attendre l'Automne
Où Bacchus meurit son fruit: (76)
C'est alors qu'il en produit
Le charmant jus de la Tonne.

* * *

Tous les tems ſont marquez: toute choſe a le ſien.
Et cet ordre premier qu'à chaque Créature
A dabord aſſigné l'Auteur de la Nature,
Il ne veut pas ſouffrir qu'on le dérange en rien.
Ainſi tout ce qui rompt ce concert admirable
Ne peut être ſuivi d'un ſuccès favorable.

* * *

Premiérement voulés-vous bien me permettre de vous faire quelques petites queſtions ſur la ſituation de votre eſprit, afin que je ſache de quelle maniere je dois travailler à votre guériſon?

BOËCE.

Très-volontiers: je ſuis prêt à vous répondre ſur tout ce que vous me demanderés.

LA PHILOSOPHIE.

Dites-moi : croiés-vous que le Monde ſoit conduit à l'aventure par les caprices d'un hazard incertain, ou qu'il y regne en ſecret quelque intelligence raiſonnable ?

BOËCE.

Je ſuis très-perſuadé que des choſes auſſi bien reglées que celles que nous y voions, ne peuvent être l'effet d'un hazard aveugle & ſans regle. Je ſais certainement qu'il eſt de toute néceſſité qu'un Dieu, Créateur du Monde, veille à la conſervation de ſon ouvrage. Il n'y a pas eu de jour, dans ma vie, où j'aie douté un moment de cette grande vérité : & veüille le Ciel m'en préſerver à jamais !

LA PHILOSOPHIE.

Je le penſe ainſi : c'eſt ce que vous diſiés tout à l'heure dans vos vers,

en déplorant le malheur des hommes qui ſont les ſeuls, ſelon vous, de qui la Divinité ne prenne aucun ſoin. Car pour le reſte vous conveniés aſſez qu'il eſt dirigé par un principe de raiſon. Ah! je ſuis ſurpriſe au dernier point qu'étant fortifié d'un ſentiment ſi ſalutaire, vous ſoiés malade. Mais allons plus avant; je conjecture que ce ſentiment en vous eſt très-imparfait. Dites-moi donc, je vous prie: Puiſque vous ne doutés pas que Dieu ne gouverne le Monde; connoiſſés-vous quels ſont les reſſorts qu'il y emploie?

BOECE.

Je ne comprends pas bien ce que vous me voulés dire: ainſi il m'eſt impoſſible de vous répondre.

LA PHILOSOPHIE.

Eh bien! me ſuis-je trompée, en vous diſant qu'il y avoit dans votre ſentiment quelque imperfection? C'eſt par cet

cet endroit foible, comme par une brèche, que le trouble s'eſt gliſſé dans votre ame. Mais répondés-moi: vous rappellés-vous à quelle fin les choſes ſont créées? où tendent les vûes de la Nature?

BOECE.

Je l'avois appris; mais le chagrin m'a fait perdre l'uſage de ma mémoire.

LA PHILOSOPHIE.

Toutefois, ſavés-vous quel eſt le principe de toutes les choſes créées?

BOECE.

Sans doute: c'eſt Dieu.

LA PHILOSOPHIE.

Et comment ſe peut-il faire que connoiſſant le principe des choſes, vous ignoriés quelle en eſt la fin? véritablement, c'eſt le propre & l'ordinaire des

agitations, de déplacer l'homme, mais non pas de le renverſer, ni de l'arracher tout entier à lui même. Mais parlés-moi, s'il vous plaît: vous ſouvenés-vous que vous êtes homme?

BOECE.

Je m'en ſouviens parfaitement: Pourquoi non?

LA PHILOSOPHIE.

Pouvés-vous me dire ce que c'eſt donc qu'être homme?

BOECE.

Me demandés-vous ſi j'ignore que je ſuis un animal raiſonnable & mortel? je le ſais & je le confeſſe.

LA PHILOSOPHIE.

Mais ne remarqués-vous pas que vous ſoyez autre choſe?

BOECE.

BOECE.

Non.

LA PHILOSOPHIE.

Je vois maintenant la ſeconde cauſe de votre maladie, & la principale: vous ne ſavés plus ce que vous êtes. Ainſi j'ai découvert & la ſource de votre mal, & par où j'y dois apporter la guériſon. Car, comme vous vous êtes oublié vous même, vous vous plaignés d'avoir été exilé & dépouillé de vos propres biens. Mais parceque vous ne ſavés pas quelle eſt la fin de toutes choſes, vous vous figurés que les Mechans & les ſcelerats ne manquent ni de puiſſance ni de bonheur. Enfin, ne concevant plus par quels reſſorts le Monde eſt gouverné, vous penſés que les viciſſitudes de la fortune, ſont comme des flots pouſſez au hazard, & que perſonne ne les dirige. En vérité, de pareilles imaginations ſont capables non ſeulement de rendre malade, mais de faire mourir un homme. Rendés donc graces à l'Auteur de votre conſer-

vation, de ce que la Nature ne vous a pas encore abandonné tout à fait. Vous avés même déja la principale diſpoſition d'où dépend le retour de votre ſanté: vous avés le véritable ſentiment qu'il faut avoir ſur le gouvernement du Monde, en l'attribuant, comme vous faites, non à l'incertitude du hazard, mais à la Sageſſe de Dieu, à ſa Providence. Ne craignés donc rien. Cette petite étincelle produira bientôt aſſez de chaleur pour vous rendre la vie. Mais comme il n'eſt pas encore tems de faire uſage de remedes trop forts; & que l'eſprit humain eſt fait de telle maniere, qu'il ne peut ſe dépouiller des ſaines opinions, qu'il n'en prenne auſſitôt de fauſſes, d'où naiſſent les agitations dont les vapeurs l'aveuglent: je vais tâcher de diſſiper les vôtres par de legères & douces fomentations, afin qu'étant délivré des illuſions ténébreuſes des paſſions, vous puiſſiés reconnoître l'éclat de la véritable lumiere.

Sous

* * *

Sous le ſombre voile
D'un nuage épais,
La plus vive étoile (77)
Ne brille jamais.

* * *

Si l'Océan gronde, (78)
Emu par le vent,
L'azur de ſon onde
Se trouble à l'inſtant.

* * *

Lorsqu'un torrent coule,
On voit, tous les jours,
Les rochers, qu'il roule,
Arréter ſon cours.

* * *

Si votre Ame aſpire
A la Vérité,
Je vais l'y conduire
Sans difficulté.

* * *

Profités ſans joie
Des biens du Deſtin:

Des

Des maux qu'il envoie
N'aiés nul chagrin.

* * *

D' un ſort plus paiſible
Chaſſés le deſir:
Soiés inſenſible
A tout déplaiſir.

* * *

Les eſprits eſclaves
De ces paſſions,
Sont dans les entraves
Des illuſions.

FIN

DU PREMIER LIVRE.

REMARQUES
HISTORIQUES ET CRITIQUES
SUR
LE PREMIER LIVRE.

(1) Nous n'avons plus aujourd'hui ces premieres Poëſies dont parle ici Boëce.

(2) Les Muſes étoient au nombre de neuf dont voici les noms: *Clio*, *Calliope*, *Melpoméne*, *Thalie*, *Erato*, *Euterpe*, *Terpſichore*, *Polymnie*, & *Uranie*. Leur *divine Energie* dont je parle ici, eſt l'Enthouſiaſme des Poëtes.

(3) Poëſie propre à chanter des aventures triſtes: Elle eſt ici perſonifiée, comme Des-Preaux l'a fait dans ſon Art poëtique.

En longs habits de deüil la plaintive Elégie.

(4) Les

(4) Les Poëtes repréſentent le *Tems* ſous la figure d'un Vieillard aîlé & armé d'une faulx.

(5) Dans le tems que Boëce compoſoit cet ouvrage, il étoit priſonnier à Pavie, attendant à toute heure l'arrêt de mort qui lui fut enfin prononcé au bout de ſix mois de captivité. voy. ci après la Note (61)

(6) Cette lettre ſignifie *la Philoſophie* qui conduit à la connoiſſance de la Divinité repréſentée par l'autre lettre.

(7) Zénon, Philoſophe d'Elée, diſciple de Parmenide, Inventeur de la Dialectique, étoit en réputation ſous la LXIX. Olympiade vers l'an 504. avant l'Ere Chrétienne. Il enſeignoit qu'il y a pluſieurs Mondes; & qu'il n'y a point de vuide; que la nature des choſes eſt compoſée de chaud & de froid, de ſec & d'humide; & que l'ame participe de toutes ces choſes. Il ſera encore parlé plus bas de ce Philoſophe ſous la Note (22).

(8) Boëce parle ici de la Philoſophie que Platon avoit enſeignée dans l'Académie, qui étoit une Maiſon avec des Jardins dans le Céramique, un des fauxbourgs d'Athenes. On lui donna le nom *d'Académie* parceque c'étoit l'héritage d'un riche Athénien, nommé *Academus*. Platon naquit vers l'an 429. avant J. C. ſous la LXXXVII. Olympiade. Il fut diſciple de Cratyle qui ſuivoit les ſentimens d'Heraclite & d'Hermogene, Sectateur de Parmenide. Enſuite il s'attacha ſucceſſivement à Socrate, à Euclide,

clide, à Théodore & enfin à Philolaüs & Eurythus, Pythagoriciens. Le ſiſtème de ſa Philoſophie étoit compoſé de ce qu'avoient conçu de plus juſte Heraclite pour la Phyſique & pour les choſes qui tombent ſous les ſens: Pythagore pour la Logique & pour tout ce qui depend du ſeul raiſonnement; & Socrate pour la Morale. Il diſoit que Dieu eſt un Etre très-ſimple. Il appelloit Dieu *la Souveraine Sageſſe qui connoit tout.* Il croioit que Dieu a créé le Monde; qu'il eſt au deſſus de tout Etre & de toute Eſſence, auſſi bien que de tous les Corps; qu'il gouverne le Monde & toutes ſes parties. Il diſoit encore qu'il y a des Démons ou purs Eſprits; que Dieu a créé l'ame humaine; que l'ame eſt immortelle; que les hommes reſſuſcitent après leur mort, &c. Les premiers Peres de l'Egliſe ont presque tous été Platoniciens, & ont fait plus d'état de la doctrine de l'Académie que de celle de tous les autres Philoſophes. S. Auguſtin proteſte dans le VII. livre de ſes Confeſſions, qu'il s'eſt ſervi fort heureuſement de leurs Livres, pour ſe faciliter l'intelligence de beaucoup de vérités orthodoxes, & qu'il avoit trouvé dans quelques uns presque tout le commencement de l'Evangile de S. Jean. D'autres avoient déja dit que Platon avoit pénétré dans le myſtere de la Trinité. S. Juſtin Martyr, Clement-Alexandrin, Euſebe, & quelques autres lui ont donné cette loüange.

(9) Les Poëtes font les Syrenes des Monſtres Marins qu'ils repréſentent comme des filles, dont la moitié du corps eſt poiſſon. Ils diſent qu'elles attirent

tirent les paſſans par la douceur de leur harmonie, pour les dévorer; qu'il yen a trois, filles d'Achéloüs & de la Muſe Calliope: Savoir, Parthénope qui chante; Ligie qui joüe de la flûte, & Leucoſie qui joüe du Luth.

(10) L'Univers ou le Monde comprend le Ciel & la Terre & toutes les choſes créées. Ce que la Philoſophie dit ici de Boëce a rapport à l'étude qu'il avoit faite de l'Aſtronomie. Il avoit traduit en Latin le Siſtème du Monde de Claude Ptolomée, Mathématicien célébre, qui vivoit ſous l'Empereur Antonin le Débonnaire dans le ſecond ſiecle. Le Monde eſt diviſé par ce Siſtème en deux Régions: l'une *Etbérée*, l'autre *Elémentaire*: la Région Ethérée ou Celeſte commence par le premier mobile, qui dans l'eſpace de vingt-quatre heures fait ſon mouvement de l'Orient à l'Occident. Ce Ciel imprime ce même mouvement aux dix Cieux inferieurs, qui ſont le double Cryſtallin, le Firmament, & ceux des ſept Planetes. Il admet les deux Cryſtallins entre le premier mobile & le Firmament, pour rendre raiſon de quelques irrégularités qu'il avoit obſervées dans le premier mobile. La Région Elémentaire, qui commence ſous la concavité du Ciel & de la Lune, renferme les quatre Elémens qui ſont le Feu, l'Air, l'Eau, & la Terre. Il compoſe le Globe Terreſtre de la Terre & de l'Eau, & le place immobile au centre du Monde. L'Element de l'Air environne le Globe Terreſtre, & eſt environné de celui du Feu. Tel eſt le Siſtème de Ptolomée, avec lequel il eſt difficile d'accorder pluſieurs obſervations qu'ont

fait

fait les Aſtronomes qui ſont venus depuis. Copernic qui eſt de ce nombre & qui vivoit dans le XV & XVI Siecle, établit le ſiſtême du Soleil immobile & du mouvement de la Terre. C'eſt ainſi qu'il a renouvellé l'ancienne opinion du Philoſophe Ariſtarque de Samos, & qu'il a ſoutenu après lui & après beaucoup d'autres Philoſophes, que la Terre étoit mobile, & que ſa ſituation n'étoit pas dans le centre de l'Univers. Il place le Soleil au centre du Monde. Mercure, qui eſt la planéte la plus proche du Soleil, fait ſon mouvement autour de cet Aſtre dans l'eſpace de trois mois. Venus ſe meut auſſi autour du Soleil dans un cercle qui enferme celui de Mercure & fait ſa révolution en ſept mois & démi. La Terre fait auſſi ſon mouvement autour du Soleil dans un cercle qui environne celui de Venus & ce mouvement s'accomplit en un an. Elle en a encore un autre qui ſe fait en vingt quatre heures autour de ſon axe ; & c'eſt par ce mouvement qu'on explique le jour & la nuit. La Lune tourne autour de la Terre en vingt ſept jours ou environ. Mars ſe meut & fait ſon circuit dans un quatrieme cercle qui embraſſe celui de la terre & a le Soleil pour centre. Sa révolution ſe fait à peu près en deux ans. Jupiter eſt ſitué au deſſus de Mars & fait ſon mouvement autour du Soleil en douze ans ou environ. Saturne eſt la plus élevée de toutes les planétes & fait auſſi ſon circuit autour du Soleil dans l'eſpace d'environ trente années. Au deſſus du cercle de Saturne, Copernic place le Ciel des Etoiles qui eſt immobile ſelon ſa penſée. Pour reprendre ce ſiſtê-

me en peu de mots, le Soleil immobile eſt placé au centre du Monde. Mercure, Venus, la Terre, Mars, Jupiter, & Saturne, font leur mouvement dans ſix cercles autour du Soleil. Mais la Terre a un autre mouvement autour de ſon axe, & la Lune fait ſon circuit autour de la Terre. Par ce ſiſtème on évite la difficulté qu'il y a d'éxpliquer le mouvement journalier du Soleil dans un eſpace immenſe & avec une rapidité inconcevable. Quoique Copernic place le Soleil immobile au centre du Monde, enſorte qu'il ne change pas de lieu pour en occuper un autre, néanmoins ſes Sectateurs lui donnent un mouvement circulaire autour de ſon axe, & diſent que cette révolution ſe fait en vingt ſept jours. Ils établiſſent ce mouvement pour expliquer les apparences des taches qu'on a découvertes ſur le corps de cet Aſtre avec des Télescopes, ou Lunettes de longue vûë, parceque ces taches changent de ſituation pendant vingt ſept jours. A l'égard de la Terre, Copernic lui donne trois mouvemens, le premier qu'elle fait en un jour, le ſecond qu'elle fait en un an, & le troiſieme qui tient toujours l'axe de la Terre dans une même poſition. Le mouvement journalier eſt la révolution que fait la Terre vers l'Orient en vingt quatre heures ſur ſon propre axe, enſorte que la partie de la Terre qui regarde le Soleil eſt éclairée & l'autre dans l'obſcurité. Le mouvement annuel eſt celui que la Terre fait ſous les ſignes du Zodiaque, lors qu'entre Venus & Mars, elle fait ſon cours autour du Soleil dans l'eſpace d'une année. Le troiſieme mouvement ſert pour

rendre

rendre raiſon des différentes ſaiſons & de l'inégalité des jours dans les différens climats. Voila le ſiſtême de Copernic que la plus part des Savans ſoutiennent encore par des raiſons très-ſolides. Le Cardinal de Cuſa avoit agité & défendu cette opinion quelque tems avant Copernic. Mais Copernic a eu l'honneur de l'invention de ce ſiſteme, parcequ'en effet il l'a rectifié & a mis ſes partiſans en état de rendre raiſon des mouvemens & des phénomenes Celeſtes. Ticho-Brahé qui eſt venu après Copernic dans le XVI. Siecle, met la Terre immobile au centre du Monde, & la conſiderant comme le centre du mouvement des deux luminaires, c'eſt à dire du Soleil & de la Lune; il ſuppoſe qu'ils font leur révolution autour du Globe Terreſtre, établiſſant encore ce même Globe pour centre du Firmament & du premier mobile. Car en poſant la Terre immobile, il lui a falu imaginer un premier mobile de même que Ptolomée. Il fait le Soleil centre du mouvement de Mercure, de Venus, de Mars, de Jupiter & de Saturne. Comme la penſée de la mobilité de la Terre choqua d'abord la plus-part des Aſtronomes & des Philoſophes, parcequ'elle ſembloit contraire à la raiſon, aux ſens, & aux opinions des Theologiens, pluſieurs rejetterent le ſiſtéme de Copernic & s'attacherent à celui de Ticho-Brahé qui rendoit à peu près la même raiſon des apparences Celeſtes; & tous deux firent rejetter celui de Ptolomée comme ne s'accordant pas avec les nouvelles obſervations depuis l'uſage des Lunettes de longue vûë. Enfin Des Cartes qui publia ſon ſiſtè-

me dans le XVII Siecle, place le Soleil au centre du Monde & ſuit à peu près la diſpoſition de Copernic; mais il ne donne point de mouvement propre à la Terre, & dit qu'elle eſt inſenſiblement emportée par le cours de ſon Ciel, qui fait ſa révolution autour du Soleil. Quelques uns de ſes Diſciples diſent que pour concevoir cette immobilité de la Terre, qui change de place, il faut s'imaginer un homme couché dans un bâteau, où il n'a de lui-même aucun mouvement, quoique le bâteau l'emporte d'un lieu à un autre. Voilà quelles ſont les parties du Monde & l'ordre de leur diſpoſition ſelon les divers ſentimens des Philoſophes.

(11) Les quatre points cardinaux du Monde, qui ſont l'Eſt ou l'Orient, L'Oüeſt ou l'Occident, le Sud ou le Midi, le Nord ou le Septentrion.

(12) Il ne s'agit ici que des Planétes ou des Etoiles errantes qui ont leur mouvement propre d'Occident en Orient, & qui ne gardent pas entre elles la même diſtance que les Etoiles fixes du Firmament. Ces Planétes ont chacune leur Ciel ou leur Orbe, c'eſt à dire un cercle dans lequel elles font leur révolution. Elles ſont au nombre de ſept, ſavoir, Saturne, Jupiter, Mars le Soleil, Venus, Mercure, & la Lune. Les nouveaux Aſtronomes ont découvert neuf autres petits corps Celeſtes que l'on nomme *ſatellites*, ou gardes, parceque ce ſont comme des Officiers qui les accompagnent & les ſuivent. Il y en a cinq qui

qui ſe meuvent autour de Saturne & quatre autour de Jupiter. Le plus proche de cette derniere Planéte eſt d'un grand uſage pour redreſſer les Longitudes dans la Géographie, en obſervant le tems où il ſouffre Eclipſe dans l'ombre de Jupiter. On a encore reconnu que Saturne eſt environné d'un anneau large & plat qui ne touche point à ſon Globe, à peu près comme les Globes artificiels ſont environnez d'un cercle que l'on nomme Horizon. Dans Jupiter on voit des bandes obſcures & quelques taches qui prouvent qu'il tourne autour de ſon Axe environ en dix heures de tems, & l'on reconnoît de même que Mars tourne en vingt quatre heures. Parmi les ſept Planétes, il n'y a que le Soleil qui ſoit lumineux de ſoi-même, les ſix autres empruntant leur lumiere de cet Aſtre. Le Soleil, ſelon le calcul le plus récent des Aſtronomes, a le diamétre environ cent fois plus grand que celui de la Terre: par conſéquent ſon corps contient la Terre un million de fois. Le même diamètre du Soleil eſt à celui de l'anneau de Saturne comme 37. à 11. A celui du Globe de Saturne comme 37. à 5. A celui de Jupiter comme 11. à 2. A celui de Mars comme 166. à 1. Et à celui de Venus comme 184. à 1. Le Soleil eſt auſſi la ſeule des Planétes qui brille comme les Etoiles fixes. Sa couleur paroît jaune: Saturne eſt pâle & de couleur plombée: Jupiter tire ſur l'Azur: Mars eſt rouge; Venus éclatante, Mercure étincelant & la Lune blanche. Quelques Modernes fondez

ſur des obſervations faites avec le Télescope ou la Lunette de longue vûë, ont repréſenté le Soleil avec quantité de petites montagnes qui ſemblent vomir des flammes; mais ces apparences ſont un effet des réfractions qui nous le font paroître ainſi lors qu'il eſt proche de l'Horizon: car étant un peu élevé & dégagé des vapeurs, il paroit rond & presque ſans aucune inégalité. Mars paroît quelque fois en Croiſſant, comme s'il imitoit les divers aſpects de la Lune, ſelon qu'il eſt differemment ſitué au reſpect du Soleil & de notre vuë. On y a auſſi obſervé deux macules ou taches. Venus a les mêmes apparences que Mars, ſelon ſes diverſes ſituations. Mercure eſt difficile à obſerver, parcequ'il eſt beaucoup plus petit que la Terre, & qu'il ne s'eloigne guères du Soleil. Cependant on a remarqué avec le Téleſcope, qu'il paroît quelque fois en figure de Croiſſant. La Lune eſt un corps ſphérique & opaque qui n'a, comme il a été dit, d'autre lumiere que celle qu'elle reçoit du Soleil. On ne ſait pas encore ſi elle tourne ſur ſon propre centre. Elle fait le tour de ſon cercle d'Occident en Orient en vingt ſept jours ſept heures quarante-une minutes. Mais comme pendant ce tems là le Soleil avance auſſi d'Occident en Orient, la nouvelle Lune ne paroît qu'au bout de vingt neuf jours douze heures quarante quatre minutes. On appelle *nouvelle Lune*, quand elle eſt conjointe avec le Soleil: *premier quartier*, lors qu'elle eſt plus occidentale que le Soleil de

quatre

quatre vingts dix degrez: *pleine Lune*, lors qu'elle en eſt à cent quatre vingts degrez: Et *dernier quartier* lors qu'elle eſt plus orientale que le Soleil de quatre vingts dix degrez. Anaxagoras dont je parlerai ſous la Note (20) enſeignoit qu'il y avoit des collines, des vallées, & des habitans dans la Lune, & que le Soleil étoit une maſſe de matiere tout à fait en feu & plus grande que le Peloponéſe. Les taches de la Lune proviennent de l'inégalité de ſa ſurface. Elle paroit avoir une face humaine; mais ce viſage ne ſe voit point lors qu'on l'obſerve avec le Téleſcope qui repréſente ſeulement ſon corps avec des inégalitez & des apparences de montagnes & de vallées, & même quantité de figures bizarres & irrégulieres. Les nouveaux Obſervateurs y ont découvert des concavités perpendiculaires en façon de puits. Le Soleil en éclaire toujours la moitié, ſi ce n'eſt lors qu'elle eſt éclipſée & obſcurcie par l'ombre de la Terre qui ſe trouve entre elle & le Soleil. Pluſieurs Aſtronomes diſent que le Soleil eſt éloigné de la Terre d'onze cens mille lieües; la Lune de trente cinq mille; Venus de ſoixante quatre mille; Mercure de cent ſoixante ſept mille; Mars de douze cens mille; Jupiter de huit millions de lieuës; Saturne de quatorze millions. D'autres font un calcul different, & diſent que du centre de la Terre jusqu'au Ciel de la Lune, il y a quarante ſept mille deux cens quatre lieües; & de la Terre jusqu'au Soleil, un million ſix cens quatre mille ſept cens onze lieües.

(13) Les Vents ſont nommez fils du Ciel & de la Terre par les Poëtes. L'Ecriture ſainte place l'origine des Vents parmi les Tréſors de Dieu, c'eſt à dire parmi les choſes les plus ſecrètes & les plus cachées aux hommes. Les Philoſophes ont cru que les vapeurs de la Terre, mêlées avec quelques influences des Aſtres étoient la cauſe des Vents; C'eſt l'opinion d'Ariſtote dans ſes météores. Voilà de quelle maniere il faut entendre, ce qu'on a ſupposé que les Vents ſont fils du Ciel & de la Terre. St. Auguſtin lui même au Livre *de la quantité de l'ame* où il s'étend fort ſur cette matiere, dit que le Ciel & la Terre produiſent les Vents. Les Poëtes feignent que Jupiter leur a donné pour Roy ou Gouverneur, Eole, qui les tient enfermez dans le creux des Rochers d'où il les lâche quand il le juge à propos. Au premier Livre de l'Enéide, Neptune, Dieu de la Mer, trouve mauvais qu'ls aient excité une tempête ſans ſa permiſſion.

Eurum ad ſe Zephyrum que vocat: dehinc talia fatur:

Tanta-ne vos generis tenuit fiducia veſtri?
Jam Cœlum Terramque, meo ſine Numine,
VENTI,
Miſcere; & tantas audetis tollere moles?
Quos ego... ſed motos præſtat componere fluctus.
Poſt mihi non ſimili pœna commiſſa luetis.
Maturate fugam, Regi que hæc dicite veſtro:
Non

Non illi imperium pelagi ſævumque tridentem
Sed mihi ſorte datum. Tenet ille immania ſaxa,
Veſtras, Eure Domos. Illa ſe jactet in aulâ
Æolus, & clauſo Ventorum carcere regnet.

Eole étoit grand Aſtronome & avoit une parfaite connoiſſance des Vents qu'il prédiſoit en obſervant le cours des nuées & de la fumée, qui ſortoit de l'Isle de Vulcain où il regnoit. Diodore de Sicile dit que ce fut un Prince pieux & juſte qui faiſoit bon accueil aux Etrangers, & qui inventa l'art de ſe ſervir de voiles dans la navigation. Strabon ajoute que par le flux & le reflux des Eaux il jugeoit de la nature du Vent qui devoit regner bientôt après, & qu'ainſi il prédiſoit les tempêtes: ce qui fit croire au vulgaire ignorant que les Vents étoient ſous ſa domination. Ses avis ne furent pas inutiles à Uliſſe, qui le conſulta en paſſant, & qui apprit de lui les Vents qui devoient regner pendant ſon voiage. Homere a donné à cette hiſtoire un tour fabuleux, mais fort ingenieux: car il feint que cet Eole tenoit les Vents dans des cachots, & qu'un jour il les enferma tous dans un outre, dont il fit preſent à Uliſſe. Bochart remarque qu'*Aol* eſt un mot Phénicien qui ſignifie *Tempête* & duquel eſt derivé celui d'*Aella* en Grec. C'eſt apparemment delà qu'Homere a fait Eole Roi des Tempêtes, & comme dit Horace, *Ventorum pater.*

On dit qu'au païs des Lapons, il y a des Sorciers qui vendent le Vent à ceux qui vont en mer, & qui font lever celui qui leur eſt neceſſaire, parcequ' ils connoiſſent peut être, par de certains ſignes naturels tirez des Eaux ou des Aſtres, le Vent qui ſe doit lever, & qu'ils le prédiſent aux Pilotes ignorans.

(14) L'Eau eſt le troiſieme des quatre Elemens. Celle, dont il s'agit, eſt formee des vapeurs de la Terre que le Soleil attire, condenſe & reſoud enſuite. La Grêle eſt une Eau condenſee & congelée par le froid en tombant de la moyenne région de l'air. Elle prend diverſes figures ſelon les divers degrez du froid ou de la chaleur de l'air que rencontrent les parties de la nuë qui ſe fond & ſe diſſoud. Ce ſont quelque fois de petits Globules ſphériques; quelque fois les particules, qu'on appelle Grêle, ſont aigues, ou en forme pyramidale. Quelque fois la Grêle eſt mince & platte, & taillée en forme d'Etoiles à ſix pointes égales. La Glace eſt une Eau fixee, arrêtée par le froid, & qui a perdu ſon mouvement. Les Philoſophes croient communément que ce qui fait la Glace, ce ſont certains éſprits de nitre, qui en hiver ſe mêlent parmi les parties de l'Eau, & qui étant d'eux mêmes peu propres au mouvement, à cauſe de leur figure & de leur inflexibilité, affoibliſſent & détruiſent peu à peu celui des parties auſquelles ils ſe ſont attachez. On cherche encore la raiſon pour laquelle les corps aqueux ſe dilatent par la Gelée, & pourquoi le volume de Glace eſt plus grand & occupe plus de place

que

que le volume d'Eau. La Gelée blanche eſt une premiere & mediocre Gelée qui fixe la Roſée dans les premieres matinées fraiches de l'Automne. C'eſt un amas de parcelles de Glace, qui ont des figures differentes, ſelon les differens états où le froid, qui eſt ſurvenu, a rencontré les parties de vapeurs, dont elles ſont compoſées. La Neige vient de ce qu'en hiver les régions de l'air ſont tout à fait froides, & que dans ce grand froid les nuées paſſent fort vîte, de la condenſation, qui peut les reduire en pluye, à celle qui peut les reduire en glace; de ſorte qu'en hiver, ſitôt que les nuées commencent à ſe changer en de très-petites gouttes d'Eau, chacune de ces petites parties ſe glace & ſe touchant les unes les autres, elles forment des flocons de Neige, qui laiſſant dans eux mêmes pluſieurs petits intervalles, comme autant de pores remplis d'air ſubtil, ſont fort legers. La Neige eſt blanche, parceque les petites parties de Glace qui compoſent ſes flocons étant dures, ſolides, transparentes & differemment arrangées, elles reflechiſſent la lûmiere de toutes parts. La Roſée eſt cauſée par la froideur & l'humidité de la nuit qui condenſe les vapeurs. Je voudrois par la même occaſion expliquer ici la cauſe de l'Arc en Ciel, mais on n'en a encore rien trouvé jusqu'à preſent qui puiſſe contenter un eſprit raiſonnable. On croit cependant que ce météore n'eſt qu'un effet de la réfraction des raions du Soleil, laquelle ſe fait au travers des gouttes ſpheriques d'Eau, dont l'air eſt rempli, & qui ſont tout à fait transparentes.

(15) Les

(15) Les Eclairs qui annoncent & précédent le bruit du Tonnerre, consistent, en ce que les exhalaisons, qui se trouvent entre deux nuës, étant enflammées ou par le choc, ou par la chûte des nuës, ou par la rapidité de leur mouvement, elles poussent les petites boules du second Elément vers les objets d'alentour, d'où se réflechissant vers nos yeux, nous sommes excitez à voir ces objets, comme s'ils étoient enflammés ou éclairez du Soleil. A l'égard du Tonnerre ou de la Foudre, c'est une exhalaison grasse, nitreuse & sulphurée, qui s'enflamme par le choc des nuës, lesquelles se forment quelque fois les unes audessus des autres, & sont alternativement, composées de vapeurs, & d'éxhalaisons que la chaleur a enlevées des entrailles de la Terre. L'Air qui s'est échauffé dans le voisinage de la Terre, s'élevant vers les plus hautes nuës, s'y applique & en condense les parties; ce qui fait que cette nuë descend toute entiere avec vîtesse sur la plus basse: cela étant, l'air qui est pressé entre la nuë de dessus, & celle de dessous sort par les extrêmités, & par un passage si étroit qu'il produit un grand bruit en s'échappant.

(16) Les Poëtes feignent que le Soleil va se coucher tous les soirs dans le sein de Thetis, femme de l'Ocean. Ils lui donnent un Char attelé de quatre chevaux ailez qu'ils nomment Pyroïs, Eoüs, Ethon, & Phlegon, Ovide en parle au second Livre de ses Metamorphoses en ces termes:

Interea

Interea volucres Pyroïs, Eoüs & Æthon,
Solis equi: quartus que Phlegon, hinnitibus auras
Flammiferis implent.

Ovide décrit dans le même Livre d'une maniere fort ingenieuſe l'avanture de Phaëton fils du Soleil & de Climéne, lequel ſe laiſſant entraîner à ſon ambition oſa entreprendre de conduire le Char de ſon Pere au moins pour un jour; mais ne ſachant point la route qu'il faloit tenir, & n'ayant pas aſſez de force pour gouverner les chevaux, il s'approcha trop près de la Terre qui fut presque entiérement brûlée: Ce qui irrita ſi fort Jupiter qu'il le tua d'un coup de foudre & le précipita dans le Pô. On croit que ce qui donna lieu à cette Fable fut, que Phaëton, Prince des Liguriens & grand Aſtrologue, s'appliqua uniquement à étudier le cours du Soleil & négligea abſolument la conduite de ſon Royaume. On ajoute que de ſon tems l'Italie ſe vit embraſée du côté du Pô, de chaleurs ſi extraordinaires que la Terre en devint ſeche & ſterile pendant pluſieurs années.

(16*) Voy. plus haut la Note (13)

(17) Voy. plus haut la Note (8)

(17*) Socrate, Philoſophe Athénien, naquit la 4e année de la LXXVII Olympiade, l'an 469 avant J. C. Il étudia ſous Anaxagoras & Archelaüs. Après avoir cultivé l'étude de la Phyſique, il l'abandonna

donna pour s'attacher entiérement à la Morale. L'Oracle d'Apollon le déclara l'homme de toute la Gréce le plus ſage; mais quelques Auteurs croient que cet Oracle n'eſt autre choſe, que la réputation qu'il s'étoit aquiſe par ſa modération & ſes autres bonnes qualités. Il diſoit ſouvent qu'on avoit grand ſoin de faire un portrait qui reſſemblât, mais qu'on ne ſe donnoit aucune peine pour reſſembler à la Divinité dont on eſt le portrait; qu'on ſe paroit au miroir, mais qu'on ne ſe regardoit jamais dans celui de la vertu. Ses ſentimens, à l'égard de Dieu, étoient très-reſpectueux, & très-raiſonnables. Il ſe moquoit, dit on, de la pluralité des Dieux du Paganiſme: ce qui le fit accuſer d'impiété par Anytus & Melitus, & condamner à boire du jus de Ciguë. Lors qu'on lui rapporta qu'il avoit été condamné à mort par les Athéniens: *Et eux*, dit il, *par la Nature.* Mais *c'eſt injuſtement*, dit ſa femme. *Voudrois-tu que ce fût juſtement?* reprit-il. Le jour qu'il devoit boire le poiſon, un de ſes amis lui aiant envoyé une belle robe: *comment*, dit-il, *celle qui m'a ſervi pendant ma vie, ne me ſuffira pas à la mort?* Il mourut ainſi à l'age de ſoixante dix ans, la premiere année de la XCV Olympiade, l'an 400. avant J. C Les vertus & la fin de ce ſage Philoſophe, lui ont attiré les éloges de St. Juſtin martyr & de pluſieurs Peres de l'Egliſe, qui ont été jusqu'à dire qu'ils ne déſeſperoient point de ſon ſalut. Eraſme ne s'eſt point fait ſcrupule d'écrire dans un de ſes Dialogues, qu'autant de fois qu'il liſoit la belle fin de Socrate, il ne pouvoit presque pas s'empecher de s'écrier: *O Saint*

O Saint Socrate priés pour nous. Vix mihi tempere, ce ſont ſes termes, *quin dicam: Sancte Socrates, ora pro nobis.*

(18) Epicure Philoſophe, né à Gargetium près d'Athénes ſous la CIX Olympiade l'an 342. avant J. C. faiſoit conſiſter le ſouverain bien dans la volupté, non pas, comme ſes ennemis l'ont cru, dans une volupté infame, mais dans une volupté inſeparable de la vertu. Quelques uns de ſes Diſciples, qui ſe plongerent dans toutes ſortes de plaiſirs brutaux, ont été cauſe que pluſieurs ſe ſont imaginez, qu'il enſeignoit une doctrine peu honnête. Il eſt conſtant neanmoins que la volupté d'Epicure, étoit accompagnée de temperance. Sa morale porte que les tourmens n'empechent point la félicité du Sage, bien que la douleur lui puiſſe arracher quelques ſoupirs. Ses ſentimens ſur l'ame & ſur la Divinité ont été très impies; car il ſoutenoit que les Dieux n'avoient aucun ſoin des choſes d'ici bas, & qu'ils ne faiſoient mal à perſonne; & à l'égard de l'ame, qu'elle étoit compoſée d'atomes & mortelle. Ses Sectateurs qui ont le nom d'Epicuriens, étoient de deux ſortes, les rigides & les relachez. La difference qu'il y avoit entre eux étoit grande. Ces derniers expliquoient fort mal les ſentimens d'Epicure, & faiſoient un très mauvais uſage de ſa doctrine. Car ſous prétexte que ce Philoſophe faiſoit conſiſter le ſouverain bien dans la volupté; aulieu de prendre la volupté, dans le ſens de leur Maitre, pour le plaiſir que donne la pratique de la vertu, de la juſtice, & de

& de l'honnêteté, ces faux Epicuriens la prenoient, au contraire, pour les infames plaiſirs de la débauche. Les véritables Epicuriens appelloient ces indignes ſectateurs, les Sophiſtes de leur doctrine. Parmi ces Sophiſtes, Catius, dont parlent Ciceron, Horace, & Quintilien, tient le premier rang. Sénéque, quoique Stoicien, donne beaucoup de loüanges à Epicure. Il mourut d'une rétention d'urine, que lui cauſa la pierre, après avoir ſouffert des douleurs incroiables pendant quatorze jours, ſans temoigner la moindre impatience. Il étoit dans la ſoixante douzieme annêe de ſon age, la deuxieme de la CXXVII Olympiade & la 271 avant J. C.

(19) Les Stoiciens ou Stoiques étoient une ſecte de Philoſophes dont avoit été auteur Zenon de Citium en Cypre, different de l'autre Zenon d'Elée dont il a eté parlé plus haut ſous la Note (7) Ces Philoſophes prirent leur nom de ſecte d'un Portique dit par les Grecs *Stoa* où Zenon ſe plaiſoit à diſcourir dans Athénes. Le fondement de leurs opinions étoit, que tout ſe faiſoit par une néceſſité fatale, qu'ils définiſſoient un ordre établi & ordonné de tout tems à toutes choſes enchainées les unes aux autres, ſans pouvoir être changées par Dieu même: & c'eſt ce qu'ils appelloient *Fatum*, ou *le Deſtin*, qu'ils diſoient lier les mains à Jupiter même. Ils faiſoient auſſi les vices égaux: de ſorte qu'ils diſoient que c'étoit un auſſi grand peché de tuer un

un bœuf qu'un homme; & qu'il y avoit autant de mal de faire mourir le dernier de la populace que ſi c'étoit un Roi. Leurs opinions ont été combatues par les Platoniciens & les Péripatéticiens. Zenon avoit retenu beaucoup de la morale des Cyniques: C'eſt pour cela que Juvenal a dit que les Stoiciens & les Cyniques ne différoient entre eux que par les habits; mais que leur doctrine étoit la même. Zenon vouloit que toutes les femmes fuſſent communes entre les Sages, & que chacun eût commerce avec la premiere qu'il rencontreroit, ſans s'attacher à aucune, diſant que c'étoit le moyen d'empêcher la jalouſie, & les ſoupçons de l'adultere; & que chacun regarderoit en particulier tous les jeunes gens comme ſes propres enfans. Il faiſoit conſiſter la ſouveraine félicité à vivre conformément à la Nature, ſelon l'uſage de la droite raiſon. Cleanthe, Chryſippe & les autres ſucceſſeurs de Zenon, ſe ſont tellement attachez à cette maxime, qu'ils ont ſoutenu qu'avec la vertu on pouvoit être heureux, au milieu même des tourmens & malgré les disgraces de la Fortune. Ils ont parlé de Dieu comme n'en reconnoiſſant qu'un: & Zenon ſoutenoit que les noms des autres Divinitez lui appartenoient, comme des titres dont les Grécs avoient voulu marquer tous les attributs de ſa bonté & de ſa puiſſance. Mais avec ce ſentiment, ils ſont tombez dans une grande erreur, en ſoutenant que Dieu n'étoit autre choſe que l'ame du monde, qu'ils conſideroient

comme ſon corps, & les deux enſemble comme un Animal parfait. Ils avoient encore des opinions erronées touchant le Sage, les Biens & les Arts Libéraux. Avec tout cela, il faut avoüer qu'il y a eu de Grands-Hommes dans cette Secte. On dit que Zenon s'étrangla de ſes propres mains, après une chûte. Ses Diſciples ſe ſont maintenus dans cette liberté de ſe faire mourir eux-mêmes. Euſebe met cette mort ſous la premiere année de la CXXIX Olympiade, la 264. avant J. C.

(20) Anaxagoras, l'un des plus illuſtres Philoſophes de l'Antiquité, étoit né à Clazoméne dans l'Ionie, vers la LXX Olympiade, 428 ans avant J. C. Il fut Diſciple d'Anaximénes. Il s'appliqua tout entier à la recherche de la Nature, & diſoit qu'il étoit né pour contempler le Soleil, la Lune, & le Ciel. Comme il s'étoit établi dans Athénes, quelqu'un lui demanda s'il ne ſe ſoucioit point de ſon païs. Sa réponſe fut admirable & digne d'un Philoſophe qui eût été Chrétien: *Oui*, dit il, en levant la main vers les Cieux, *J'ai un ſouci extrême de ma Patrie.* Anaxagoras fut un eſprit presque univerſel. Mais quelque ſage qu'il fût, il eut un procès à ſoutenir dans Athénes: on l'y mit en priſon, après l'avoir accuſé d'impiété. Les uns diſent qu'il fut condamné; Les autres, qu'il fut abſous. Ceux qui avancent que ce Philoſophe fut condamné, paroiſſent en trouver un témoignage dans ce que dit ici Boëce, & diſent que lors qu'on en apporta la nouvelle à Anaxagoras, il répondit, en parlant de ſes Juges: *Il y a*

oug

long-tems que la Nature a prononcé ſon arrêt autant contre eux que contre moi. compta pour très-peu de choſe de vivre ou de mourir hors de ſa Patrie; & comme on lui demanda à Lampſaque où il mourut, s'il vouloit qu'après ſa mort on le transportât à Clazoméne ſa Patrie; il dit à ſes amis qui lui en parloient: *Que cela n'étoit pas néceſſaire, le chemin des Enfers n'étant pas plus long d'un lieu que d'un autre.* Il ne faut pas cependant oublier, que la force & la ſublimité de ſon génie, ſon travail, ſon application & l'abondance de ſes découvertes, ne firent que le conduire à l'incertitude; car il ſe plaignoit que tout eſt plein de tenebres. Ce fut peut-être ce qui l'obligea de dire que tout conſiſte dans l'opinion; & que les objets ſont ce que l'on veut, c'eſt à dire, tels ou tels, ſelon qu'ils nous ſemblent tels & tels. Du reſte quoi qu'il enſeignât que l'Ame eſt un Etre aërien, il la croioit immortelle, & il penſa d'un autre côté que le Ciel & la Terre périroient.

(21) Voy. plus haut la Note (17*)

(22) Le Philoſophe Zénon, dont il s'agit ici, n'eſt point le *Citien* dont j'ai parlé ſous le Note (19), mais l'Eléen déja mentionné ſous la Note (7). Ce Philoſophe étant entré dans une conſpiration, pour rendre la liberté à ſa Patrie opprimée par le Tyran Néarque; d'autres diſent par Demyle; l'entrepriſe fut découverte. Mais Zénon eut le courage de ſe couper la langue

avec les dents, & de la cracher au visage du Tyran, de peur d'être forcé par la violence des tourmens, à réveler ses complices. Quelques uns ajoutent qu'il fut pilé tout vif dans un mortier.

(23.) Canius fut accusé par l'Empereur Caligula, d'avoir eu connoissance d'une conspiration qui avoit été formée contre ce Prince. Voy. plus bas la Note (52). Ce Canius est différent d'un autre surnommé *Rufus*, qui vivoit sous l'Empereur Domitien, & qui étoit un Poëte Latin, natif de Cadix, dont Martial parle comme d'un Ecrivain enjoué & délicat.

(24) Lucius Annæus Sénéque, Philosophe Stoicien né à Cordoüe, vers l'an 13. de J. C. étudia la Philosophie sous Socion-Alexandrin & Photin de la Secte des Stoïques. Sous l'Empereur Caligula, il fut relegué dans l'Isle de Corse, d'où, apres deux ans de séjour; il fut rappellé par Agrippine, qui avoit épousé l'Empereur Claude; pour donner à ce Philosophe la conduite de son fils Neron qu'elle vouloit élever à l'Empire. Ce Prince profitant des instructions de son Précepteur, passa les cinq premieres années de sa domination, d'une maniere à servir d'Exemple aux meilleurs Princes. Mais après que Poppée & Tigellin se furent rendus maitres de son esprit, il s'abandonna à ces crimes abominables, qui l'ont rendu la honte du Genre Humain. La vertu de Sénéque étoit une censure continuelle de

de ſes vices. Il s'en voulut débaraſſer par le poiſon, mais la choſe n'eut point d'effet. Quelque tems après, Neron ſachant que ſon Précepteur avoit ſçu la conjuration de Piſon contre ſa perſonne, profita de cette occaſion pour ſe défaire de lui. Il lui laiſſa le choix du genre de mort, & Sénéque ſe fit ouvrir les veines. Pendant ces derniers momens, il s'entretint avec ſes amis qui pleuroient à l'entour de lui; & par de graves diſcours il tacha d'arrêter leurs larmes, ſe ſervant tantôt de la douceur & tantôt de la ſévérité. Sa femme Pauline ſe fit ouvrir en même tems les veines, pour mourir avec lui. Sénéque ennuié des longueurs de la mort, pria Statius-Annæus, ſon medecin & ſon ancien ami, de lui donner un poiſon, qu'il lui gardoit depuis long tems à tout evénement. Mais les veines étant déja épuiſées, & les membres froids, le venin n'y put faire aucune impreſſion: de ſorte qu'on fut obligé de l'étouffer avec la vapeur d'un bain chaud. Il mourut l'an 65. de J. C. Quelques Auteurs ont cru que Sénéque avoit été Chrétien, & avoit eu commerce de lettres avec St. Paul. Mais pour être convaincu du contraire, il ne faut que remarquer ce que Tacite en rapporte, lorsqu'il parle de ſa mort: *Comme il entroit dans le bain*, dit-il, *il prit de l'eau dont il arroſa les plus proches de ſes Domeſtiques, & dit qu'il faiſoit ces effuſions à Jupiter le Liberateur.*. On rapporte treize Epitres tant de Senéque à St. Paul que de St. Paul à Sénéque: mais on ne doute plus aujourdhui de leur ſuppoſition.

(25) Je ne ſais de qui Boëce veut ici parler, ſi ce n'eſt de Valerius Soranus, Poëte Latin qui vivoit du tems de Jules-Ceſar, vers l'an 50. avant J. C. Il divulgua, à ce qu'on croit, le nom du Dieu tutelaire de Rome, & fut condamné à mort pour ce ſujet. Varron rapporte ces deux vers de Soranus ſur la nature de Dieu.

Jupiter omnipotens, Regum Rex ipſe, Deus que,
Progenitor, Genitrix que Deûm, Deus unus, & omnis.

Termes, qui, comme l'explique St. Auguſtin, réduiſent la Divinité à la Vertu matérielle répandue dans le Monde, ou plus-tôt qui compoſent la Divinité de l'aſſemblage de tous les Etres materiels.

(26) Le Véſuve eſt une Montagne d'Italie, dans la province de Labour, à huit milles de Naples, laquelle ſe nomme aujourdhui *Monte di Somma*, & jette des flammes qui font ſouvent d'étranges ravages. Dans le tems que Boëce écrivoit, il y avoit eu huit de ces débordemens de flammes: Savoir, cinq, avant l'Empire d'Auguſte; Le ſixieme ſous l'Empire de Titus l'an 81. de J. C. dans lequel furent ruinées deux villes entiéres & une grande étendue de païs: Le ſeptieme l'an 243. & le 8e l'an 421, 34. ans avant la naiſſance de Boëce.

Depuis

Depuis ce tems-là, on en a vû pluſieurs autres, dans les années 685. 983. 993. 1036. 1038. 1138. 1139. 1430. 1500. 1631. 1660. 1682. 1685. 1687. 1688. 1694. 1696. 1707. & même encore depuis. On dit que les cendres en ont volé quelquefois jusques dans l'Afrique, la Syrie & l'Egypte. Pline *l'Ancien* voulant conſiderer de trop-près cette terrible merveille fut ſuffoqué par les flammes, & puni de ſa téméraire curioſité, l'an 76. de J. C.

(27) Voy. plus haut la Note (15)

(28) C'eſt de l'Ane que Boëce parle en cet endroit, citant à ce ſujet le Proverbe Grec: ὄνος πρὸς λύραν.

(29) Boëce avoit une Bibliotheque remplie d'un grand nombre des meilleurs Livres Grecs & Latins. La maniere dont les anciens relioient leurs Livres faiſoit, que leurs Bibliotheques n'étoient point ſemblables aux nôtres. Les Livres de figure quarrée n'ont presque point été en uſage ni chez les Grecs, ni chez les Romains, que longtems après Catulle. A la verité Attalus Roi de Pergame voiant qu'on avoit trouvé le ſecret de préparer les Parchemins; de telle ſorte qu'on y pouvoit écrire de chaque côté, fit donner une figure quarrée à quelques uns de ſes Livres: mais l'ancienne maniere qui étoit de donner aux Livres, en les roulant, la figure d'une petite colomne, ſe maintint ſi bien, qu'au ſiecle de Ci-

ceron & long-tems après, toutes les Bibliotheques étoient compoſées de ces Rouleaux. La cherté du Parchemin, & le bon marché du Papier, dont on faiſoit les Livres roulez, étoit cauſe qu'on n'en voioit presque point d'autres. Pour ce qui eſt de la Reliûre, on n'y apportoit point d'autre façon que de coler en long pluſieurs feuilles de Papier les unes au bout des autres, autant qu'il en falloit ſelon la grandeur de chaque Livre. Quand elles étoient remplies d'un côté, on les rouloit toutes enſemble, commençant par la derniere qu'on appelloit *Umbilicus*, & à laquelle on attachoit un bâton de buis, d'ébeine ou de quelqu'autre matiere, afin de tenir le Rouleau en état. On colloit à l'autre extremité un morceau de Parchemin qui couvroit tout le Volume & ſervoit non ſeulement a conſerver le Papier, mais auſſi à lui donner de l'ornement, parce qu'il étoit peint de couleur de pourpre ou de cramoiſi. Le Titre du Livre étoit écrit en lettres d'or ſur le Parchemin par dehors; mais l'Epitre dédicatoire s'écrivoit ſur le côté interieur. Après que le Rouleau étoit fait, on le rognoit par les deux bouts, & l'on mettoit ſur chaque tranche bien polie avec une pierre ponce, des morceaux d'or, d'argent ou d'yvoire, que l'on attachoit au bâton enchaſſé dans *l'Umbilicus*.

(29*) J'ai parlé de ce Philoſophe & de ſa doctrine ſous la Note (8)

(30) On

(30) On croit que Conigaſte étoit un Partiſan, Fermier ou Receveur des Impôts pour le Roi Théodoric.

(31) Cet Officier n'eſt connu dans l'Hiſtoire par aucun autre endroit.

(32) Ce Roi eſt Théodoric Roi des Oſtrogoths en Italie, ſurnommé *Amalius*. L'Empereur Zenon qui l'avoit adopté pour ſon fils, lui permit d'aller en Italie contre Odoacre. Ce dernier avoit défait Felethus ou Pheba Roi des Herules, dont le fils nommé Frederic, eut recours à Théodoric, qui battit Odoacre & l'aſſiegea dans Ravenne. Ce ſiege dura plus de deux ans; & Theodoric s'ennuiant de cette longueur, fit la paix avec ſon Ennemi l'an 493. & partagea l'Empire d'Italie avec lui; mais quelque tems après il le fit mourir ſous de faux prétextes. Alors ſe voyant maitre de toute l'Italie, il affermit ſa nouvelle dignité par de puiſſantes alliances; car il épouſa Anaſtede ou Audoſſede ſœur de Clovis, Roi de France; & maria deux de ſes ſœurs; l'une à Alaric Roi des Wiſigoths, & l'autre à Sigismond fils de Gondebaud Roi des Bourguignons. Il fit la paix avec l'Empereur Anaſtaſe, & avec les Vandales d'Afrique; De ſorte que n'aiant plus d'Ennemis à craindre, il appliqua tous ſes ſoins à policer ſon Royaume, où les guerres précedentes avoient introduit beaucoup de dèsordres. Pour y réuſſir, il ſe ſervit de l'eſprit & du ſavoir de Caſſiodore, qui étoit ſon Secretaire d'Etat. Quoique ce Prince fût Arien, on remarque que l'amour de ſa Secte ne lui

fit assez longtems exercer aucune violence contre les Catholiques. Au contraire, il les protegea & leur fit en diverses occasions des graces considerables. Il ne trouvoit pas même bon, qu'ils changeassent de Religion, pour lui plaire; & il fit couper la tête à un de ses Officiers qu'il aimoit beaucoup, parcequ'il s'étoit fait Arien, lui disant ces paroles remarquables: *Si tu n'as pas gardé la foi à Dieu, comment me la garderas-tu à moi qui ne suis qu'un homme?* Enfin il fut longtems regardé comme un Roi parfait: de sorte qu'Ennodius, Diacre de l'Eglise Romaine, prononça un Panegyrique à sa louange, où il le compare aux plus grands Princes de l'Antiquité. Mais les dernieres années de sa vie ternirent l'éclat des premieres; car, apres avoir été cause de la mort du Pape Jean (sans parler de celle de Boëce & de Symmaque son beau-pere.) il fit encore couper la tête à divers autres Senateurs; ensuite de quoi il ne regna pas longtems. Un jour qu'on luy servoit a table une tête de poisson dans un bassin, il s'imagina que c'étoit celle de Symmaque qui le menaçoit; & se levant saisi de fraieur, il se mit au lit, où peu de jours après, il rendit l'ame, agité de craintes que personne ne put calmer. Ce fut le 30. d'aoust de l'an 526. deux ans après qu'il eût fait mourir notre Boëce.

(33) Les Romains donnoient le nom de *Barbares* aux differens Peuples étrangers qui fonderent des Etats en Italie sur les ruines de l'Empire Romain. Les Goths, les Huns, les Herules, les

les Rugiens, & d'autres Barbares, furent les premiers qui, après s'être rendus Maitres de Rome, s'établirent en ce pais là, dans le cinquieme Siecle. Il eſt certain que c'étoient les ſeuls qui y fuſſent venus au tems que Boëce écrivoit. Les Goths que l'on appelloit Oſtrogoths ou Goths Orientaux, pour les diſtinguer des Wiſigoths ou Goths Occidentaux, entrerent, pour la premiere fois en Italie, l'an 402. ſous leur Roi Alaric, qui y revint & la deſola l'an 409. ſous l'Empire d'Honorius. Attila, qui ſe faiſoit appeller la Terreur de l'Univers & le Fleau de Dieu, y conduiſit les Huns l'an 452. Mais après l'avoir pillée, il s'en retourna dans la Pannonie. Les Rugiens y vinrent enſuite avec leur Roi Felethus ou Pheba qui s'empara du Paveſan. Mais Odoacre Roi des Herules aiant été appellé en Italie par les partiſans de Nepos l'an 476. ſe ſaiſit d'abord du pais des Venitiens & de la Gaule Ciſalpine, & ayant relegué Auguſtule dans un Château près de Naples, acheva de détruire l'Empire Romain en Italie. Au reſte l'Hiſtoire parle avantageuſement de ſa moderation. Il défit enſuite les Rugiens en l'année 487. & fit priſonnier leur Roi Pheba avec ſa femme Giſa. Mais enfin Frederic, leur fils, aiant pris la fuite & imploré l'aſſiſtance de Théodoric Roi des Goths, ce dernier paſſa en Italie l'an 489. gagna trois Batailles ſur Odoacre, puis après aiant fait la paix & partagé l'Empire d'Italie avec lui, il le fit tuer dans un feſtin l'an 493. & établit de cette maniere le Roiaume des Oſtrogoths qui ſubſiſta juſqu'en l'an 552. ſous Teia, Succeſſeur de Totila, & le

& le dernier des Rois Goths. Les Goths étoient d'anciens Peuples de la Germanie qui habitoient originairement le long de la Viſtule jusqu'à ſon embouchure dans la mer Baltique. Pluſieurs Colonies d'entr'eux quitterent leur pais, & après diverſes expeditions s'emparerent de la Dacie, d'où ils firent des courſes dans les terres de l'Empire Romain. Les Huns nommés autrement *Avares*, habitoient l'ancienne Sarmatie, aux environs des Marais Meotides, & etant ſortis de leur pais, ils s'établirent dans la Pannonie, d'où aiant eté chaſſés par les Hongres, Peuples originaires de Scythie, ils ſe répandirent dans la Germanie, en Italie & ailleurs. Les Rugiens étoient des Peuples de Germanie, compris autrefois ſous les Sueves Orientaux. Ils habitoient le long de la Mer Baltique dans la partie de la Pomeranie Ulterieure qui eſt entre les rivieres de Ruge & de Wipper. Enfin les Herules étoient les Peuples du Meklebourg.

(34) La Campagne de Rome eſt ce qu'on appelloit autrefois *le Latium* ou *pais des Latins*, dit aujourdhui *Campagna di Roma*. Rome en eſt la capitale. Les autres villes qui en ſont partie, ſont Tivoli, Paleſtrine, Freſcati, Aricia, Albe, Paterno, Oſtie, Anatri, Anagni, Aquino, Gaeta, Fondi, Piperino, Sezze, Segni, Sora, Velletri, Monte Circello &c. Les anciens pais des Volsques, des Herniques & des Rutules ſont compris là dedans.

(35) Le

(35) Le Prétoire étoit le lieu où le Préteur rendoit la juſtice. Le Préteur étoit donc le Chef ou le Préfet de cette Cour de Juſtice. Au commencement cet Officier étoit General des Cohortes de la Garde de l'Empereur, & ne jugeoit que les differens entre les Soldats: mais depuis, les Empereurs ſe dechargerent ſur lui de l'Adminiſtration de la Juſtice, de la Surintendance des Finances, & de toute autorité ſur les Préſidens ou Gouverneurs des Provinces. L'Empereur Conſtantin, ſur la fin du III Siecle, ou au commencement du IV. partagea cette charge, & établit quatre Préfets du Prétoire, l'un dans l'Orient, un autre dans l'Illyrie, un autre dans Italie, & un autre dans les Gaules: Il leur ôta le Commandement general ſur les Gens de Guerre, bornant leurs fonctions aux affaires civiles. Telle étoit cette charge au tems que Boëce écrivoit.

(36) Il y a apparence que *Paulin*, dont Boëce parle ici, n'eſt autre que *Decius Paulinus*, qui étoit Conſul avec *Joannes Scitha*; l'an 498. de J. C.

(37) Paulin eſt ici qualifié du titre de *Conſulaire*, parcequ' apparemment il avoit été Conſul. Mais il faut remarquer, qu'on donnoit auſſi cette qualité à ceux qui avoient eu ſeulement des Conſuls dans leur famille, & même aux ſimples Gouverneurs des Provinces appellées Conſulaires, quoiqu'ils n'euſſent jamais été Conſuls.

(38) Il

(38) Il y avoit à Rome des Délateurs de profession. C'étoient, ce me ſemble, ce que nous appellons aujourdhui des *Procureurs Generaux* ou *Fiſcaux*, & leurs *Subſtituts*. Ces Délateurs étoient ſujets à en abuſer, pour déferer des perſonnes riches dont ils vouloient envahir les biens par haine ou par avarice. Juvenal parle d'un Délateur de ce caractere, que le P. Tarteron, dans ſa traduction de ce Poëte, appelle *Regulus*; & qui après avoir ruiné ſon meilleur ami; étoit ſur le point d'enlever à une Nobleſſe qu'il avoit abîmée, le peu qui lui étoit reſté du naufrage. *Maſſa* redoutoit ce ſcelerat: *Carus* tachoit de le gagner à force de preſens; & *Latinus* effraié & tremblant, envoioit ſa femme *Thymele* le conjurer de ne le perdre pas.

. . . . magni delator amici,
Et cito rapturus de nobilitate comeſa
Quod ſupereſt: quem Maſſa timet; quem munere palpat
Carus, & à trepido Thymele ſubmiſſa Latino.
Juvenal Satyr. I.

Il ne faut pas oublier non plus cet autre Délateur Romain dont parle Tacite, & qui ne ſe plaiſoit à déferer les perſonnes les plus conſiderables de Rome, que pour avoir la vanité de ſe faire plus d'illuſtres Ennemis: *ut magnis inimicitiis clareſceret.*

(39) Ce

(39) Le Délateur *Cyprien* n'eſt connu dans l'Hiſtoire par aucun autre trait.

(40) Cet *Albin* dont parle Boëce, eſt apparemment le même qui, ſous le nom de *Decius Albinus*, fut Conſul avec *Euſebius Chronio* l'an 493. La famille *Albine*, quoique Plebeïenne, étoit conſiderable dès l'an 265. de Rome, 489. avant J. C. Mais il ne la faut pas confondre avec celle des Poſthumiens dont quelques uns porterent auſſi le ſurnom d'*Albin*.

(41) Voyez plus haut ſous la Note (37) ce qu'il faut entendre quelquefois par le terme *Conſulaire*, dans l'Hiſtoire Romaine.

(42) Ce *Baſile* n'eſt nullement connu dans l'Hiſtoire à moins que ce ne ſoit celui qui fut Conſul ſous le nom de *Baſile le jeune* en 529 & 541.

(43) Il y a eu à Rome deux Conſuls du nom d'*Opilion*; l'un qui le fut avec *Vincomalus* l'an 453. & l'autre qui fut le Collegue de l'Empereur *Juſtin* l'an 524. *L'Opilion* dont Boëce parle, peut être ce dernier qui, pour récompenſe de ſa lâcheté, aura été élevé au Conſulat par l'autorité de Theodoric, pendant que Boëce étoit en priſon.

(44) Ce Gaudence n'eſt abſolument point connu dans l'Hiſtoire.

(45) Dès le tems du Paganiſme, les Temples étoient les aziles les plus communs & les plus inviolables. On diſoit que les Dieux ſe chargeoient de punir les coupables qui imploroient leur miſeri-

corde,

corde, & que les hommes ne devoient point être plus implacables qu'eux. Tibere voiant que les crimes demeuroient impunis, par le moien de ces aziles, en abolit l'uſage. Le Pape Boniface V. voulut que les Egliſes & les Autels ſerviſſent d'azile aux coupables. Mais il paroit, par ce que dit ici Boëce, que plus d'un Siecle auparavant les Egliſes étoient deja en poſſeſſion de ce privilege, qui leur avoit été effectivement accordé par les Empereurs Honorius & Theodoſe.

(46) Ravenne étoit le ſejour du Roi Theodoric, au tems que Boëce écrivoit. C'eſt une ville de la Romagne en Italie, d'une grande ancienneté. Quelques Auteurs prétendent qu'elle fut fondée par les Sabins, & d'autres, par les habitans de Theſſalie. Elle avoit été ſi puiſſante qu'elle s'étoit oppoſée ſouvent aux Romains qui la reduiſirent en province ſous l'Empire d'Auguſte. Sa ſituation pareille alors à celle de Veniſe, la rendoit le principal port des Romains ſur le Golfe Adriatique. On voit encore à ſes murs du côté qui regarde la mer, des anneaux ou s'attachoient les vaiſſeaux; & l'on y trouve des reſtes d'une eſpece de Phare: Ce mot vient du Grec *Pharos*, que les Latins ont rendu en leur langue par celui de *Pharus*, & les François par celui de feu, de fanal ou de Phare. On nommoit originairement *Phare* une Tour ſur un Rocher dans une Iſle de ce nom, bâtie par l'ordre de Ptolomee Philadelphe, où l'on allumoit des feux, afin que ceux qui navigeoient puſſent eviter les écüeils dont ces côtes ſont remplies.

Et

Et aujourd'hui par rapport à cet ancien *Phare*, on appelle de ce nom les Tours élevées ſur la cote dont le haut porte un fanal qu'on allume la nuit pour le même uſage. Mais pour revenir à celui de Ravenne, la mer s'eſt retirée à trois milles delà, & le terrain autrefois ſubmergé, eſt devenu une des plus belles campagnes de l'Italie. Il s'y étoit tenu un Concile l'an 419. par ordre de l'Empereur Honorius.

(47) Cette marque ignominieuſe s'imprimoit avec un fer chaud de la même maniére qu'elle s'applique en France, ſur les épaules des malfaiteurs qui ſont fuſtigez, puis bannis, ou envoiez aux galéres. Il n'eſt pas aiſé de fixer le tems où cette ſorte de ſuplice commença à être pratiquée. On n'en voit rien dans ce commandement, que les Magiſtrats Romains faiſoient aux Licteurs, à qui il appartenoit de punir les coupables: *I' Lictor, colliga manus, expedi virgas, plecte ſecuri.* C'eſt à dire, *vâ Licteur, lie les mains à ce criminel, délie ton faiſceau de de verges & tranche-lui la tête.* Ces Licteurs étoient des eſpeces de Bourreaux, mais qui ne puniſſoient que les coupables qui étoient ſurpris en flagrant délit. Or comme il eſt certain que les Romains avoient d'autres ſupplices, tels que le crucifiement, il eſt sûr qu'ils avoient auſſi d'autres Bourreaux qui y appliquoient les coupables. Ces derniers, à la difference des Licteurs, s'appelloient *Carnifices*, & n'étoient tirez que du nombre des Eſclaves, parceque leur profeſſion étoit infame. Que ſi la marque dont il s'agit, étoit en

uſage à Rome, c'étoient vraiſemblablement eux qui l'appliquoient aux Criminels, mais de dire ſi elle y étoit véritablement en uſage, & pour quelles ſortes de crimes les malfaiteurs la ſouffroient; c'eſt ce qui me paroît difficile à déterminer. Peut-être auſſi ce ſupplice, qu'on voit dans le paſſage de Boëce pratiqué à Ravenne, ne fut-il introduit en Italie que par les Barbares qui y regnoient au tems de notre Auteur. Je croi cependant avoir lû quelque part, que les Romains faiſoient marquer au front les Eſclaves fugitifs, lorſqu'ils étoient pris.

(48) Le nom de *Senat* a été particulierement conſacré à celui de Rome, qui avoit la principale autorité dans l'Etat pour les affaires publiques. On fait remonter ſon établiſſement à Romulus, qui le compoſa de cent Senateurs, choiſis par les Tribuns du Peuple, entre les plus ſages & les plus qualifiez, qui ſe trouvoient alors à Rome. Son autorité diminua ſous les premiers Empereurs; mais elle ſubſiſta encore long-tems, & fut peu à peu anéantie. Le Senat avoit droit de délibérer & de décider ſur les affaires publiques, à l'exception de la création des Magiſtrats & des Loix qui concernoient le Peuple; mais on ne pouvoit faire ni l'un ni l'autre, ſans le conſentement du Peuple, & ſans ſon autorité. C'étoit au Senat à juger les Criminels; & comme au tems de Théodoric il étoit encore en poſſeſſion de ce droit, il ſe vit obligé par condeſcendance pour ce Prince, de ſouſcrire à la condamnation de Boëce; comme notre Auteur le dit plus bas.

(49) Le

(49) Le titre de Majeſté eſt fort ancien. On l'attribua d'abord à la République Romaine, d'où il paſſa aux Magiſtrats, & reſta dans la ſuite aux Empereurs & aux Rois.

(50) Voy. plus haut la Note (48)

(50*) Voy. plus haut la Note (17*).

(51) La Ville de Rome étoit alors aſſujetie à Théodoric Roi des Goths. Voy. plus haut la Note (25).

(52) Boëce a deja parlé plus haut de ce *Canius* & de ſon ſupplice qu'il n'explique point. Voy. plus haut la Note (23).

(53) Boëce parle ici de *Cajus Julius Cæſar Germanicus*, ſurnommé *Caligula*, Empereur Romain, qui ſucceda à Tibère l'an 37. de J. C. Il harangua le Senat dans cette occaſion avec une modeſtie qui charma tous ceux qui l'entendirent: il leur promit une part entiere au Gouvernement, & de faire tout ce qu'ils jugeroient à propos, comme leur Fils & leur Eleve. Il refuſa enfin par une modération affectée, les titres & les charges honorables que l'on vouloit lui donner. Mais il dégenéra enſuite d'une ſi horrible maniere, qu'il fit regreter le Regne de ſon prédéceſſeur, quoique très-cruel. Auſſi a-t'on dit de lui que la Nature l'avoit choiſi, afin de montrer au Monde juſqu'où elle pouvoit étendre ſes forces du côté du mal. Après avoir diſſipé en peu de mois un treſor de ſoixante deux millions ſix cens ſoixante quinze mille écus d'or, il commit les plus

odieuſes & les plus grandes baſſeſſes pour trouver de l'argent. Sa folie alla jusqu'à ſe vouloir faire paſſer pour un Dieu. Il avoit des machines avec lesquelles il faiſoit durant les éclairs une eſpece de tonnerre, & lorsque la foudre tomboit, il lançoit une pierre contre le Ciel, en diſant ces paroles impies: *Tuë-moi oujete tuerai.* Il couronna ſes extravagances par pluſieurs actions de cruauté. La premiere fut la mort du jeune Tibère, qu'il obligea de ſe tuer lui-même, ſous prétexte qu'il n'étoit permis à perſonne de mettre la main ſur le petit-fils d'un Empereur. Il traita de même ſa grand mere Antonia & ſon beau-pere Silanus. Il fit mourir quantité de perſonnes d'une manière inhumaine dans les ſpectacles publics. Il obligea Macron, ſa Femme & ſes Enfans, à qui il étoit redevable de l'Empire & de la vie, à ſe donner la mort. Il ſe ſouilla de pluſieurs adultères: conçut les projets ridicules d'élever ſon cheval au Conſulat & de bâtir un pont ſur la mer. Les dépenſes que lui occaſionna cette folle entrepriſe, le porterent à faire mourir pluſieurs perſonnes opulentes pour s'emparer de leurs biens. Il uſa de la même cruauté à l'égard des plus riches habitans des Gaules, ſous prétexte qu'il avoit perdu ſon argent au jeu. Enfin après une vie abominable, il fut tué de trente coups d'épée le 21. Janvier de l'an 41. de J. C.

(54) Germanicus, fils de Druſus & d'Antonia niéce d'Auguſte, fut adopté par Tibère ſon oncle, paternel, par ordre d'Auguſte. Il refuſa l'Empire que

que l'Armée lui vouloit déférer après la mort d'Auguſte. Il mourut à l'age de trente quatre ans, non ſans ſoupçon d'avoir été empoiſonné: car outre les taches noires & livides qui paroiſſoient ſur ſon corps, & l'écume qui couloit de ſa bouche, après qu'on l'eut brûlé, on trouva, dit-on, parmi ſes os ſon cœur encore tout entier. On ne douta point que Tibère n'eût été l'auteur de ſa mort, & qu'il ne ſe fut ſervi du miniſtère de Piſon, pour lors Gouverneur de Syrie. La jalouſie que l'Empereur conçut des belles qualités de Germanicus, qui faiſoit les délices du Peuple Romain, le porta à cette barbarie. Il mourut l'an 19. de J. C.

(55) Un Regne auſſi Tyrannique que celui de *Caligula*, ne put pas manquer de donner lieu à pluſieurs conjurations. L'Hiſtoire fait mention de celle qui couta la vie à *Getulicus* & à *Lepidus*, & à laquelle ſes propres ſœurs avoient eu part, en punition de quoi il les chaſſa de ſa Cour. Je ne ſai ſi ce fut cette conjuration dont parle Boëce en cet endroit.

(56) Baſile, Opilion & Gaudence, faiſoient profeſſion de l'Arianiſme: héréſie qui avoit pris naiſſance en l'année 312. & dans laquelle on enſeignoit: *que le Verbe n'étoit pas égal à ſon Pere, & qu'il n'avoit point été de toute éternité mais qu'il avoit été créé de rien, & qu'il étoit du nombre des Créatures.* On dit qu'Arius, chef de

cette ſecte, fit une terrible fin. Un Samedi au ſoir, avant le coucher du Soleil, ou le Dimanche ſuivant au matin, ſelon le Cardinal Baronius, pendant que cet héréſiarque étoit mené en pompe par les ſiens, & qu'il tenoit des diſcours vains & inſolens, en paſſant dans une place de Conſtantinople, il ſe ſentit tout à coup preſsé d'une néceſſité naturelle, & entra dans un lieu écarté pour ſe ſoulager. Là il tomba en défaillance, & y creva, comme un autre Judas, vuidant les boiaux, les inteſtins, le foye, la rate & le ſang, en l'annee 336. Mais je m'étonne de deux choſes: La premiere, en ſuppoſant cette Hiſtoire véritable, qu'on ne l'ait pas attribuée à l'effet d'un poiſon préparé charitablement par quelqu'ennemi d'Arius; & la ſeconde, qu'en doutant de cette avanture, on ne l'ait pas regardé comme une de ces pieuſes fables, que les ennemis des ſectaires ſont ſoupçonnez d'inventer quelquefois pour rendre leur mémoire plus odieuſe. Que de fauſſetez, par exemple, n'a-t'on pas débitées ſur le compte de Calvin, que l'on a dit être mort comme un enragé? Accuſation dont il eſt ſuffiſamment juſtifié par M. De Thou, dans ſon Hiſtoire, ſous l'an 1564.

(57) Le Philoſophe dont parle ici Boëce, eſt vraiſemblablement un Stoicien; mais je n'en ai pu découvrir le nom.

(58) Ve-

(58) Verone, Ville d'Italie dans l'Etat de Veniſe, fondée ou rebâtie par les anciens Gaulois, avoit été pillée par Attila & poſſedée ſucceſſivement par Odoacre Roi des Herules, & par Théodoric Roi des Goths, qui avoit cette Ville ſous ſa domination, au tems dont parle Boëce.

(59) Voy. plus haut la Note (49)

(60) Voy. plus haut la Note (40)

(61) Il eſt ici queſtion de pas Géométriques dont les mille faiſoient huit ſtades. Le mille d'Italie, eſt le tiers d'une lieue de France & le quart d'une lieue d'Allemagne. Le pas Géométrique eſt de cinq pieds de Roi, & le mille moderne d'Italie revient à un mille & un quart des milles anciens. Sur ce pied les cinq cens mille pas dont parle Boëce, n'en font que quatre cens mille modernes, ce qui fait cent trente trois lieues & demie de France, ou cent milles d'Allemagne: diſtance qui doit être, ſuivant Boëce, entre la Ville de Rome & celle de Pavie où il étoit priſonnier. On montre encore dans cette derniere Ville, une tour de brique qui eſt, à ce qu'on dit, celle où ce grand-homme perdit la liberté & la vie. Son corps avoit été d'abord inhumé dans l'Egliſe de Saint-Pierre à l'entrée de la Chapelle de St. Auguſtin. Mais 470. ans après, ſavoir l'an 996. de J. C. l'Empereur Othon III. transféra ſes cendres dans un tombeau de marbre qu'il lui fit élever.

(62) Tant que la République Romaine a ſubſiſté, chaque Conſul étoit annal. Le Peuple aſſemblé dans le Champ de Mars, en éliſoit deux nouveaux tous les ans. Cette charge fut établie après qu'on eut chaſſé Tarquin le Superbe, dernier Roi de Rome, l'an 246. de la fondation de cette Ville & 508. avant J. C. D'abord l'autorité des Conſuls étoit presque ſouveraine; mais elle diminua beaucoup ſous les Empereurs, qui ne leur en laiſſerent que les marques, avec le pouvoir de convoquer le Senat, & de rendre juſtice aux particuliers. Boëce fut honoré trois fois du Conſulat: la premiere, ſous le nom de *Severinus Boëtius*, avec *Anicius Manlius* ſon collegue & ſon parent, en l'année 487. de J. C. la ſeconde, ſous le nom de *Manlius Severinus Boëtius*, avec *Eutharicus* ſon collegue, en l'année 510. & la troiſieme, ſous le nom de *Severinus Boëtius* avec *Q. Aurelius Symmachus* ſon beau-pere, en l'année 522.

(63) Pythagore, Philoſophe, & auteur de la ſecte dite *l'Italique*, né à Sidon vers la XLVII. Olympiade, environ 593. ans avant J. C. fut le premier des Philoſophes après Thalès, qui ſoutint l'immortalité des ames; mais il enſeignoit en même tems la Métempſycoſe, ou Transmigration des ames, après la mort, dans d'autres corps, & même des corps des hommes dans ceux des bêtes, & des corps des bêtes dans ceux des hommes. On croit que c'eſt la raiſon pour laquelle les Pythagoriciens s'abſtenoient de manger de la Viande, mais

mais d'autres prétendent que ce n'étoit que le prétexte. Pythagore a enſeigné, comme pluſieurs autres Anciens, que c'étoit la Terre, & non pas le Ciel, qui tournoit. Il eſt le premier, ſelon Platon, qui voulut que tout fut commun entre les amis. Ses Diſciples, ſuivant cette maxime, mettoient tout ce qu'ils avoient en commun. C'eſt apparemment ſur ce fondement, qu'un Religieux Carme (le Pere Philippe Teſſier) ſoutint à Beziers en 1682. des Thèſes dans un Chapitre Provincial, où il établiſſoit qu'il étoit probable, que Pythagore & ſes Diſciples étoient Religieux profès de l'Ordre de Montcarmel, auſſi-bien que les anciens Druides Gaulois. Mais ces Thèſes furent cenſurées à Rome. Pythagore fut tué à Metaponte dans une émotion populaire, agé de quatrevings-dix ans dans la IV. année de la LXX. Olympiade, 497. ans avant J. C. D'autres aſſurent que s'étant retiré dans le Temple des Muſes, il s'y laiſſa mourir de faim. On dit que ce Philoſophe étant venu en Italie, fit une foſſe en terre, dans laquelle il ſe fit deſcendre; qu'il en ſortit après bien du tems, comme s'il revenoit des Enfers; & qu'aiant été inſtruit par ſa mere de ce qui s'étoit paſſé pendant qu'il étoit ſous terre, il le rapporta aux aſſiſtans, pour leur perſuader qu'il étoit deſcendu véritablement aux Enfers, où il avoit appris tout ce qui s'étoit paſſé ſur la Terre. Mais cette Hiſtoire paroît fabuleuſe & indigne de la gravité d'un Philoſophe tel que Pythagore.

(64) *Q. Aurelius Symmachus* étoit Préfet de Rome & Conſul l'an 522. avec Boëce ſon Gendre, ainſi que je l'ai dit ſous la Note (54). C'étoit le premier homme du Senat par ſa ſcience, ſa probité, ſon expérience & ſa ſageſſe. Il étoit encore en liberté, lorsque Boëce écrivoit ceci: mais Théodoric l'aiant attiré à Ravenne avec le Pape Jean I. les fit enfermer tous deux dans une priſon, où le ſecond que l'on regardoit comme criminel de leze-Majeſte, mourut de faim, de ſoif & de toutes ſortes d'incommoditez. A l'égard de Symmaque, que l'on ſoupçonnoit d'avoir participé à tout ce qui s'etoit fait contre les Ariens, il eut le ſort de Boëce ſon Gendre, c'eſt à dire qu'il fut décapité; ce qui arriva en l'année 526.

(65) Voy. plus haut la Note (19) & la (12)

(66) Voy. plus haut la Note (12)

(67) L'Etoile dont Boëce parle ici, eſt cette Etoile brillante, qui précedant le lever du Soleil, eſt nommée *Lucifer*, & qui le ſuivant au ſoir, eſt appellée *Heſperus*. *Heſperus*, ſelon les Poëtes, fut fils de l'Aurore & de Céphale; mais ſuivant l'opinion la plus commune, il fut fils de Japhet & frere d'Atlas, & donna ſon nom à l'Italie. Etant monté ſur une des plus hautes pointes de l'Atlas, pour mieux obſerver le cours des Aſtres, il n'en deſcendit point & diſparut pour toujours; ce qui a donné lieu de feindre qu'il avoit été changé en Etoile.

(68) Le

(68) Le *Zéphyre* étoit un Dieu du Paganiſme qui favoriſoit, ſuivant les Poëtes, la naiſſance des Fleurs & des Fruits de la Terre, par un ſouffle doux & benin, qui ranimoit la chaleur naturelle des Plantes, & donnoit la vie à toutes choſes. On le repréſentoit ſous la forme d'un jeune homme, d'un air fort tendre, aiant ſur la tête une couronne compoſée de toutes ſortes de Fleurs. On diſoit qu'il étoit fils de l'Aurore; & qu'il aimoit la Nymphe Chloris, à laquelle il avoit donné l'Empire des Fleurs. Car il eſt certain que celle que les Romains appelloient *Flore* étoit la même que les Grecs avoient appellée, avant eux, *Chloris*. Le *Zéphyre* eſt aujourdhui le nom d'un Vent qui ſouffle du côté d'Occident, & qui eſt extrémement ſain & agréable; qui contribue à la naiſſance & à l'accroiſſement de tous les Fruits.

(69) Dans le tems que Boëce écrivoit, Athènes n'étoit plus, ni pour ſon luſtre ni pour la nature de ſon Gouvernement, ce qu'elle avoit été autrefois. L'an 395. de J. C. Alaric, Roi des Goths, l'avoit priſe, ſous l'Empire d'Arcadius & d'Honorius. Et ce ne fut que dans le VI. Siecle, que l'Empereur Juſtin tacha de la rétablir. Athènes avoit eté auparavant l'une des Villes du Monde les plus illuſtres & les plus floriſſantes. On ne laiſſoit pas cependant d'y cultiver encore les Sciences du tems de Boëce, puisque ce fut là qu'il s'appliqua pendant dix huit ans à la lecture de tous les Philoſophes, principalement d'Ariſtote, d'Euclide & de Ptolomée.

Al'égard

Al'égard du Gouvernement d'Athènes dont Boëce me fournit ici l'occaſion de parler: après la mort de Codrus, dernier Roi d'Athènes, arrivée l'an 1092. avant J. C. les Athéniens jugerent à propos, pour honorer ſa memoire, de ne plus ſouffrir de Rois, & créérent des Magiſtrats qu'ils appellerent *Archontes* ou *Princes*. Le premier qui fut élu, fut Medon fils de Codrus, qui, en cette qualité, gouverna la République d'Athènes pendant vingt années. Les premiers Archontes étoient perpetuels: ils furent depuis decennaires, & demeurerent enfin annuels. La Guerre du Peloponèſe, que les Athéniens eurent à ſoutenir, pendant vingt huit ans, contre les Thebains & les Lacédemoniens jaloux de leur puiſſance, leur fut enfin fatale. Les Thebains demandoient qu'on ruinât Athènes; mais l'avis des Lacédémoniens aiant prévalu, on y établit trente Tyrans qui furent chaſſez au bout de trois ans. Pauſanias y rétablit le Gouvernement Populaire. Outre cela, il y avoit à Athènes l'Aréopage, qui étoit un Senat compoſé d'un certain nombre de Magiſtrats, que les uns font monter à 31. d'autres à 51. & d'autres encore jusqu'a 500. qui étoient perpétuels & les premiers de la Ville. Ce Senat ſubſiſtoit encore du tems de St. Paul.

(70) Il ne nous reſte des Loix Romaines que quelques fragmens, dans leſquels je ne trouve point celle que Boëce met ici dans la bouche de la Philoſophie. Cependant pluſieurs prétendent qu'il y avoit à Rome une Loi, en vertu de laquelle qui-

con-

conque y venoit habiter, quoique banni de ſa Patrie, y étoit reçu ſans paſſer pour exilé, parceque Rome étoit conſiderée comme la Patrie commune de tous les Peuples de l'Univers. Je croi que l'origine de cette Loi vient de Romulus qui, lors qu'il jetta les fondemens de la Ville de Rome, donna la liberté à tous ceux qui voudroient y venir, d'en être habitans, ce qui contribua à rendre cette Ville très-peuplée.

(70*) Voy. plus haut la Note (29*)

(71) J'ai rendu par le terme de *Glaces* celui *de Verre* que Boëce a emploié. Je n'oſerois cependant aſſûrer que les ouvrages de Verre, ausquels nous donnons proprement aujourdhui le nom de *Glaces de Miroir*, fuſſent connus du tems de notre Auteur. Mais il eſt vrai que l'invention nous en eſt venue d'Italie, les Venitiens aiant été long-tems les ſeuls qui en euſſent la fabrique, qui ſubſiſte encore dans un de leurs fau-bourgs nommé *Muran.* C'eſt delà que M. Colbert fit venir des Ouvriers, pour en former l'établiſſement en France pendant ſon Miniſtere; parcequ' encore que Louis XIII. eût accordé auparavant le privilege d'une pareille Manufacture à deux particuliers, nommez *de Grandmont & d' Authonneüil*, ceux ci ne purent ſoutenir leur entrepriſe. A l'égard de la fabrique du Verre, elle eſt beaucoup plus ancienne. L'invention en eſt venue de Phénicie, ſuivant ces paroles de Pline le Natu-

Naturaliſte: *Sidon artifex Vitri.* On le faiſoit, à ce qu'il dit, à 500. pas d'un Ruiſſeau nommé *Belus*, dont le ſable y étoit très propre. On rapporte que cette propriété ſe reconnut par des Matelots qui prirent de ce ſable avec du nitre, pour faire une eſpece de trepié à leur marmite. Ils n'eurent pas plustôt allumé le feu, qu'ils en virent couler comme du Verre fondu. Ainſi ils apprirent à faire du Verre avec ce ſable & du nitre mêlez enſemble. On ramaſſoit ce ſable ſur le rivage, & on le transportoit dans tous les endroits du Monde pour en faire du Verre. Quelquefois il y a eu des vaiſſeaux d'Italie qui en ont été charger pour cet uſage. Le Ruiſſeau *Belus*, qui eſt nommé auſſi *Pagida* ou *Pacida* & Βέλεος, dans les Antiquités Judaiques de Joſephe, prend ſa ſource du Lac Cendevia à 250. ou 300. pas de la Ville de Ptolémaide ou St. Jean d'Acre. Les matieres qu'on emploie aujourd'hui dans les Verreries, ſont quelques eſpeces de cailloux concaſſez, du ſable de grais, ou même du ſable commun, diverſes ſortes de ſoutes, des cendres de leſſive & de fougere, avec du groiſil ou Verre caſſé. On ſait qu'il n'y a en France que des Gentils-hommes qui puiſſent ſoufler & fabriquer le Verre: Bien loin que ce travail les faſſe déroger, c'eſt une eſpece de titre de Nobleſſe, & l'on ne peut même y être reçu ſans en faire preuve. Mais il n'y a que de pauvres Gentils-hommes qui embraſſent cette profeſſion. Le Poëte St. Amant étoit fils d'un de ces Gentils hommes Verriers; ce qui fit dire aſſez plaiſamment à Mayuard lui parlant:

Votre

Votre nobleſſe eſt mince,
Car ce n'eſt pas d'un Prince,
Daphnis, que vous ſortés:
Gentil homme de Verre,
Si vous tombés à terre,
Adieu vos qualités.

(71*) Conſtellation ou Signe du Zodiaque, dans lequel le Soleil entre au mois de juin, & fait le Solſtice d'Eté. Les Poëtes feignent que c'eſt l'Ecreviſſe que Junon envoia pour mordre Hercule pendant qu'il combatroit contre l'hydre: ce Heros l'aiant tuée, Junon la mit dans le Ciel pour la récompenſer. Cette Conſtellation eſt compoſée de neuf Etoiles, qui repréſentent, à ce qu'on s'eſt imaginé, la figure d'une Ecreviſſe. Mais il eſt plus croiable qu'on lui en a donné le nom, parceque le Soleil y entrant, commence à revenir vers l'Equateur, & ſemble marcher à reculons.

(72) Cerès, étoit fille de Saturne & d'Ops, Sœur de Jupiter & de Neptune & mere de Proſerpine, ſuivant les Poëtes. Les Anciens la reconnoiſſoient pour la Déeſſe des Grains & des Fruits, & croioient que pour apprendre aux hommes l'art de cultiver la Terre, elle voiagea long-tems avec Bacchus. Elle enſeigna, dit-on, au jeune Triptolème ſon éléve, la maniére de labourer la Terre & d'y ſemer du bled, & l'aiant fait monter ſur un char tiré par des Serpens ailez, elle l'envoia par tout l'Univers pour

pour enſeigner l'Agriculture à tous les hommes. Quelques Auteurs croient que Cerès fut une Reine de Sicile. D'autres prenent Cerès pour la Terre, qui eſt la mere nourrice des hommes. On l'a nommée *Thesmophore* ou *Législatrice*, parcequ' avant l'uſage du Froment, les hommes vivoient dans les bois, ſans loix & ſans police. Dès que le Froment fut trouvé, il fallut partager & labourer la Terre, ce qui donna commencement à la police & aux loix, comme le dit Servius. Cerès eſt la mere de Proſerpine & néanmoins l'une & l'autre eſt la Terre. Rhea eſt la mere de Cerès; & neanmoins ni l'une ni l'autre ne ſont autre choſe que la Terre. Les verités ſont réelles & phyſiques, les Genealogies ſont Poëtiques & figurées. Voſſius croit que Rhéa eſt tout le Globe de la Terre; que Cerès n'en eſt que la ſurface, que l'on ſeme & qu'on moiſſonne; & que Proſerpine n'eſt que l'Hémisphere de nos Antipodes. Quelques Ecrivains aſſûrent cependant que Cerès étoit venue de Sicile en Grece; qu'elle demeura à Athènes la ſeizieme année du regne d'Erichtée, que les Marbres d'Arondel fixent à l'an 1409. avant J.-C. qu'elle apprit aux Athéniens à semer du Bled; que Triptolème fils de Celeus & de Nerée en ſema dans le champ appellé *Rharius* proche d'Eleuſine, & que cet art paſſa ainſi aux autres Nations.

(73) On croit qu'avant l'uſage du Froment, les hommes vivoient de Gland dans les bois. Quelqu'un a dit à ce ſujet, que leur nourriture n'étoit pas

pas agréable, ſi les Chênes d'alors ne produiſoient que des Glands pareils à ceux d'aujourd'hui, dont la ſubſtance eſt fort amère. Mais il faut obſerver en premier lieu, que cette amertume n'eſt propre qu'au Gland de Chêne; que celui du Hêtre, que l'on nomme *Faine*, eſt d'un goût ſi doux & ſi agréable à manger, que de nos jours on en fait une huile fort eſtimée pour la friture & la ſalade; que non ſeulement il eſt probable que c'eſt de celui ci que les premiers hommes ſe ſont nourris, mais qu'il eſt auſſi vraiſemblable, que, ſous le terme de *Gland*, ils pouvoient comprendre les Fruits comeſtibles de pluſieurs autres Arbres, tels que le Chateignier, l'Amandier, le Noiſetier, le Noier, &c. Voy. les Notes (40) du Livre ſecond.

(74) Voy. plus haut la Note (68)

(75) Vent de Bize, du Nord ou du Septentrion, autrement appellé *Boreas*. Ce Vent vient directement du Pole Arctique. Il eſt d'ordinaire foid & ſec. Les Poëtes le repreſentent avec une queue de ſerpent, aiant ſa barbe & ſes cheveux couverts de neige & de glace.

(76) Bacchus, ſelon les Poëtes, étoit Fils de Jupiter & de Semelé. Il conquit les Indes & presque toute la Terre. On le fait Dieu du Vin, & on lui donne une couronne de feuilles de vigne. On le repréſentoit dans un char de triomphe, traîné tantôt par des Pantheres & tantôt par des Tigres, qui lui étoient particulierement conſacrez, comme un emblème des effets du Vin, qui, ſelon les ſujets où il agit, dompte quelquefois les hommes les plus farouches, & quelquefois les rend furieux: ce qu'on

appelle vulgairement, *Vin de Singe & Vin de Lion.* Il n'y eut que les Scythes ſeuls qui ne voulurent point reconnoître Bacchus, diſant que c'étoit une choſe ridicule d'adorer un Dieu qui rendoit les hommes inſenſez. Il y a bien de l'apparence que ce faux Dieu n'eſt autre que le Noë de l'Ecriture, qui cultiva le premier la vigne, & en aiant fait du Vin en reſſentit les effets. On remarque que la France & l'Allemagne n'ont des vignes que depuis l'Empereur Aurelien, qui permit aux Gaulois, & aux Franconiens d'en planter, en l'année 271. de J. C. Les premiers plants furent tirez de la Dalmatie.

(77) Les Etoiles ſont des corps lumineux, que l'on diſtingue en Etoiles fixes & en Etoiles errantes ou Planétes. Comme j'ai parlé de ces dernieres ſous la Note (12), il ne ſera ici queſtion que des Etoiles fixes, ainſi nommées par ce qu'elles ſemblent être attachées au Firmament. Les Anciens ont cru qu'il n'y avoit dans le Ciel que mille vingt deux Etoiles apparentes & qui ſe puſſent bien connoître; & ils comprenoient toutes les autres ſous le nom d'*Etoiles nébuleuſes* ou *obſcures.* Mais par le moyen du Téleſcope ou Lunette de longue vuë, qui a été inventée dans le dernier Siecle, par Jacques Metius Hollandois, on en a découvert un bien plus grand nombre; & aulieu de quarante huit Conſtellations des Anciens, les Modernes en comptent ſoixante quatre: Savoir, douze dans le Zodiaque, que l'on appelle les douzes Signes; vingt-trois dans la partie Septentrionale, & vingt-neuf dans la partie Méridionale: Les douze Signes ſont appellez, le *Belier*, le *Taureau*, les *Gémeaux*, le *Cancer*, le *Lion*, la *Vierge*, la

la *Balance*, le *Scorpion*, le *Sagittaire*, le *Capricorne*, le *Verſeau*, & les *Poiſſons*. Les vingt-trois Conſtellations de la partie Septentrionale, ſont nommées: 1. La *Petite Ourſe*. 2. Le *Dragon*. 3. L'*Ourſe*. 4. *Cephée*. 5. Le *Cygne*. 6. La *Lyre*. 7. *Hercule* 8. Le *Bouvier*. 9. Le *Charetier*. 10. *Caſſiopée*. 11. *Perſée*. 12. *Andromède*. 13. La *Tête de Méduſe*. 14. *Pégaſe*. 15. Le *Petit Cheval*. 16. Le *Dauphin*. 17. Le *Dard*. 18. L'*Aigle*. 19. Le *Serpentaire*. 20. La *Couronne Septentrionale*. 21. Le *Serpent*. 22. La *Chevelure de Bérénice*. 23. Le *Triangle Septentrional*. Les-vingt neuf Conſtellations de la partie Méridionale, ſont: 1. La *Baleine*. 2 Le *Petit-Chien*. 3. Le *Grand Chien* 4 *Orion*. 5. Le *Lievre*. 6. Le *Fleuve Eridan*. 7. Le *Poiſſon Auſtral*. 8. L'*Autel*. 9. La *Colombe*. 10. L'*Oiſeau de Paradis*. 11. Le *Phénix*. 12. La *Grue*. 13. L'*Indien*. 14. Le *Paon*. 15. La *Louve*. 16. Le *Centaure*. 17. Le *Corbeau*. 18. Le *Vaſe*. 19. L'*Hydre*. 20. Le *Navire* ou l'*Arche de Noë*. 21. La *Couronne Méridionale*. 22. La *Mouche*. 23. La *Pie* ou *Toucan*. 24. Le *Serpent Méridional* 25. La *Dorade*. 26. Le *Poiſſon volant*. 27. Le *Caméleon*. 28. Le *Triangle Auſtral*. 29. La *Croix Indienne*. On leur donne ces noms, non pas tant parcequ'elles en ont les figures, que pour pouvoir marquer le lieu des Etoiles, ou pour s'accorder avec les Poëtes qui ont feint des changemens de perſonnes, d'animaux, & d'autres choſes, en pluſieurs de ces Conſtellations. Les Aſtronomes diſtinguent ſix ſortes d'Etoiles, ſelon la difference de leur grandeur apparente, à laquelle on ne peut pas dire que la véritable réponde, puisque vraiſemblablement elles ne ſont pas dans une même ſurface ſphérique, mais diſperſées

dans l'immenſe étendue de l'Univers, les unes plus près, les autres plus loin de nous.

(78) Selon les Géographes, l'*Océan* eſt cette vaſte & large étendue de Mer qui environne toute la Terre & qui en eſt auſſi environnée. On peut aller par Mer d'un bout à l'autre du Levant au Couchant, depuis que Magellan, le Maire, & Browers, ont découvert des paſſages de la Mer du Nord dans la Mer du Sud ou Pacifique. Cet *Océan* eſt naturellement diviſé en quatre grandes parties, qu'on appelle *Océan Oriental, Océan Méridional, Océan Occidental*, & *Ocean Septentrional.* Suivant les Poëtes, l'*Océan* eſt le Dieu de la Mer, Fils du Ciel & de Veſta, mari de Thétis & pere des Fleuves & des Fontaines. Les Anciens ont appellé l'*Océan* le pere de toutes choſes, parcequ'ils ont cru qu'elles étoient engendrées de l'humidité; ce qui eſt conforme au ſentiment de Thalès, qui établit l'Eau pour premier principe.

FIN DES REMARQUES SUR LE PREMIER LIVRE.

LA

LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOËCE.

LIVRE SECOND.

Dans lequel la Philoſophie applique les premiers remèdes aux maux de Boëce, & lui montre qu'il ſe plaint mal à propos de la Fortune.

APrès cela, la Déeſſe ſe tût un moment: & dès qu'elle eut réveillé mon attention par ſon ſilence mêlé de

modeſtie; elle commença avec moi ce nouvel entretien.

LA PHILOSOPHIE.

Si j'ai bien connu les cauſes & la nature de votre maladie, mon cher Diſciple: vous avés un regret de votre premiere fortune, qui vous conſume & vous fait ſecher. C'eſt ſon changement que vous vous repréſentés, qui ſeul a bouleverſé votre eſprit. Je conçois toutes les diverſes illuſions de la Fortune; jusqu' à quel point elle flate ceux qui s'y laiſſent prendre; & combien auſſi elle déſeſpère ceux que ſes faveurs abandonnent inopinément. Si cependant vous voulés rappeller à votre ſouvenir la nature, le caractere ordinaire, & le mérite de cette Idole, vous reconnoîtrés, bientôt qu'elle ne vous avoit donné, ni ne vous a fait perdre rien d'aſſez agréable, pour en deſirer la poſſeſſion, ou pour en regretter la perte. Mais je penſe que je n'aurai pas beaucoup de peine à vous remettre ces choſes dans la

la mémoire. Car vous aviés coûtume de traiter rudement cette Fortune trompeuſe, lors même qu'elle s'approchoit de vous pour vous carreſſer. Vous aviés ſans ceſſe à la bouche quelqu'une de mes ſentences pour la rebuter & l'éconduire. Mais comme les choſes ne peuvent ſubitement changer de face, qu'elles n'excitent au dedans de nous une eſpece de révolution: voilà pourquoi vous avés perdu votre tranquillité naturelle. Or il eſt tems que je vous inſinue dans le cœur quelque choſe de doux & d'agréable, pour le diſpoſer à prendre, à plus longs traits, la médecine que je vous réſerve. Puiſſe l'éloquence de la Rhétorique (1) mettre ſur mes lèvres cette perſuaſion victorieuſe, qui n'eſt permiſe qu'autant qu'elle eſt jointe à mes préceptes; & que la Muſique (2), cette petite eſclave née dans ma maiſon, forme, de concert avec elle, des tons tantôt legers & tantôt graves!

Quel a donc été, mon Ami, le ſujet de votre affliction? vous avés vû ſans

doute quelque choſe de nouveau & d'extraordinaire. Si vous penſés que la Fortune ait été changeante à votre égard, vous êtes dans l'erreur. Ce ſont là ſes habitudes continuelles, c'eſt ſon caractere & ſon naturel. Elle a conſervé plustôt à votre occaſion ſa propre conſtance dans ſon changement même. Telle elle étoit, lorsqu'elle vous careſſoit, & que les attraits d'une fauſſe félicité vous faiſoient illuſion. Vous avés vû le double viſage de cette aveugle Divinité (3); & elle, qui ſe voile aux yeux des autres, s'eſt montrée toute entiere à vous. Si vous éprouvés ce qui lui eſt ordinaire, faites en uſage & ne vous plaignés pas. Si vous avés horreur de ſes perfidies, mépriſés-les, mais rejettés-la auſſi lorsqu'elle vous comble de ſes careſſes dangereuſes. Car ce qui eſt maintenant la cauſe de votre chagrin, auroit dû être celle de votre tranquillité; puisque la Fortune, en vous abandonnant, vous a rendu le repos qui eſt incompatible avec elle. De bonne-foi, pouvés-vous regarder comme précieuſe une

une félicité paſſagère ? Pouvés-vous chérir la préſence de la Fortune, dont la compagnie eſt auſſi peu aſſurée, que ſon départ eſt mortifiant ? Que s'il n'eſt pas en votre pouvoir de la retenir, ni de voir ſa fuite ſans être miſérable, comment devés-vous conſidérer cette volage, ſi non comme le ſigne d'une prochaine miſere ? Car il ne ſuffit pas d'enviſager le préſent : il eſt de la prudence de faire attention à la ſuite des choſes ; & le peu de ſolidité qu'il y a dans l'un & dans l'autre, par rapport à la Fortune, doit autant empêcher de craindre ſes menaces, que de deſirer ſes careſſes. Enfin dès qu'une fois vous avés ſubi ſon joug (4), vous avés dû vous attendre, à ſouffrir patiemment tout ce qui viendroit de ſa part. N'y a t'il pas de l'injuſtice à vous de contraindre une Maitreſſe à laquelle vous vous êtes ſoumis volontairement, à reſter ou à s'en aller contre ſon gré ? Et n'empirerés-vous point, par votre impatience, une condition que vous ne pouvés changer ? Si vous vous mettiés ſur la mer à la diſcretion des

Vents, vous iriés, non pas où votre deſir, mais où leur impulſion vous pouſſeroit. Si vous cultiviés un champ, vous compenſeriés les années de diſette par celles d'abondance. Vous vous êtes aſſujeti à la domination de la Fortune; il faut qu'en humble Sujet, vous obéiſſiés à ſes loix. Hé quoi! voulés-vous empêcher ſa roue de tourner? Ne voiés-vous pas, (homme ſimple que vous êtes!) que ſi la Fortune étoit permanente, elle ceſſeroit d'exiſter?

* * *

Dans les déreglemens de ſes flux & reflux
Non l'Euripe inconſtant ne le fut jamais plus (5).
Elle abat à ſon gré le plus puiſſant Monarque;
Releve, rétablit le Monarque abattu;
Livre, quand il lui plait, le Vainqueur à la Parque (6)
Et transmet ſes lauriers au malheureux Vaincu.

* * *

La cruelle en ſes jeux toujours inéxorable
Rit des maux qu'elle a faits, jamais ne s'en repent:
Son oreille eſt fermée aux cris du miſérable,
Et ſon œil inſenſible aux larmes qu'il répand.

Mais

* * *

Mais le plus grand plaiſir de cette impitoiable,
Eſt, par un promt retour, de faire, en un inſtant,
D'un objet mépriſable, un objet important,
D'un important, un mépriſable.

* * *

Mais je ſuppoſe pour un moment, que la Fortune vous interroge par ma bouche : voiés ſi ce qu'elle vous demande eſt juſte.

LA FORTUNE.

Mon Ami, pourquoi m'accuſés-vous tous les jours, & vous plaignés-vous de moi ? Quel tort vous ai-je fait ? Quels biens, qui vous ſoient propres, vous ai-je ôtez ? Conteſtés avec moi, devant tel Juge qu'il vous plaira, ſur la poſſeſſion des richeſſes & des honneurs ; & ſi vous me montrés qu'un ſeul homme y ait le moindre droit de propriété, je vous accorderai volontiers, que ce que vous me redemandés, étoit à vous. Lorſque la Nature vous fit naître du ſein de votre

votre mere, je vous reçus nû & dans l'indigence de toutes choſes; je vous ai libéralement ſecouru de mes biens; & vous n'êtes aujourd'hui ſi inſolent avec moi, que parceque j'en ai uſé avec vous d'une maniere trop indulgente & trop favorable; vous aiant prodigué tout ce qui étoit en mon pouvoir. Il me plaît de reprendre maintenant ce que je vous avois prêté. Remerciés-moi de vous avoir fait joüir d'un bien qui n'étoit point à vous. Ainſi vous n'avés pas droit de vous plaindre de l'avoir perdu. Pourquoi donc vous en plaignés-vous? Je ne vous ai fait aucun tort. Les honneurs, les richeſſes, & autres choſes ſemblables, ſont de ma dépendance. Elles ſe trouvent par rapport à moi, ce que ſont des Domeſtiques à l'égard d'une Maitreſſe. Elles viennent & s'en vont avec moi. Certainement, ſi ce que vous avés perdu eût été à vous, vous auriés été le maitre de ne le perdre pas. Serai-je la ſeule qui ne pourra uſer de ſes droits? Il eſt permis au Ciel de faire ſucceder les nuits les plus obſcures aux jours

jours les plus clairs. Il plait aux Saiſons de couvrir la Terre, tantôt de fleurs & de fruits, tantôt de pluïes & de frimats. La Mer a droit d'être aujourd'hui calme & demain orageuſe. Moi ſeule, je ſerai contrainte, par l'inſatiable cupidité des hommes, de garder une conſtance oppoſée à mon caractère! Non non, voici mon pouvoir & mon amuſement continuel. Je fais tourner ma roue avec rapidité, & je me divertis à faire monter en haut ce qui eſt en bas, & deſcendre en bas ce qui eſt en haut. Placés-vous y; ſi vous montés dabord, ne trouvés pas mauvais qu'enſuite je vous faſſe deſcendre quand ce ſera votre tour. Ne connoiſſiés vous pas mon naturel? Ignoriés vous que Crœſus (7), Roi de Lydie (8), après s'être rendu formidable à Cyrus (9), fut trainé miſérablement au bûcher, dont les flammes l'auroient fait périr, ſans une pluie que le Ciel envoia pour l'empêcher? Ne ſavés-vous pas que Paul (10) donna généreuſement des larmes à l'infortune du Roi Perſée (11) qu'il avoit fait priſonnier? Qu'y a t'il de

plus

plus commun dans les Tragédies, que d'y voir les Roïaumes les plus floriſſans renverſez par un coup imprévû de la Fortune? N'avés-vous pas entendu dire dans votre jeuneſſe, qu'il y avoit aux portes du Palais de Jupiter (12) deux tonneaux pleins, l'un de biens, & l'autre de maux? Que ſi vous y avés puiſé des biens en trop grande abondance: ſi je ne vous ai pas entierement abandonné: ſi vous trouvés enfin dans mon inconſtance un juſte ſujet d'eſpérer un meilleur ſort: Par toutes ces raiſons, ne vous conſumés pas l'eſprit d'affliction; & puiſque vous êtes dans un Etat où tout le monde a ſa place, cherchés à y vivre comme vous en avés droit de vous-même.

* * *

Quand l'Abondance inépuiſable (13)
Diſtribuëroit à pleines mains
Autant de tréſors aux Humains
Que l'Ocean roule de ſable: (14)
Quand de ſa Corne intariſſable (15)
Elle feroit pleuvoir ſur eux,

Des

Des monceaux d'or auſſi nombreux,
Qu'on voit, dans la nuit la plus claire,
Briller d'étoiles dans les Cieux:
Leur cœur contre eux toujours en guerre
Ne les rendroit pas plus heureux.
Si quelquefois promt à leurs vœux
Dieu leur diſpenſe & leur prodigue
L'or, les honneurs, tout ce que brigue
La vanité d'un Orgueilleux:
A d'autres biens leur cœur aſpire
Et plus avide il en devient,
Idolatrant ce qu'il deſire,
Le mépriſant quand il le tient.
Comment calmer l'impatience
Que l'Argent ne fait qu'irriter?
Plus on voit ſes biens augmenter
Plus on ſe croit dans l'indigence.

* * *

LA PHILOSOPHIE.

Si la Fortune vous parloit ainſi, vous n'auriés aſſurément rien à lui répondre. Mais que lui pourriés-vous répliquer, par exemple, pour votre défenſe? voions: dites: je vous laiſſerai parler.

BOECE.

BOECE.

Toutes les belles paroles que j'ai entendues, ne ſont que de ſpécieuſes allégations, que les artifices de l'Eloquence & la douceur de la Muſique rendent agréables à l'oreille, mais incapables d'effacer les profondes impreſſions que l'adverſité laiſſe dans le cœur. C'eſt pourquoi depuis que je ceſſe de les entendre, je ſens au dedans de moi la même triſteſſe qu'auparavant.

LA PHILOSOPHIE.

J'en ſuis très-perſuadeé: car je ne vous les ai pas données comme un remède à votre maladie, mais ſeulement comme un lenitif à la douleur opiniâtre qui empêchoit votre guériſon. J'en emploierai de plus actifs, quand il ſera tems. Cependant, afin que vous ne vous figuriés pas mal à propos d'être un homme infortuné; dites-moi: avés-vous oublié quel a été le genre & le degré de votre fortune? Je paſſe ſous ſilence le double bonheur que vous êutes, après

après la perte de vos parens, de tomber dans les mains des grands-hommes (16) qui prirent ſoin de votre éducation; & de voir enſuite rechercher votre alliance par les premiers de Rome (17), de qui vous fûtes chéri (ce qui eſt plus précieux que tous les liens du ſang) avant que vous euſſiés contracté cette alliance avec eux. Qui eſt-ce qui ne publioit pas que vous étiés l'homme du monde le plus heureux; aiant pour beauperes des Perſonnages de cette qualité; pour compagne, une Femme (18) pleine de modeſtie & de vertu; pour enfans, des Fils (19) d'un mérite diſtingué? Je paſſe encore ſous ſilence (car à quoi bon s'arrêter à des choſes ordinaires?) je paſſe, dis-je, ces emplois qui avoient été refuſez à des vieillards, & qui vous furent déférez dans l'âge de l'adoleſcence. J'en veux venir à la ſeule choſe qui fit le comble de votre bonheur: s'il y en a quelqu'une ſur la Terre qui mérite ce nom. Eſt-il des maux capables d'effacer de la mémoire le ſouvenir de ce jour, où vous vîtes vos

deux Fils, Conſuls comme vous, ſortir de votre maiſon dans un char, (20) ſuivi de l'auguſte corps des Sénateurs (21) & d'une foule de Peuple qui en marquoit ſa joie? de ce même jour, où vos Fils étant aſſis au Sénat dans la chaiſe Curule (22), vous fites le panégyrique du Roi (23), & méritâtes la gloire de paſſer pour homme d'eſprit & Orateur éloquent? de ce même jour enfin, où, en qualité de Conſulaire (24), les aiant à vos côtez dans le Cirque (25), vous fites au Peuple aſſemblé des Largeſſes Triomphales (26) qui répondirent à ſon attente? Je m'imagine que vous cajoliés la Fortune pendant qu'elle vous careſſoit, & qu'elle faiſoit ainſi de vous ſes délices. Vous lui avés enlevé ce qu'elle n'avoit jamais prêté à aucun particulier. Voulés-vous donc maintenant compter avec elle? Elle vient de commencer à vous regarder d'un œil d'envie: je l'avoue: mais ſi vous peſés bien les agrémens & les dèſagrémens que vous en avés reçus, vous ne pouvés pas nier que vous ſoiés encore heureux.

Que

Que ſi vous ne croiés pas l'être, par la raiſon que les agrémens dont vous avés joüi, ont pris fin, vous n'avés pas lieu non plus de vous croire malheureux, puisque les dèsagrémens que vous ſouffrés, finiront auſſi. Etes-vous d'aujourd'hui ſur le théatre du Monde? Penſés-vous qu'il y ait de la ſtabilité dans la vie, celle de l'homme n'aiant ſouvent pas la courte durée d'une heure? Car bien qu'il y ait rarement à compter ſur celle de la Fortune, toujours eſt-il certain que le dernier jour de la vie eſt le terme de la proſpérité la plus durable. Qu'avés-vous donc à répliquer à cela? Ne l'abandonnés-vous pas en mourant? comme elle vous abandonne en fuiant?

* * *

Lorsque ſur l'Horizon, le Dieu de la Lumière,
Dans ſon char rougiſſant, commence ſa carrière (27),
A l'aſpect importun de l'éclat qui le ſuit,
Il fait pâlir de loin les Aſtres de la Nuit.

* * *

Aux ſoupirs
Des Zéphyrs (28),

Dès que Flore (29)
Fait éclore
Les préſens
Dù Printems;
Qu'un vent traître
Vienne à naître:
Leur odeur,
Leur fraicheur
Si nouvelle
Et ſi frêle
Se flétrit
Et périt.

* * *

Quelquefois l'Océan, plus uni qu'une glace (30),
Du calme aux Nautonniers fait goûter l'agrément.
Mais plus ſouvent encor le perfide Elément
Fait ſuccéder ſoudain l'orage à la bonace.

* * *

Si le Monde eſt ſujet à l'inſtabilité,
La faveur du Deſtin peut-elle être durable?
C'eſt un décret du Ciel de tout-tems arrêté,
Qu'il n'eſt rien de créé qui ne ſoit périſſable.

* * *

BOECE.

Vous ne me rappellés que des choſes véritables, ô la Mere de toutes les vertus! Je ne puis diſconvenir que le cours de ma proſpérité s'eſt écoulé bien vîte. Mais c'eſt juſtement ce qui me conſume de chagrin, quand j'y penſe. Car dans toutes les disgraces de la Fortune, c'eſt la plus grande que d'avoir été heureux.

LA PHILOSOPHIE.

Mais parceque vous portés la peine de la fauſſe opinion que vous avés euë des choſes, vous ne pouvés pas legitimement l'attribuer à elles. En effet puisque vous vous en tenés au vain nom d'un bonheur fortuit, conſidérés avec moi combien vous êtes encore heureux. Car ſi je vous fais voir que ce que la Fortune vous a donné de plus précieux, vous a été inviolablement conſervé, par une faveur particulière du Ciel; jouiſſant de ſi grands biens, aurés-vous ſujet de dire, que vous êtes dans l'in-

fortune? Or il eſt certain que Symmaque (31) votre beaupere, cet incomparable ornement du Genre Humain, eſt plein de vie; & (ceque vous voudriés reconnoître aux dépens de la vôtre) cet homme ſi ſage & ſi vertueux, eſt tellement touché de vos malheurs, qu'il eſt inſenſible aux ſiens. Vous avés encore au monde une Epouſe. (32) auſſi aimable par la douceur de ſon eſprit que par l'innocence de ſes mœurs; &, pour tout dire en un mot, ſemblable à ſon pere. Vous avés, dis-je, le bonheur qu'elle conſerve, pour l'amour de vous, une vie qu'elle hait. Mais (ce qui porte atteinte à votre felicité: j'en conviens) le regret qu'elle a d'être ſéparée de vous, lui fait verſer des torrens de larmes, & la conſume de douleur. Que vous dirai-je de vos Fils (33), qui ont hérité de votre Maiſon & de la ſienne, le titre de *Conſulaires* (34), & en qui, dès leur jeuneſſe, on voit briller déja les premières marques du mérite de leurs ancêtres? Le principal ſoin des hommes eſt de conſerver leur vie: Mais ſi vous connoiſſiés

noiſſiés vos biens, vous verriés que vous êtes heureux, d'en poſſeder encore, qui paſſent dans l'eſprit de tout le monde pour être préférables, à l'avantage de vivre. Eſſuiés donc maintenant vos pleurs. La Fortune ne vous a pas abſolument haï; & c'eſt peu de choſe que la tempête que vous avés ſoufferte, puiſque vous tenés encore à des anchres, qui vous donnent de la conſolation pour le préſent & de l'eſpérance pour l'avenir.

BOECE.

Ah! Dieu veuille que ces anchres me reſtent! Avec elles, de quelque manière que les choſes tournent, j'échaperai du naufrage. Mais vous voiés combien je ſuis déchu des honneurs où j'étois monté.

LA PHILOSOPHIE.

J'ai déja fait quelque progrès ſur vous, ſi vous n'êtes pas encore las de votre ſort. Mais je ne puis ſouffrir de vous voir dans les délices, & de vous

entendre plaindre ſi amèrement, parce-qu'il manque quelque choſe à votre félicité. Quel eſt le mortel ſi pleinement heureux, qu'il n'ait pas lieu d'être mécontent de ſon état à certains égards? Les biens du monde ont cela de chagrinant, qu'ou l'on n'en a pas autant qu'on voudroit, ou la jouiſſance en eſt trop courte. L'un a des richeſſes en abondance, mais ſa naiſſance lui fait honte (35). L'autre eſt d'une nobleſſe qui le fait diſtinguer de tout le monde, mais dans l'indigence où il ſe trouve, il aimeroit mieux n'être connu de perſonne. Celui-ci également conſidérable & par ſes biens & par ſa naiſſance, eſt contraint à regret de paſſer ſa vie dans le célibat. Celui-là, après s'être avantageuſement marié, ſe voit privé d'enfans à qui il puiſſe laiſſer des tréſors qu'il amaſſe pour des héritiers éloignés. Enfin cet autre, qui s'eſt réjoui d'être pere de famille, a eu le chagrin enſuite de déplorer le libertinage & la conduite criminelle de ſon fils ou de ſa fille. Delà vient qu'il eſt difficile qu'on ſoit parfaitement ſatisfait

fait de ſa condition. Car il y a dans chaque état quelque dégoût qu'on ne ſe perſuade point, quand on ne l'a pas éprouvé, mais qui eſt bien ſenſible quand on l'éprouve. Joignés à cela qu'un homme, qui eſt dans la proſpérité, a le ſentiment fort-délicat; & que par cette raiſon, dès que les affaires ne vont pas comme il veut, n'étant pas dans l'habitude de l'adverſité, il ſe laiſſe abattre aux moindres revers. Tant il faut peu de choſe pour ôter aux hommes les plus heureux, tout ce qui fait leur bonheur! Penſés-vous combien il y a d'hommes qui ſe croiroient de petits Dieux, s'ils avoient une ſeule portion des débris de votre fortune? Ce lieu même que vous appellés celui de votre éxil, eſt une véritable patrie pour ceux qui l'habitent. Ainſi il n'y a d'infortune que ce qu'on croit être tel: & au contraire toute condition eſt heureuſe dans laquelle on vit avec tranquillité. Quel eſt l'homme fortuné qui, ſe laiſſant aller à l'impatience, ne déſire de changer d'état? Que la douceur des proſpé-

ritez humaines eſt mêlée d'amertume, ſi elles ſont agréables à ceux qui en jouiſſent; & qu'ils ne puiſſent pas néanmoins les conſerver, lors qu'ils ſont ſur le point de les perdre! Il eſt donc évident que ces proſpérités ont des avantages bien miſérables, puiſqu'elles ne ſont que paſſagères pour ceux qui ont de la fermeté d'ame, & que dèsagréables à ceux qui en craignent la perte. Ainſi, ô Mortels, pourquoi cherchés-vous hors de vous-mêmes un bonheur que vous poſſedés intérieurement? Vous êtes bien les dupes de l'erreur & de l'ignorance. Je vais vous montrer en peu de mots, en quoi conſiſte la ſouveraine félicité. Y a-t-il quelque choſe pour vous de plus précieux? Rien, me dirés-vous. Si donc vous voulés prendre l'empire ſur vous-même, vous aurés la poſſeſſion d'une choſe que vous ne voudrés jamais perdre, & que jamais la Fortune ne vous ravira. Or pour comprendre que la félicité dont je vous parle, ne réſide point dans des biens paſſagers, faites avec moi ce raiſonnement. Si la félicité eſt le ſouve-

ſouverain bien d'nn Etre raiſonnable, ce ne peut être un bien ſuprême, dès qu'il eſt d'une nature à pouvoir être enlevé. Car il y en auroit un ſupérieur, ſavoir: celui qui ne pourroit point être enlevé. Ainſi la Fortune étant la choſe du monde la plus variable, il eſt évident qu'elle ne peut pas procurer cette félicité. Avec cela, quiconque ſe fiate de la trouver dans les faveurs paſſagères de la Fortune, ſait ou ne ſait pas que cette dernière félicité eſt peu ſolide. S'il l'ignore, quel bonheur peut-il y avoir dans la condition d'un homme qui eſt aveuglé par une ſi groſſière ignorance? S'il le ſait, il doit craindre néceſſairement de perdre ce qu'il eſt ſûr qu'il peut perdre; & par conſéquent cette crainte continuelle empêche encore qu'il ne ſoit heureux. Penſe-t-il, s'il perd cette félicité, qu'elle ne vaille pas la peine de s'en ſoucier? C'eſt un bien fort-médiocre, que celui dont on ſupporte la perte ſans regret. Pour vous, comme vous êtes le même que je ſais avoir été perſuadé & convaincu de l'immortalité de l'ame, par un grand nombre

nombre de preuves inconteſtables; & qu'il eſt certain que la félicité du corps finit à la mort: il eſt hors de doute que tout le monde en mourant, perdant cette félicité, tombe par conſéquent alors dans la misère. Que ſi nous ſavons que pluſieurs ont cherché à ſe procurer la jouiſſance de la félicité, non ſeulement par la mort, mais auſſi par les douleurs & les tourmens; comment la vie préſente peut-elle rendre les hommes heureux, puiſqu'elle ne les rend pas malheureux, lorſqu'ils ceſſent de vivre?

* * *

Pour vous faire un logis permanent & ſolide,
Où vous braviés des vents le ſouffle impétueux:
N'habités ni le ſein de l'Elément liquide,
Ni d'un Mont élevé le ſommet ſablonneux.

* * *

Là, presque à chaque inſtant, les vents rompant leur chaine (36),
Renverſent les objets qu'on leur veut oppoſer;
Là le fond incertain de la mouvante aréne
Se refuſe aux fardeaux qu'on lui veut impoſer.

Un

* * *

Un ſuperbe Palais n'offre pas à ſon hôte
Des dangers moins frequens, parmi l'or & l'azur:
Dans un profond rocher, creuſes vous une grotte,
Vous aurés un ſéjour moins riant & plus sûr.

* * *

A l'abri de la chûte, à l'abri du naufrage,
Vous n'y ſentirés point la colère des Cieux:
Vous verrés approcher le terme de votre âge,
Exemt des noirs ſoucis d'un ſort capricieux.

* * *

Mais puisque l'adouciſſement qui accompagne mes raiſonnemens, commence à s'inſinuer au dedans de vous, il me paroît que vous êtes en état d'en entendre de plus forts. Hé bien! quand les préſens de la Fortune ne ſeroient pas auſſi fragiles & d'auſſi peu de durée qu'ils ſont, qu'y a-t-il en eux qui puiſſe vous les faire regarder comme votre bien, ou qui ne les rende vils à vos yeux, ſi vous les examinés de près?

Les

Les richeſſes ſont-elles richeſſes en elles-mêmes, ou ne le ſont-elles que par rapport à la nature de l'homme? Qui en eſt la plus précieuſe, la qualité ou la quantité? Il eſt sûr qu'elles ſont plus d'honneur, lorsqu'on les dépenſe, que quand on les accumule; vû que l'avarice rend les hommes toujours odieux, & la libéralité toujours eſtimables. Que ſi une choſe ne peut reſter dans les mains de quelqu'un, lorsqu'elle eſt transférée à un autre, l'argent (37) ne devient précieux que quand, l'aiant dépenſé & ainſi fait paſſer à d'autres, on ceſſe de le poſſeder. Mais ſi tout l'argent qui eſt au Monde, ſe trouve raſſemblé dans les coffres d'un ſeul homme, il rendra tous les autres, pauvres & indigens. La voix peut bien, ſans ſouffrir de l'altération, remplir les oreilles de pluſieurs auditeurs: mais il n'en eſt pas de même de vos richeſſes, qui ne peuvent paſſer dans les mains de pluſieurs perſonnes, ſans que ce partage les diminue: & en ce cas elles rendent néceſſairement pauvres ceux qu'elles abandonnent. O que les richeſſes

cheſſes ſont donc bien bornées & bien défectueuſes, que pluſieurs perſonnes à la fois ne puiſſent en poſſeder la totalité, ni elles-mêmes ſe communiquer à quelqu'un, ſans en appauvrir d'autres! L'éclat d'un diamant (38) frappe-t-il les yeux? Mais s'il y a quelque mérite dans cet éclat, il eſt propre à la pierre même & non pas aux hommes: quoique je n'approuve pas qu'ils l'admirent autant qu'ils font. En effet quel eſt l'être dépourvû de mouvement, d'ame & de raiſon, qui puiſſe avec juſtice paroître beau à des Créatures animées & raiſonnables? Ce ſont à la vérité des ouvrages du Créateur, qui, par leur diſtinction, méritent d'être mis au rang des belles choſes; mais leur beauté étant infiniment au deſſous de l'excellence de votre nature, n'étoit nullement digne de votre admiration. La beauté d'une Campagne vous réjouit-elle? Pourquoi non? Elle eſt en effet une belle partie d'un très-bel ouvrage. C'eſt ainſi qu'avec plaiſir on voit la Mer dans un tems calme. C'eſt ainſi qu'on admire le Ciel, les Etoiles,

le

le Soleil, la Lune (39). Tous ces êtres ont-ils quelque choſe de commun avec vous? Auriés-vous la préſomption de vous glorifier de leur éclat? Les Fleurs du Printems vous donnent-elles de la variété? Ou l'abondance des Fruits de l'Eté vous rend-t-elle plus fécond? Pourquoi donc vous laiſſer aller à des joies frivoles? Pourquoi vous attachés-vous à des biens étrangers, comme s'ils étoient à vous? Jamais la Fortune ne fera que des biens ſoient à vous, qui ne vous ſont pas naturellement propres. Les Fruits de la Terre ont été créez ſans doute pour ſervir d'alimens aux animaux. Mais ſi vous voulés ſeulement ſatisfaire aux beſoins de la Nature, l'abondance qui vient de la Fortune, vous eſt inutile. Car la Nature ſe contente de peu: ſi vous l'obligés à prendre plus qu'elle ne demande, ce ſuperflu lui deviendra ou dèsagréable ou nuiſible.

Venons aux parures & aux ornemens du corps. Regardés-vous comme une beauté perſonnelle dans un homme,

me, de porter des habits magnifiques? Pour moi, ſi je les trouve beaux ou bien-faits, je me contenterai d'en admirer la richeſſe de l'étoffe ou l'habileté de l'Ouvrier.

Dirons-nous qu'il y a du bonheur à trainer après ſoi une longue ſuite de Domeſtiques? Si ce ſont des Coquins, c'eſt un meuble bien dangereux dans une maiſon, & bien nuiſible à un Maitre. S'ils ſont gens de bien, au contraire, quel droit avés-vous de compter la probité d'autrui au nombre de vos richeſſes?

Ainſi de tous ces biens que vous regardés comme les vôtres, vous voiés manifeſtement qu'il n'y en a point qui ſoit véritablement à vous. Que s'ils n'ont en eux aucune beauté qui ſoit déſirable, pourquoi vous affligés-vous de leur perte, ou vous réjouiſſés-vous de leur poſſeſſion? Que s'ils ont naturellement quelque beauté, qu'eſt-ce que cela fait à vous? Car ils plairoient également par cette beauté, lors même qu'ils

ne feroient point partie de vos richeſſes. Ainſi ce n'eſt point parce qu'ils en ſont partie, qu'ils ſont précieux. C'eſt au contraire parcequ'ils vous ont paru précieux que vous les avés mis au rang de vos biens. Pauvres inſenſés! que demandés vous à la Fortune avec tant de bruit? vous cherchés, dites-vous, à chaſſer l'indigence par l'abondance. Mais il en arrive tout autrement. Certes quiconque veut conſerver différens meubles de prix, eſt obligé d'avoir recours à divers moiens: Or c'eſt une vérité que perſonne n'a un plus grand nombre de beſoins que ceux qui poſſedent le plus de biens; & qu'il n'y a pas de moins indigens que ceux qui meſurent leur abondance aux néceſſitez de la Nature, & non pas à la ſuperfluité de leurs déſirs. Eſt-il poſſible que vous n'aiés au dedans de vous, aucun bien qui vous ſoit propre & naturel; & que vous en cherchiés dans des choſes qui vous ſont étrangères? D'où vient un tel renverſement dans la condition des Créatures, qu'un Animal, qui par l'avantage de

ſa raiſon, reſſemble à la Divinité, ne paroiſſe avoir d'autre éclat que celui qu'il doit à la poſſeſſion d'un bien inanimé? Les autres Animaux ſe ſuffiſent à eux-mêmes: vous ſeuls, que l'intelligence rend ſemblables à Dieu, vous avés recours aux choſes les plus baſſes, pour relever une Nature auſſi excellente que la vôtre: ne comprenant pas combien vous faites, par là, d'injure à Celui qui vous a créés. Il a voulu que le Genre Humain fût au deſſus de toutes les Créatures terreſtres; & vous degradés votre condition, en la réduiſant au deſſous des plus viles. Car ſi, généralement parlant, un bien a plus de prix en ſoi que quiconque le poſſede; lorsque vous faites conſiſter les vôtres dans les plus mépriſables, vous vous déclarés de vous-mêmes plus mépriſables qu'eux: ce que vous mérités bien aſſurément. Tel eſt en effet le ſort de la Nature humaine, qu'elle ne s'éleve au deſſus de toutes les choſes créées, que quand elle ſe connoît; & qu'elle s'abaiſſe au deſſous de la bête, dès le moment qu'elle perd de vûe la

connoiſſance d'elle même. Car il eſt de l'eſſence des Animaux d'ignorer leur être, mais il eſt honteux à l'Homme de ne pas connoître le ſien. Voiés-vous donc combien vous êtes dans l'erreur, de croire, que des ornemens, qui ſont étrangers à une choſe, puiſſent être pour elle de véritables ornemens? Je vous le dis encore: cela ne peut être. Car ſi ce que je ſuppoſe, ne brille que par des dehors artificiels, on ne remarque, on ne loue que ces dehors, tandis que ce qu'ils enveloppent, reſte dans ſa difformité. Je nie encore qu'un bien, qui nuit à celui qui l'a, ſoit un bien. N'eſt-il pas vrai? Sans doute, me dirés-vous. Or les richeſſes ont nui ſouvent à ceux qui les poſſédoient, comme quand un ſcélérat, qui eſt ordinairement plus avide du bien d'autrui qu'un autre, ſe croit le ſeul digne de poſſéder tout l'or & toutes les pierreries du monde. Vous, donc qui craignés d'être aſſaſſiné, ſi vous éties entré dans le monde en pauvre paſſager, vous chanteriés hardiment à la vûë des voleurs. O la plaiſante féli-

félicité que celle des richeſſes! On ne l'a pas plustôt aquiſe, que l'on perd ſa tranquillité.

* * *

Trop heureux étoit l'Age, où nos premiers Parens (40)
N'éprouvoient pas encor ces ſoucis dévorans!
Contens, ils ne devoient qu'aux ſoins de la Nature,
Les biens qu'un petit champ leur donnoit ſans culture.
La Nature elle-même avoit fait tous les frais
Des ſimples alimens qu'ils mangeoient ſans apprêts (40*).
Le Luxe étoit banni de leurs repas champêtres.
Ils y ſervoient le fruit, l'unique fruit des Hêtres (41);
Et la fécondité de leur gland nourricier,
Suffiſoit aux deſirs d'un goût neuf & groſſier.
S'ils y joignoient les dons de la ruſtique Abeille (42),
Ils ne les mêloient point au nectar de la Treille (43);
Ni pour teindre d'un Ver la ſuperbe toiſon (44),
Ils ne ſavoient pas l'art d'emploier le poiſon (45).
Au Flambeau de la Nuit, couchez ſur l'herbe tendre (46),
Un ſommeil bien-faiſant venoit les y ſurprendre.
Une ſource argentine, un paiſible ruiſſeau,
Pour les dèsaltérer, leur prodiguoit ſon eau (47):

Le feuillage d'un Pin, haut, verdoiant & ſombre,
Leur prêtoit en tout tems la fraicheur de ſon ombre.
Un bois frêle & leger ne bravoit pas les Mers,
Pour chercher des Tréſors au bout de l'Univers. (48)
On ne frémiſſoit pas un bruit de la Tempête:
On ne s'aſſembloit pas au ſon de la Trompete (49):
Ni l'homicide Acier par la haine aiguiſé (50),
Du ſang d'un Ennemi n'étoit pas arroſé.
De tant de vrais plaiſirs empoiſonnant les charmes,
Pourquoi, l'un contre l'autre, auroient-ils pris les armes?
Qu'auroit ſervi de voir leurs bleſſures ſaigner?
Ils avoient tout à perdre & nul bien à gagner.

* * *

Plût à Dieu qu'aujourd'hui l'on eût cet avantage!
Plût à Dieu qu'il revint, ce tems, cet heureux Age!
Mais, helas! c'eſt envain qu'on voudroit s'en flater:
Les feux du Mont Etna ſont moins à redouter (51),
Et dans leurs mouvemens, n'égalent point les flammes
Que la Cupidité ſoufle au fond de vos âmes.
Ah! quel fut l'inſenſé, de qui l'eſprit fatal
De l'Argent, le premier, déterra le Métal! (52)
Ce dangereux préſent eſt la funeſte Pomme (53),
Qui, du comble des biens, a précipité l'Homme.

* * *

Que

Que dirai-je de la Puiſſance & des Honneurs, que vous portés jusqu'au Ciel, parceque vous ne connoiſſés ni les vrais Honneurs ni la véritable Puiſſance? Si l'un & l'autre tombent à un ſcélérat: quels embraſemens du Mont Etna (54), quel déluge (55) eſt comparable aux maux qu'il pourra faire? Vous vous ſouvenés, ſans doute, d'avoir entendu dire, que vos Peres avoient eu deſſein d'abolir l'autorité Conſulaire, à cauſe de l'arrogance des Conſuls (56); de la même manière qu'ils avoient auparavant ſupprimé dans Rome le titre de la Roiauté (57), à cauſe de la Tyrannie des Rois (58). Mais, ſi quelque fois, ce qui eſt très-rare, les Honneurs ſont déférez à des gens de bien; ces Honneurs deviennent-ils recommandables par d'autres endroits que par la probité de ceux qui en ſont revêtus? De-là vient que ce ne ſont pas les Vertus qui ſont honorées par la Dignité, mais les Dignitez au contraire par la Vertu. Après tout, en quoi cette Puiſſance, que vous vantés tant, eſt-elle ſi excellente

& ſi déſirable? Ne conſiderés-vous pas, ô vils animaux, quels ſont ceux ſur leſquels vous paroiſſés dominer? Si vous remarquiés une Souris (59), qui voulût s'arroger la Puiſſance & l'Autorité ſur ſes pareilles, quels éclats de rire n'en feriés-vous pas? Mais que trouverés-vous de plus foible que l'Homme, ſi vous jettés les yeux ſur ſon corps? La morſûre d'un Inſecte (60), les moindres Reptiles (61) qui y entrent ſont capables de lui donner la mort. Et puis, comment un Homme peut-il exercer quelque droit ſur un autre, à moins que ce ne ſoit, tout au plus, ſur ſon corps, & ſur ce qui eſt encore moins: je veux dire ſes biens? Aurés-vous jamais de l'autorité ſur un eſprit libre? Pourrés-vous troubler une Ame qui voudra fermement uſer de ſa raiſon? Un Tyran (62) s'étant imaginé pouvoir obliger par les tourmens, un certain homme libre (63) de déclarer les complices d'une conſpiration, qui avoit été tramée contre ſa perſonne; cet homme ſe coupa la langue avec les dents & la cracha au

au viſage du Tyran. Ainſi cet homme ſage, trouva dans les tourmens une matière de vertu, aulieu d'y en trouver une de cruauté, ſuivant l'opinion du Tyran. De plus, qu'eſt-ce qu'un homme peut faire contre un autre, qu'il ne puiſſe en ſouffrir autant de lui? Nous ſavons que Buſiris (64), qui avoit coûtume d'égorger ſes hôtes, fut égorgé lui-même par Hercule (65) ſon hôte. Régulus (69) avoit mis aux fers pluſieurs priſonniers de guerre qu'il avoit faits ſur les Carthaginois (67). Mais il porta enſuite à ſon tour les chaines de ceux qu'il avoit vaincus. Faites-vous donc cas de la Puiſſance d'un homme, qui ne fait pas ce qu'il peut faire à autrui, de peur qu'un autre ne lui faſſe la même choſe? Outre cela, s'il y avoit quelque choſe de bon qui fût propre & naturel à la Puiſſance & aux Dignitez; elles ne ſeroient jamais poſſedées par les méchans. Car il n'y a point d'union entre deux contraires: La Nature ne le ſouffre pas. Or comme on ſait qu'il eſt ordinaire de voir les plus mechans

parvenir aux plus hautes Dignitez, il eſt évident par cette raiſon, que ces Dignitéz ne ſont pas des biens; c'eſt à dire, ne ſont pas bonnes en elles-mêmes, puiſqu'elles ſe laiſſent unir aux méchans. Cela eſt ſi vrai, qu'à bien dire, ce ſont les plus méchans qui ſe trouvent le mieux partagés des préſens de la Fortune. Conſidérés auſſi que l'on connoît l'homme fort à ſa force, le bon coureur à ſon agilité: de même que la Muſique (68) fait le Muſicien, la Médecine (69) le Medecin, & la Rhétorique (70) le Rhéteur. Car il eſt de la nature de chaque choſe de faire ce qui lui eſt propre, de ne confondre pas ſes effets avec ceux de ſon contraire, & même de rejetter ce qui lui eſt oppoſé. Or l'on ne voit pas, ni que les Richeſſes ſatisfaſſent une inſatiable avarice; ni que la Puiſſance rende maitre de lui-même, un homme que de honteuſes paſſions arrêtent dans leurs entraves; ni qu'une Dignité conferée à des Méchans, les en faſſe devenir dignes, ne ſervant plustôt qu'à les trahir & faire voir leur indignité.

Pour-

Pourquoi cela? c'eſt que vous prenés plaiſir à donner aux choſes de faux noms que leurs effets contrediſent. C'eſt pourquoi vous en donnés aux Richeſſes, à la Puiſſance & à la Dignité, qui ne leur conviennent point. Enfin l'on en peut dire autant de toute la Fortune, qui n'a conſtamment rien ni de déſirable, ni de naturellement bon; qui n'eſt pas inſéparablement attachée aux ſeuls gens de bien; & qui ne rend pas gens de bien ceux ausquels elle eſt attachée.

* * *

Toute la Terre a ſçû l'Hiſtoire épouvantable
Des malheurs que cauſa ce Monſtre déteſtable (71),
Qui, pour ſe retracer un ſpectacle odieux,
Vit agréablement brûler Rome à ſes yeux: (72)
Qui fit périr Burrhus (73): qui fit périr ſon Frere (74);
Et qui trempa ſes mains dans le ſang de ſa Mere (75).
Il vit ſon corps percé, ſur le marbre étendu;
Il la vit expirante; & loin d'en être ému,
L'Ingrat! loin d'expier ce forfait par ſes larmes,
Il oſa dans ſon ſein chercher ſes premiers charmes.
Ce Monſtre, cependant, l'horreur du Monde entier,
Voioit tout l'Univers ſous ſon ſceptre plier.

Ah!

Ah! que produiſit donc cet excès de Puiſſance?
Changea-t il de Néron la rigueur en clemence?
Terrible eſt le Méchant, qui veut tout ce qu'il peut!
Plus terrible eſt celui, qui peut tout ce qu'il veut!

* *
*

BOECE.

Vous n'ignorés pas, ma chère Maitreſſe, que la paſſion des choſes périſſables n'a point eu d'empire ſur moi: mais j'ai ſouhaité d'exercer, dans la conduite des affaires, la vertu dont je faiſois profeſſion; de peur que l'oiſiveté ne l'affoiblît.

LA PHILOSOPHIE.

C'eſt à dire, que les Ames naturellement grandes, mais qui ne ſont pas encore montées, par leur perfection, au dernier dégré des vertus, peuvent être ſenſibles aux aiguillons de la gloire, & aux déſirs de rendre leurs ſervices illuſtres dans leur Patrie. Mais conſiderés avec moi combien cette gloire que vous recherchés, eſt bornée, frivole & mépriſable.

ſable. Vous avés appris par l'Aſtronomie (76), que le Globe de la Terre (77) n'eſt qu'un point, en comparaiſon de l'étenduë des Cieux (78). C'eſt à dire, qu'au prix de la grandeur du Globe Céleſte, la ſienne, à proprement parler, n'eſt rien. De plus, vous ſavés, après les preuves que Ptolomée (79) en a données, qu'il n'y a environ que le quart d'une ſi petite partie du Monde, habité par des animaux qui nous ſoient connus. Que ſi de ce quart, vous ôtés à peu près la place qu'occupent les mers, les marais, & les vaſtes régions que le manque d'eau rend inhabitables; à peine reſtera-t-il un très-petit eſpace à habiter pour les Hommes. Enfermez donc & reſſerrez dans l'imperceptible point d'un point, vous penſés à y faire éclater votre nom & votre réputation! Mais que peut avoir de grand & de pompeux, une gloire réduite dans des bornes ſi étroites? Ajoutés que dans ces mêmes bornes, ſont un grand nombre de Nations de langues, de mœurs & de coûtumes differentes; ausquelles, ſoit par la difficulté des

des chemins, ſoit par la diverſité du langage, ſoit enfin par le manque de commerce, non ſeulement la réputation de chaque Homme en particulier, mais même celle des villes entières, ne peut point parvenir. Marcus Tullius (80) dit en quelque endroit (88) de ſes Ouvrages, que de ſon tems, la renommée que Rome (82) croioit s'être aquiſe dans tout l'Univers, ne s'étendoit pas encore au delà du mont Caucaſe (83). C'étoient cependant alors les plus beaux jours de la République (84), qui s'étoit rendue formidable aux Parthes (85) mêmes, & aux autres nations voiſines (86). Voiés-vous donc combien eſt bornée la Gloire que vous vous efforcés d'étendre? Un Citoien Romain (87) fera-t-il voler ſa réputation en des lieux où Rome-même n'a pu faire paſſer ſon nom? Et puis, ne voiés vous pas, que les mœurs & les coûtumes des diverſes Nations, étant différentes, ce qui mérite de la louange chez les unes, eſt digne de chatiment chez les autres? Par cette raiſon, il n'eſt nullement avantageux à un homme

homme affamé de gloire, d'étendre ſa réputation dans toutes ſortes de païs. On ſe contentera donc de la faire éclater parmi les Siens, & parlà cette fameuſe immortalité dont on flate ſon orgueil, ſe trouvera renfermée dans les limites d'une ſeule contrée. Mais de combien de Perſonnages, illuſtres dans leur tems, a-t-on perdu la mèmoire, par la diſette ou par l'oubli des Ecrivains? D'ailleurs, de quoi ſervent le plus ſouvent ces Ecrits, qu'une trop longue & obſcure ancienneté fait périr avec les noms de leurs Auteurs? Deplus, vous vous figurés vous rendre immortels, en penſant que votre réputation vivra dans l'avenir. Que ſi vous en comparés l'éloignement aux eſpaces infinis de l'Eternité, quel ſujet y trouvés-vous à vous glorifier de la durée de votre nom? Car ſi vous meſurés le cours d'un inſtant à celui de dix mille années (88), quelque peu de proportion qu'il y ait entre l'un & l'autre, qui ſont des eſpaces limitez, il s'y en trouve toujours. Mais ce même nombre d'années, à quelque point

point qu'il ſoit multiplié, ne peut être mis en comparaiſon avec un eſpace auſſi indéterminé qu'eſt l'Eternité. En effet il n'y a aucun rapport de l'infini au fini, comme il y en a toujours un plus ou moins grand, entre le fini & le fini. C'eſt pourquoi, lorsque vous comparerés la durée de la réputation, quelque longue qu'elle puiſſe être, avec celle d'une Eternité ſans bornes, non ſeulement vous ne trouverés pas entre elles la plus petite proportion, mais vous n'y en trouverés abſolument aucune. Enfin vous ne faites de bonnes actions, vous autres, qu'en vûë de faire parler de vous, & de vous attirer de vaines louanges. Ainſi mépriſant les avantages de la conſcience & de la vertu, vous ne faites conſiſter votre récompenſe, que dans des diſcours frivoles que des Etrangers font de vous. Ecoutés, je vous prie, comme quelqu'un ſe moqua un jour de cette ſotte vanité. Un certain homme (89) en injurioit un autre (90), qui avoit pris fauſſement la qualité de Philoſophe, pour s'en faire gloire & non pas

pour

pour s'attacher à la pratique de la vertu. Mais le premier voiant que l'autre ne répondoit pas à ſes injures; *Je vois bien*, lui dit-il, *que je me ſuis trompé & que vous êtes effectivement Philoſophe.* „Vous le connoiſſés donc enfin: lui répondit celui-ci, d'un ton railleur. *Non pas maintenant*, répliqua le premier: *J'en étois perſuadé, ſi vous aviés continué de vous taire.*

Au reſte, qu'importe aux grands Hommes (car c'eſt d'eux que je parle): qu'importe, dis-je, à eux, qui ne cherchent de la Gloire que dans la Vertu, qu'on parle d'eux après leur mort? Car ſi (ce que nos principes nous empêchent (91) de croire) les Hommes meurent tout entiers (92), la Gloire eſt un être imaginaire, puisque celui de qui l'on dit qu'elle eſt, n'exiſte point. Si au contraire l'ame eſt immortelle, cette ame juſte, ſe trouvant dégagée de la priſon du corps, & s'envolant librement au Ciel, ne mépriſera-t-elle pas tout ce qui a rapport à la Terre, puisqu'elle ne

peut gouter la félicité céleſte, qu'elle ne ſe réjouiſſe d'être délivrée des misères d'ici-bas ?

* * *

Quiconque s'enyvrant d'une Gloire chétive,
Oſe la comparer au bonheur le plus grand;
Qu'il compare des Cieux la grandeur exceſſive (93)
A l'eſpace borné du terreſtre Néant! (94)

* * *

Tout reſſerré qu'en eſt le circuit habitable,
Encor ne ſauroit-il le remplir de ſon nom!
O l'inſenſe qu'il eſt! O qu'il eſt mépriſable,
De dégrader ainſi ſa ſublime Raiſon! (95)

* * *

Quand l'éclat de ſes faits, ſon mérite & ſa gloire
Pourroient du Monde entier parcourir tous les coins;
Sujet, par ſa nature, à paſſer l'onde noire (96),
Périſſable, en un mot, en périroit-il moins?

* * *

Helas! du froid Tombeau les jalouſes ténébres
Couvrent également le Lâche & le Héros.
De Caton, de Brutus, autrefois ſi célébres (97),
Où giſent aujourd'hui les cendres & les os?

Je

* * *

Je veux qu'à votre mort, on grave ſur le cuivre(98)
Le faſtueux récit de vos exploits vantez.
Nous voions, tous les jours, ces éloges ſurvivre:
Mais connoiſſons-nous ceux qui les ont méritez?

* * *

Dans un profond oubli, que votre orgueil abhorre,
Tombent ainſi vos noms, & vos honneurs trop courts:
Ou ſi, pour quelque tems, de vous on parle encore;
Ce tems court expiré, vous mourés pour toujours.

* * *

Mais ne croiés pas pourtant que je ſois l'implacable ennemie de la Fortune. Je conviens que cette trompeuſe rend quelquefois de bons ſervices aux Hommes: comme, par exemple, lors qu'elle s'ouvre à eux; qu'elle leur découvre ſon viſage, & leur fait voir ce qu'elle eſt. Peut-être ne m'entendés-vous pas. En effet ce que je veux dire eſt quelque choſe de ſi ſurprenant, qu'à peine puis-je trouver des termes pour vous l'exprimer. Je dis que les adverſitez de la Fortune ſont plus profitables aux Hom-

mes que ſes proſpéritez. Car toutes les fois qu'elle ſe pare des faux dehors de la félicité, & qu'elle affecte de faire des careſſes, elle n'eſt rien moins que ce qu'elle paroît. Mais elle paroît toujours ce qu'elle eſt, lorsqu'en changeant, elle fait voir ſon inconſtance naturelle. Flateuſe, elle trompe: Inconſtante, elle inſtruit. En donnant de faux biens, elle aſſervit ceux qui en jouiſſent: En faiſant connoître combien leurs félicitez ſont fragiles, elle rend à ces Eſclaves leur liberté. C'eſt pourquoi, ſous la première face, vous la voiés enflée de vanité, outrant toutes choſes, & incapable de faire le moindre retour ſur elle-même: Mais ſous l'autre, elle devient modérée, humble, diſcrète & prudente; toutes vertus que donne l'habitude des disgraces. Enfin, dans ſes faveurs, elle écarte de la route du vrai bien, ceux que ſes careſſes en ont fait ſortir: Et dans ſes rigueurs, au contraire, les ramenant en cette route, elle les y tient invariablement attachez. Comptés-vous encore pour peu de choſe le ſervice

que

que vous a rendu cette Fortune, ſelon vous, ſi facheuſe & ſi horrible, en mettant à l'épreuve la fidélité de vos amis? Elle a ſéparé les vrais d'avec les faux, a emmené, en s'en allant, ces derniers qui étoient à elle, & vous a laiſſé les premiers qui ſont à vous. A quel prix n'auriez-vous pas acheté un pareil ſervice, lors que vous vous imaginiez être au prétendu comble de votre fortune? Ceſſez donc de regreter maintenant les biens que vous avez perdus; puisque vous avez trouvé des richeſſes d'un genre infiniment plus précieux, en trouvant des amis.

* * *

Si toujours la Nature, en ce vaſte Univers,
Produit ſi conſtamment des effets ſi divers;
Si des quatre Elémens nul ne detruit la Terre (99)
Encor qu'ils ſoient toujours l'un contre l'autre en guerre:
Si vers le ſein des eaux, Phœbus finit ſon tour (100),
Pour faire ſuccéder les ténébres au jour:
Enfin ſi la Mer même, en ſes bornes ſerrée (101),
Y vient briſer ſes flots, en dépit de Borée; (102)

Des miracles ſi grands, ſont cauſez par l'Amour (103);
Par cet Amour qui regne au Céleſte Séjour:
Qui condenſa la Terre, & qui fit fluer l'onde:
Sans l'éternelle ardeur qu'il entretient au monde,
Tout ce qu'on voit d'accord par ce feu mutuel,
On le ferroit glacé d'un froid perpétuel;
Et des fiers Elémens la diſcorde inteſtine (104)
Bientôt de l'Univers diſſoudroit la machine.
C'eſt lui, qui raſſemblant des Peuples ſous des Rois (105),
D'une ſainte union leur a preſcrit les loix;
Lui, qui d'un nœud ſacré, joignant l'Homme à la Femme,
Fait qu'ils n'ont dans deux corps, qu'un ſeul cœur & qu'une Ame; (106)
Et qui, par des liens les plus tendres de tous,
Forme de l'Amitié le commerce ſi doux. (107).
De cet Amour divin chériſſes vous l'un l'autre;
O Mortels! nul bonheur n'égalera le vôtre.

FIN
DU SECOND LIVRE.

REMARQUES
HISTORIQUES ET CRITIQUES
SUR
LE SECOND LIVRE.

(1) LA *Rhétorique* eſt un des Arts Libéraux que l'on définit dans les Ecoles, *L'Art de bien-dire.* On lui donne cinq parties, qui ſont: L'Invention, la Diſpoſition, l'Elocution, la Prononciation, & la Mémoire. L'*Invention* conſiſte à imaginer des ſujets propres à perſuader. La *Diſpoſition* les diſtribue, & les met en ordre. L'*Elocution* y ajoute le Style, les termes éloquens & ce qu'on appelle des *Figures de Rhétorique.* La *Mémoire* eſt néceſſaire à la déclamation, auſſi bien que la *Pronouciation*, qui ne conſiſte pas ſeulement dans les diverſes inflexions de la voix, mais encore dans la manière de compoſer ſes yeux, ſes mains & tout ſon corps, ſuivant les ſujets qu'on a à traiter.

(2) L'Ecriture ſainte attribuë à Jubal l'invention de la *Muſique*: Les Paiens en ont donné la gloire à Apollon: Et ſelon Voſſius, Jubal & Apollon ſont le même. Les Poëtes ont cependant auſſi regardé Mercure, comme auteur de cet Art. Boëce fait entendre ici que les premiers Muſiciens étoient des Philoſophes. Du moins eſt-il certain que pluſieurs Philoſophes ont écrit ſur la *Muſique*. Pythagore, dont j'ai parlé ſous la Note (63) du Livre I. fut chef d'une Secte en *Muſique*, qui étoit oppoſée à celle des Ariſtoxéniens, ainſi appellez, à cauſe du Philoſophe Ariſtoxène, leur chef, qui vivoit dans la CXIV. Olympiade, 324 ans avant l'Ere Chrétienne, & qui étoit Diſciple d'Ariſtote. Ces deux ſectes différoient, en ce que la première, pour juger des tons, n'avoit égard qu'aux raiſons des proportions, & que l'autre croioit qu'il y falloit joindre le jugement de l'oreille, à laquelle il appartient principalement de régler ce qui concerne la *Muſique*. Ptolomée le Mathematicien, dont j'ai parlé ſous la Note (10) du Livre I. fit un Traité *de l'Harmonie*, ſur lequel Porphyre, Philoſophe Platonicien, travailla auſſi dans le III. Siecle de J. C. Boëce lui même traduiſit du Grec en Latin, l'ouvrage que Pythagore avoit fait ſur cette matière, & écrivit de plus cinq autres Livres *de la Muſique*. Enfin l'on ſait que les Bardes des anciens Gaulois, ainſi que les Amautas du Pérou, joignoient de même l'étude de la *Muſique* à celle de la Philoſophie.

(3) La *Fortune* étoit du nombre des Divinitez auſquelles les Grecs & les Romains élevèrent des Temples

Temples & des Autels. Ils la conſidéroient comme l'ame de toutes les affaires. Ils s'imaginoient qu'elle diſtribuoit, les biens & les honneurs, comme il lui plaiſoit; & c'eſt pour cela qu'ils la placèrent dans le Ciel. Ils la repréſentoient ordinairement comme une femme aveugle & chauve, qui ſe tenoit debout ſur une roue, avec deux aîles aux pieds: expreſſion aſſez naturelle de l'inconſtance & de l'aveuglement de la *Fortune*.

(4) Le *Joug*, dans le ſens propre, eſt une pièce de bois qui ſert à atteler des bœufs à la charrue. Les Romains faiſoient paſſer ſous le *joug*, les ennemis qu'ils avoient vaincus: ce qu'on regardoit comme une grande infamie, parcequ'ils paſſoient ſous une eſpèce de fourches patibulaires. C'étoit une arme, comme une piqûe ou une hallebarde, poſée de travers & ſoutenuë ſur deux autres poſées à plomb.

(5) L'*Euripe* eſt un canal ou bras de mer entre l'Achaie & l'Iſle de Négrepont. Les Hiſtoriens, les Géographes, & les Voiageurs n'ont écrit, ſuivant le P. Babin, qu'une partie de ce qui en eſt; ſoit qu'ils ne l'aient pas vû & qu'ils en aient ſeulement parlé ſur le rapport d'autrui; ſoit qu'ils l'aient conſidéré peu attentivement, & non pas en divers tems, ſelon les divers Quartiers de Lune & les divers jours du mois. A l'endroit où eſt la Ville de Négrepont, l'*Euripe* eſt ſi ſerré, & de ſi peu de largeur, qu'à peine une Galère y peut paſſer ſous un pont-levis qui eſt entre la Citadelle & la Tour des Véni-

tiens. Cet endroit eſt principalement appellé l'*Euripe*. On donne auſſi ce nom à l'étendue d'environ douze lieuës de chaque côté, où le canal étant plus large, ſon cours inconſtant n'eſt viſible qu'au pied du Château. Dans l'eſpace de ces douze lieues de chaque côté, on trouve pluſieurs petits Golfes, où l'on peut remarquer par l'accroiſſement & le décroiſſement de l'eau, la diverſité de ce flux & reflux. Le cours de l'*Euripe* doit être conſidéré en différens tems. Dans chaque Lune, il eſt réglé pendant dix huit ou dix neuf jours, & déreglé durant onze jours. Les huit premiers jours de la Lune, le 14, 15, 16, 17, 18, 19, & 20. de la pleine Lune, & les 27, 28, & 29. qui ſont les trois du dernier Quartier, *l'Euripe* eſt reglé. Les 9, 10, 11, 12, 13, du premier Quartier, & les 21, 22, 23, 24, 25, 26, du dernier Quartier, il eſt déreglé. Ainſi dans chaque Lune, il a onze jours de déreglement, & les 18 ou 19 autres, ſon cours eſt réglé. Pendant les jours de ſon déreglement, il a dans un jour naturel, c'eſt à dire en 24 ou 25 heures, onze, douze, treize, & méme quatorze fois ſon flux, & autant de reflux. Lorsque le cours de l'*Euripe* eſt réglé, il a cela de ſemblable à la mer Océane & au Golfe de Veniſe, qu'en 24 ou 25 heures, il a ſeulement deux fois ſon reflux; & chaque jour il retarde d'une heure comme l'Océan, & dure ſix heures en ſon montant, & autant en ſon deſcendant, ſoit en Hiver, ſoit en Eté, ſoit que le vent ſoit violent, ou qu'il y ait bonace. Dans les jours du déreglement, le montant eſt d'environ une demi

heure,

heure, & le deſcendant de trois quarts d'heure. Toutes ces marées de l'*Euripe*, reglées ou non reglées, ont encore deux differences d'avec celles de l'Océan; La premiere eſt que l'eau ne s'éleve d'ordinaire que d'un pied dans ſon montant, & rarement vient jusqu'à deux: Aulieu que l'Océan s'éleve quelquefois jusqu'a la hauteur de 80 coudées, comme dans les ports de Bretagne. La ſeconde difference eſt, que dans l'Océan, l'eau s'abaiſſe, lors qu'elle ſe retire en haute mer, & qu'elle s'eleve, quand elle s'approche des côtes. Mais le montant de l'*Euripe* arrive, quand ſon eau s'ecoule vers les Isles de l'Archipel où la Mer eſt plus grande; & ſa deſcente, lorsqu'elle court vers la Theſſalie, dans le Canal par où les Galères paſſent pour aller à Salonichi. Entre le montant & la deſcente, il y a un petit intervalle, qui fait paroître l'eau en repos: de ſorte que les plumes & la paille demeurent ſur l'eau ſans mouvement, à moins qu'il n'y ait du vent. On a encore obſervé que quand la mer monte, elle ceſſe quelquefois de monter un quart d'heure ou une demi-heure, quoiqu'elle coure toujours; & qu'alors elle a deux montans dans un même flux. Au reſte on n'y reconnoît point de changement ſous les Solſtices ni ſous les Equinoxes. Le P. Babin conféra de toutes ces choſes avec les Turcs & les Grècs, lesquels ont ſoin de deux moulins qui ſont ſur ce détroit, & ils lui aſſurèrent qu'ils avoient fait les mêmes remarques ſur les cours de l'*Euripe* depuis 14. ans; ce qui leur étoit aiſé, parceque les roues des moulins tournent tantôt d'un côté, tantôt

de

de l'autre, ſelon le flux & le reflux de l'eau. Que ſi l'on demande la raiſon pourquoi l'*Euripe* eſt reglé dans de certains jours & déreglé dans d'autres, c'eſt ce qu'il eſt bien difficile de ſavoir. On ne ſait pas non plus, pourquoi en quelques endroits, comme à Dieppe, les grandes marées ſont deux ou trois jours après la nouvelle & la pleine Lune, pourquoi elles croiſſent à la nouvelle Lune, quand cet aſtre a le moins de force, & qu'elles diminuent, lorsqu'il commence à ſe fortifier; pourquoi dans une mer des Indes, l'eau eſt quinze jours à monter & quinze jours à deſcendre; pourquoi dans les ports de Cambaye, les grandes marées ne ſont qu'à la pleine Lune, & qu'au port de Calicut, qui n'en eſt pas éloigné, elles n'arrivent qu'à la nouvelle Lune. Il nous faut avoüer avec le Prophete Roi: *Que les Elevations de la mer ſont admirables & que ſes ſecrets ſont inconnus aux hommes!*

(6) Voy. la Note (114) du Livre III.

(7) *Cræſus*, cinquieme & dernier Roi de Lydie, l'an 557. avant J. C. devint un des plus puiſſans Princes du Monde, par le grand nombre de Conquêtes qu'il fit, en même tems qu'il en devint auſſi le plus magnifique & le plus libéral. Il n'y avoit point de Temple célebre dans la Grèce, où il n'envoiât des préſens dignes d'un grand Roi. Il attira les plus ſavans hommes à ſa Cour, & voulut profiter de leurs entretiens.

Sa

Sa grande puiſſance ne l'éblouit pas tellement, qu'il n'approuvât la liberté avec laquelle ils lui parloient. Solon lui aſſûra impunément qu'il faiſoit peu de cas de ſon bonheur, & Bias ou Pittacus gagna ſes bonnes graces, en lui faiſant ſentir par une aſſez vive raillerie la témérité de l'entrepriſe qu'il étoit prêt de former ſur les Iſles voiſines du Continent de l'Aſie. Son bonheur fut troublé d'abord par la mort du ſeul de ſes fils, qui fût capable de regner après lui. Ce jeune Prince fut tue malheureuſement à la chaſſe; & deux ans après ce funeſte accident, Aſtyagès fut détrone, & l'Empire des Mèdes detruit par Cyrus. *Cræſus*, beaufrere d'Aſtyagès, fut moins touche de ſon malheur, que des progrès du nouveau Conquerant. Et le deſir d'ajouter la Cappadoce à ſes Etats, ſe joignant encore à la jalouſie qu'il avoit conçue contre Cyrus, l'engagea enfin dans une guerre qui lui fut fatale. Cyrus aiant gagne ſur lui une Bataille, vint mettre le ſiège devant la Ville de Sardes, qu'il prit en quatorze jours. *Cræſus* ſur le point d'y être tué par un Soldat qui ne le connoiſſoit pas, fut delivré de la mort, par le ſeul fils qui lui reſtoit, & qui avoit ete muet juſqu'alors. Ce jeune Prince effraié au dernier point de ce ſpectacle, s'ecria, dit-on, par un effort merveilleux que la Nature fit en lui; *arrête, Soldat, ne porte point ta main ſur le Roi mon pere.* *Cræſus* comptoit alors la 14. annee de ſon regne, & c'étoit la 544. avant J. C. On le mena devant Cyrus, qui fit élever auſſitot un bucher, pour l'y bruler

brûler avec 14. jeunes Lydiens. Mais *Crœſus*, en ce moment, reconnoiſſant la vérité de ce que Solon lui avoit dit, qu'on ne pouvoit aſſûrer de perſonne avant ſa mort, qu'il fût heureux; il ne put s'empêcher de s'écrier; *O Solon, Solon!* cette parole remarquée par Cyrus, lui ſauva la vie: On obligea *Crœſus* de déclarer ce qui le faiſoit s'écrier ainſi; & ſon vainqueur prenant des ſentimens plus humains, ordonna qu'on éteignit le feu, ce qu'on n'auroit pû faire, ſi, comme dit Boëce, une pluïe abondante n'avoit favoriſé l'empreſſement des Perſans. *Crœſus*, délivré pour la ſeconde fois de la mort, entra bientôt dans la confidence de ſon nouveau Maître, par les avis qu'il lui donna, pour conſerver les richeſſes de la ville de Sardes, & pour empêcher les Lydiens de ſe révolter. Il l'accompagna enſuite dans toutes ſes expéditions, & en particulier dans celle que ce Conquérant entreprit contre les Maſſagètes: occaſion où il fit paroître tant de prudence & de grandeur d'ame, que Cyrus prêt à éxpoſer ſa vie, jugea à propos de le conſerver à l'abri du danger, pour ſervir de conſeil à Cambyſes ſon fils. Celui-ci, après avoir traité quelque tems *Crœſus* comme il le méritoit, lui fit enfin ſentir le poids de la ſervitude. Car s'offenſant des ſages conſeils qu'il lui donnoit, il ſe ſaiſit de ſon Arc pour le percer d'une flèche, & le voiant s'échaper, il ordonna qu'on le fit mourir. Hérodote ne dit plus rien de *Crœſus*, ſi non que ceux qui reçurent cet ordre, ne l'executèrent pas, & que Cambyſes charmé de le revoir, punit néanmoins de mort ceux qui l'avoient con-

conſervé. On ne ſait pas quand il mourut, mais il y a apparence qu'il ſurvêquit peu à Cambyſes, puisqu'on ne le retrouve plus ſous le regne de Darius.

(8) La *Lydie* a été un païs conſidérable de l'Aſie mineure, qui a porté auſſi le nom de *Mœonie* & qui a préſentement celui de *Caraſie*. Le Roiaume de Lydie commença par Argon, de la branche des Héraclides, & dura jusqu'a Candaules qui étoit le vingt-deuxieme Roi, & qui fut tué par Gygès. Celui-ci commença la branche des Mermnades, & eut pour ſucceſſeurs, Ardys, Sadyettès, Alyattès, & Crœſus, qui en fut le dernier Roi. La *Lydie* fut depuis ſujette aux Perſes, aux Grècs, & aux Romains. Préſentement elle eſt ſous la domination des Turcs.

(9) *Cyrus* nâquit de Cambyſes, Roi des Perſes, & de Mandane fille d'Aſtyagès, Roi des Mèdes, l'an 599. avant J. C. Dès l'age de ſeize ans, il eut part à la défaite d'Evilmerodach, fils de Nabuchodonoſor, Roi d'Aſſyrie, qui avoit fait des courſes dans la Medie. Peu après il fut rapellé par ſon père, qui le fit élever avec un ſoin extréme dans tous les exercices capables de former un grand Prince. En l'année 559. il prit le commandement de l'Armée des Perſes & de celle des Mèdes, pour faire la Guerre à Nerigliſſorus, Roi de Babylone, avec Cyaxarès ſon Oncle maternel. Les annees ſuivantes, il defit Crœſus, & le fit enfin priſonnier. L'an 543. il ſoumit l'Ionie. Delà il tourna ſes armes contre Nabo-

Nabonidus, défit ce Prince, l'aſſiégea dans Babylone; & aiant pris cette Ville, il éteignit l'Empire des Babyloniens, l'an 538. Il en laiſſa la ſouveraineté à ſon Oncle Cyaxarès, ou Darius Mède, dont il épouſa la fille unique, & regna depuis ſur l'Arabie, les deux Phrygies, l'Ionie, la Lydie, la Carie, l'Eolide, la Paphlagonie, la Cilicie, & l'Isle de Chypre. Enfin après avoir levé une armée de ſix cens mille hommes d'Infanterie & de cent vingt mille hommes de Cavalerie, & deux mille chariots armés de faulx, pour réduire tous les Peuples qui s'étendoient depuis la Syrie jusqu'à la mer Rouge, il ſucceda à ſon pere Cambyſes & à ſon beaufrere Cyaxarès, qui venoient de mourir, & réunit ainſi la Monarchie de tout l'Orient. Les Auteurs varient extrémement ſur la manière dont il mourut. Hérodote & Juſtin diſent, qu'aiant été vaincu par Tomyris, Reine des Maſſagètes ou Scythes, elle lui fit couper la tête, & la plongea dans un outre rempli de ſang, lui reprochant ſa cruauté par ces paroles: *Satia te ſanguine quem ſitiſti*: C'eſt àdire: *Saoule-toi du ſang dont tu as été ſi alteré.* Diodore dit que l'aiant fait priſonnier, elle le fit crucifier. Cteſias rapporte que dans un combat contre les Derbices, Peuple voiſin de l'Hircanie, *Cyrus* fut bleſſé d'un coup de trait dont il mourut trois jours après. D'autres diſent qu'il fut tué dans un combat naval contre les Samiens. Xénophon le fait mourir dans la Perſe, de mort naturelle: mais l'Hiſtoire la plus véritable eſt qu'il fut tué dans la Guerre qu'il fit aux Scythes, l'an 529. avant J. C..

(10) Boëce

(10) Boëce parle ici de *Paul Emile*, ſurnommé le *Macédonique*, Général Romain, qui fut deux fois conſul; la premiére avec Cn. Bebius Tamphilus l'an 572. de Rome & 182. avant J C. Année dans laquelle il triompha des Liguriens; & la ſeconde fois avec C. Licinius Craſſus l'an 586. Ce fut alors, qu'aiant ſurmonté le Roi Perſée, réduit la Macédoine en Province, & démoli ſoixante-dix places, qui avoient favoriſé les Ennemis, il mérita le ſurnom de *Macédonique*, & retourna comblé de gloire à Rome, où le Triomphe qu'on lui décerna, dura trois jours. Pendant la premiére journée de cette ſuperbe pompe, on vit paſſer les chariots remplis d'une infinité de rares ſtatues & d'éxcellens tableaux pris dans les villes conquiſes. Le ſecond jour, on porta les armes les plus riches des Macédoniens; & ces dépouilles étoient ſuivies de trois cens hommes chargés de ſept cens cinquante vaſes pleins d'argent monnoyé, & peſant chacun trois talens. D'autres portoient de riches coupes & des vaiſſeaux précieux. Le troiſiéme jour, avant que le Soleil fut levé, les Trompètes & les autres Joüeurs d'Inſtrumens, commencèrent à s'avancer vers le Capitole. Derrière eux marchoient ſix vingts bœufs blancs, avec leurs cornes dorées, d'où pendoient des guirlandes de fleurs. Ces victimes étoient conduites par de jeunes hommes, qui avoient devant eux des tabliers faits à l'éguille, & par d'autres qui tenoient à la main des hâches d'or, pour ſervir aux ſacrifices. Enſuite, paſsèrent les Officiers qui portoient l'or monnoyé dans ſoixante-dix-ſept grands vaſes,

peſant trois talens chacun ; & ceux qui ſoutenoient cette grande coupe d'or maſſif enrichie de pierres précieuſes & du poids de dix talens, dont *Paul Emile* alloit faire une offrande aux Dieux. Après vinrent ceux qui portoient les vaſes d'or de Persée, d'Antigonus & de Seleucus, ſuivis du char de Perſée dans lequel étoient ſes armes & ſon Diadéme. Les enfans de ce malheureux Prince marchoient enſuite & après eux Perſée, vêtu de noir, accompagné de ſes amis qui pleuroient ſon eſclavage. Devant le Triomphateur, on vit 400. Couronnes d'or, dont les villes de Grèce avoient honoré *Paul Emile* à cauſe de ſes grandes vertus. Enfin ce vaillant Capitaine parut ſur un char magnifique, couvert d'un manteau tiſſu d'or & de pourpre, & tenant une branche de laurier à la main droite. Il étoit ſuivi des Soldats, qui portoient auſſi chacun une branche de laurier & chantoient des airs de réjouiſſance. Le Roi Perſée faiſoit le plus bel ornement de ce Triomphe. *Paul Emile* avoit pleuré le malheur de ce Prince, avec une généroſité ſans égale; & lui-même il eut celui de perdre deux de ſes fils, pendant les réjouiſſances de ſon Triomphe. Tant il eſt vrai qu'il n'y a point de joie qui ne ſoit mêlée d'amertume!

(11) *Perſée*, dernier Roi de Macedoine, ſuccéda, l'an 178. avant J. C. à ſon pere Philippe, qui n'étant pas ſatisfait de ſa conduite, avoit eu deſſein de le deshériter & de donner le Roiaume à Antigonus, fils du frere de ſon Tuteur. *Perſée* fit mourir ſon compétiteur, & fit la Guerre aux Romains, ſans aucun

aucun ſuccès. Il fut ſouvent battu & entièrement défait à la bataille de Pydne par Paul Emile l'an 168. Dans la déroute générale de ſon armée, il prit la fuite, & s'étant retiré dans l'Iſle de Samothrace, il y fut découvert par les Romains & mené en Triomphe à Rome devant le Char de Paul, ſon vainqueur, comme je l'ai dit dans la Note précédente. Quelques Critiques modernes pretendent, qu'il fut réduit à la dure néceſſité d'exercer le métier de Serrurier, pour gagner ſa vie.

(12) Paſſage Grèc, que Boëce a conſervé dans la Langue originale & qu'il a tiré du dernier Livre de l'Iliade d'Homère.

(13) Les Poëtes feignent qu'Amalthée, fille de Méliſſe Roi de Candie, allaita Jupiter du lait d'une chèvre qu'il laiſſa à ſa Nourrice avec cette propriété qu'elle lui fourniroit abondamment toutes choſes. C'eſt pourquoi elle fut appellée *Corne d'abondance.* D'autres diſent qu'Hercule aiant arraché une des cornes du fleuve Acheloüs, transformé en Taureau, les Nymphes l'emplirent de fleurs & de fruits, & la conſacrèrent à la Déeſſe *Abondance.*

(14) Voy. la Note (78) du Livre I.

(15) Voy. plus haut la Note (13). L'Explication hiſtorique que l'on donne de la *Corne d'Abondance,* eſt qu'il y a un terroir en Lybie de la figure d'une corne de Bœuf, fort fertile en vins, &

en fruits exquis, qui fut donné par le Roi Ammon à ſa fille Amalthée, que les Poëtes ont feint avoir été Nourrice de Jupiter.

(16) Boëce n'a pas pris la peine de nous apprendre les noms des perſonnes qui ſe chargèrent de lui faire donner de l'éducation dans ſa jeuneſſe: mais il y a apparence que c'étoient quelques uns des *Anicieus*, des *Manliens*, ou des *Sévérins*, ſes parens: Surquoi il ne ſera pas inutile de rapporter ici ce qu'on ſait de ces trois Familles. Celle des *Aniciens*, qui étoit plébeïenne, fut très-illuſtre à Rome ſous les Empereurs chrétiens, & avoit même produit des Conſuls avant Jules Ceſar. Le premier de cette famille que l'on trouve dans l'Hiſtoire, eſt un *L. Anicius Gallus*, Prêteur, l'an de Rome 585. & 169. avant J. C. Il eut cette année là les honneurs du Triomphe, pour avoir commandé avec un très-grand ſuccès en Illyrie & en avoir fait priſonnier le Roi nommé *Gentius*. Il eſt ſans doute le même que *L. Anicius Gallus*, qui fut Conſul en 594. & 160. ans avant J. C. quoique les Auteurs du Moreri en faſſent deux perſonnes. On trouve après cela *Anicius Céréalis*, ainſi ſurnommé pour avoir pourvû à la ſubſiſtance de la ville de Rome dans un tems de diſette; Il fut déſigné Conſul l'an 64. de l'Ere Chrétienne; & ſe tua l'année ſuivante, pour ne pas tomber dans les mains de Néron, qui le ſoupçonnoit d'avoir trempé dans une conjuration contre ſa perſonne. *Anicius Maximus* fut Proconſul de Bithynie, ſous l'Empereur Trajan, qui vivoit ſur la

fin

fin du I. Siecle & au commencement du II. *Q. Anicius Fauſtus* fut *Proprætor Auguſtorum*, c'eſt-à-dire Lieutenant de l'Empereur Sévére dans la Dace vers l'an 203 : *Anicius Feſtus* étoit Proconſul d'Aſie en 217 & 218. ſous l'Empire de Macrin. *Anicius Fauſtus* fut Conſul ſous Dioclétien en 298. & Préfet de Rome l'année ſuivante. *Anicius Julianus*, que Symmaque, a loué comme le plus noble, le plus riche, & le plus puiſſant perſonnage de ſon tems, ſe diſtingua encore plus par ſon eſprit & par ſa bonté, que par ſes avantages extérieurs. Il fut le premier de ſa famille qui embraſſa la Religion Chrétienne, & l'on croit qu'il fut pere de Baſiline, épouſe de Jules-Conſtance, frere de Conſtantin & même de Julien l'*Apoſtat*. Il fut conſul, ſous Conſtantin, en 322. Gouverneur de la Tarragonoiſe en 326, & presque toujours continué dans la Préfecture de Rome depuis l'an 326 jusqu'en 329. *Anicius Paulinus*, fut auſſi Préfet de Rome, ſous Conſtantin, en 331 & 332. Un de ſes freres du même nom fut Proconſul d'Aſie & de l'Hellespont, puis Conſul en 334. On vante ſa nobleſſe, ſon éloquence, ſon amour pour la juſtice & la gravité de ſes mœurs. Outre le Conſulat, il exerca encore la Préfecture de Rome une partie de cette année & la ſuivante. On croit qu'il fut pere d'*Anicius-Sextus-Petronius-Probus*, qui fut celui des *Anicieus* qui ſe diſtingua le plus. Il étoit le quadris-aieul de notre Auteur. Ammien-Marcellin, Auſone, Symmaque & le Code Theodoſien en font une trés-honorable mention. Il vivoit dans le IV. Siecle, & avoit la réputation d'un

des plus grands & des plus celébres Magiſtrats de l'Empire. Il fut Conſul ordinaire l'an de J. C. 371. avec l'Empereur Gratien. Toutes les Provinces ſe loüèrent des bontés de ce Grand-Homme. Il quitta ſa charge de Prefet du Prétoire, comme nous l'apprend Ammien-Marcellin, & il mourut ſaintement. Sa maiſon étoit des plus belles de la Ville de Rome; & il poſſedoit de ſi grands biens, que Zoſime, qui en parle avec une maligne envie, dit qu'il ſembloit qu'il eût ramaſſé chez lui toutes les richeſſes des Romains. On lui avoit juſtement donné le ſurnom de *Probus*, qui paſſa depuis à pluſieurs de ſes deſcendans, puisque la probité étoit le caractère de toutes ſes actions. Il eut de ſa femme *Proba-Falconia*, trois fils, *Anicius-Sextus-Olybrius*, *Anicius-Sextus-Probinus* & *Anicius-Sextus-Probus*. Les deux premiers furent Conſuls en 395. & le troiſième en 406. Nous avons encore le Poëme que Claudien compoſa à l'occaſion de leur Conſulat. En voici quelques vers, qui ſont un bon témoignage de la grandeur de cette famille.

Quemcumque requires,
Hac de ſtirpe virum, certum eſt de Conſule naſci.
Per faſces numerantur avi, ſemperque renata
Nobilitate virent, & prolem fata ſequuntur
Continuum ſimili ſervantia lege tenorem:
Nec quisquam procerum tentat, licet ære vetuſto
Floreat, & claro cingatur Roma Senatu,
Se jactare parem.

Olybrius

Olybrius mourut jeune & Rome pleura ſa perte. Ses deux freres firent poſer cette inſcription au bas d'une Statue qu'ils élevèrent à la mémoire de leur pere.

Sexto. Petronio. Probo. Viro.
Clariſſimo.
Proconſul. Africæ. Præfecto. Prætorio.
Quater. Italiæ. Illyrici: Africæ.
Galliarum. Conſuli. Ordinario. Patri.
Conſulum.
Anicius. Probinus. Vir. Clariſſimus.
Conſul. Ordinarius. Et. Anicius. Probus.
Vir. Clariſſimus. Quæſtor. Candidatus.
Filii.
Munus. Singulari. Religione. Debitum.
Dedicarunt.

On voit encore maintenant à Rome le Tombeau du même *Anicius Petronius* & de ſa femme *Proba Falconia*; & il y en a peu de ces tems-là qui ſoient auſſi magnifiques. L'inſcription ou Epitaphe qu'on y lit, mérite auſſi de trouver place en cet endroit:

Sublimes quisquis tumuli miraberis arcus
Dices, quantus erat, qui, Probus, hic ſitus eſt!
Conſulibus proavis, ſoceroque Ex-Conſule major.
Quod geminas Conſul reddidit ipſe domos.

Præfectus quartum totâ dilectus in Urbe,
Sed fama emensus quicquid in orbe hominum est.
Æternos, heu, Roma tibi qui posceret annos,
Cur non vota tui vixit adusque boni?
Nam cum sexdenos mensis suspenderet annos,
Dilectæ è gremio raptus in Æthra Probæ.
Sed periisse Probum meritis pro talibus absit;
Credas, Roma, tuum: Vivit & astra tenet.
Virtutis, fidei, pietatis, honoris, amicus,
Parcus opum nulli, largus at ipse fuit.
Solamen tanti Conjunx tamen optima luctus.
Hoc, Proba, sortita est, jungat ut urna pares.
Felix, heu, nimium felix, dum vita maneret,
Digno juncta viro, digna simul tumulo.

Anicius Sextus Probus, l'un des fils de *Petronius*, fut le tris-aieul de Boëce. Son nom étoit si vénerable à tous les Peuples de l'Univers, que deux sages d'entre les Perses, qui vinrent l'an 390. à Milan pour y voir St. Ambroise, passèrent expressément à Rome pour y visiter *Anicius Probus*. Il étoit contemporain d'*Anicius Bassus*, son parent, qui fut Consul ordinaire avec Philippe en 408. & avec Flavius Antiochus en 431. *Bassus* crut avoir sujet de se plaindre du Pape Sixte III. Pour s'en vanger, il se ligua avec un Sénateur de ses amis nommé Marinien, & en 433. ils accusèrent ce Pape d'avoir corrompu une Vierge de l'Eglise. L'Empereur Valentinien, pour connoître de cette affaire, fit assembler un Concile à Rome, auquel Sixte se soumit. Mais il y fut déclare

déclaré innocent, après un éxamen très-rigoureux : & l'aſſemblée priva *Baſſus* & Marinien de la Communion, qui ne devoit leur être accordée qu'à la mort. Valentinien n'étant pas ſatisfait de cette peine, confisqua tous les biens de *Baſſus*, & les donna à l'Egliſe. *Baſſus* mourut trois mois après : & le Pape, qui en fut ſans doute fort affligé, embauma charitablement ſon corps, & l'enterra dans la chapelle des Aniciens, qui étoit derrière le chœur de l'Egliſe de St. Pierre. Mais les Savans ont montré que les Actes du Concile dont j'ai parlé, ſont manifeſtement corrompus. Les autres Perſonnages de la Famille des *Aniciens*, que l'on connoît encore pour avoir été Conſuls, ſont : *Anicius Maximus* en 433. *Anicius Glabrio Fauſtus* en 438. *Flavius Anicius Maximus* en 443. *Anicius Olybrius* en 464. *Anicius Fauſtus* en 482 & 490. *Anicius Manlius* en 487. *Anicius Probinus* en 489. *Anicius Olybrius* le jeune en 491. *Anicius Probus* en 513 & 525. *Anicius Maximus* en 523. & *Anicius Olybrius* le jeune en 526. Tous ceux-ci étant contemporains de Boëce ont pu, à l'exception des derniers, être du nombre de ceux qui prirent ſoin de ſon éducation. Il y a cependant plus d'apparence que, comme ils ne lui touchoient de parenté que par ſa biſaieule maternelle, fille d'*Anicius Sextus Probus*, laquelle avoit été mariée à *Manlius Theodorus* ; c'étoient plustôt quelques uns de la famille de ce dernier ou de celle des *Séverins*, comme étant parens paternels de Boëce, qui furent ſes tuteurs après la mort de ſon pere. La famille des *Manliens*

ne fut ni moins célèbre à Rome, ni moins féconde en hommes illuſtres que celle des *Aniciens*. On y compte jusqu'à trois Conſuls, douze Tribuns avec la puiſſance du Conſulat, & deux Dictateurs. On croit qu'ils deſcendoient de *Manlius* ou plutôt d'*Octavius Manilius*, chez lequel Tarquin ſon beau-pere ſe retira, après avoir été chaſſé de Rome, l'an 245. de cette ville & 509. avant J. C. comme nous l'apprenons de Tite-Live. *Manlius-Theodorus*, bisaieul de Boëce, fut Conſul avec l'Eunuque Eutrope l'an 399. de J. C. C'eſt de lui que St. Auguſtin fait mention, en addreſſant ces paroles à Monique ſa mere: „Un homme s'eſt diſtingué ſur tous les „autres dans ce Siecle, autant par ſon eſprit, ſon „éloquence & l'éclat de ſa fortune que par la ſo„lidité de ſon jugement. C'eſt *Theodore* que vous „aves particuliérement connu; & il eſt tel que ni „maintenant ni dans les Siecles avenir, il n'y aura „pas lieu d'accuſer celui-ci d'avoir été ſtérile en „hommes de lettres.„ Le Poëte Claudien, dont j'ai déja parlé, fit, ſur le Conſulat de *Manlius*, un poëme ſur la fin duquel, faiſant des vœux pour toute la famille *Manlienne*, il y ajoute une prédiction qui ſemble ne regarder que Boëce. Voici ce qu'il dit:

Conſul per populos idemque graviſſimus auctor
Eloquii, duplici vitta ſubnixus in ævum
Procedat, pariter libris faſtisque legendus.
Accipiat patris exemplum, tribuat que nepoti
Filius, & cœptis ne deſit faſcibus hæres.
Decurrat trabeata domus, tradat que ſecures

Mutua

Mutua poſteritas, ſervato que ordine fati
Manlia continuo numeretur Conſule proles.

On trouve encore un autre *Manlius Theodorus* qui fut Conſul l'an 505. mais comme il pouvoit être à peu près de l'âge de Boëce, on doute qu'il ait été du nombre de ſes tuteurs, d'autant plus qu'on croit que notre Auteur étoit du *côté* paternel de la famille des *Severins* quoiqu'il portât avec ce nom, ceux d'*Anicius* & de *Manlius Torquatus*. Or l'on prétend, (car la choſe n'eſt pas encore bien éclaircie) ou que *Manlius Theodorus* eut une fille qu'il maria à un *Severin* aïeul de Boëce, ou qu'un fils de *Manlius* paſſa par adoption dans la famille des *Severins* & que de lui ſortit Boëce pere de notre Auteur, lequel étant Préfet du Prétoire fut tué l'an 455. avec le Patrice Ætius dans le Palais & de la propre main de l'Empereur Valentinien III. Prince naturellement jaloux, défiant & déja prevenu contre l'un & l'autre au ſujet de l'évaſion des Huns: Injuſtice à laquelle ce Prince ne ſurvêcut pas longtems: car *Flavius Anicius Petronius Maximus*, le même dont j'ai parlé plus haut, & duquel Valentinien avoit violé la femme, voulant s'en vanger, profita du reſſentiment de quelques Officiers, fachés de la mort d'Ætius, àqui ils devoient leurs fortunes, & les porta à ſe défaire de l'Empereur, ce qui fut executé le 17. mars 455. l'année même dans laquelle Boëce notre Auteur étoit né. On trouve deux de ſes parens l'un nommé *F. Severinus* Conſul en 461. l'autre ſous le ſimple

ple nom de *Severinus* auſſi Conſul en 481. & ce ſont vrai-ſemblablement ceux auſquels il fut redevable de l'excellente éducation qu'il reçut.

(17) Boëce ſe maria deux fois: la première avec *Elpis*, Dame d'une famille des plus conſidérables de Meſſine. Cette aimable perſonne n'étoit pas moins illuſtre par ſon goût pour les belles lettres que par l'éclat de ſes vertus. Elle aimoit ſurtout la Poëſie. On ne ſait pas préciſément de quelle maiſon elle ſortoit, mais il eſt sûr que ſon pere étoit élevé aux premiers honneurs de ſa patrie. Elle avoit une ſœur nommée *Fauſte* ou *Fauſtine* femme de *Tertulle*, Senateur Romain, & mere de pluſieurs Martyrs: Savoir de *Placide*, de *Flavie d'Eutiche* & de *Victor*. *Elpis* a laiſſé quelques hymnes, qui ſe trouvent dans le Breviaire Romain, ſur le Martyre de St. Pierre & de St. Paul, comme celle qui commence par ce vers: *Aurea luce & decore roſeo.* Et celle ci: *Jam bone paſtor, Petre clemens, accipe.* Elle compoſa auſſi cette autre ſur St. Pierre dans les liens. *Petrus Beatus catenarum laqueos.* Les Auteurs du Moreri diſent qu'*Elpis* mourut à Pavie, où elle s'étoit retirée, parceque Boëce ſon époux y étoit priſonnier par les ordres de Théodoric Roi des Lombards. Cela ne paroît pas exacte, parceque long-tems avant la détention de Boëce, il avoit épouſé *Ruſticienne* ſa ſeconde femme. Il y a plus d'apparence que la première fut inhumée dans le veſtibule de St. Pierre de Rome, où l'on lit encore ſon Epitaphe, qui étoit, dit-on, de la facon d'*Elpis*.

Elpis

Elpis dicta fui, Siculæ regionis alumna,
Quam procul à patria conjugis egit amor.
Quo ſine mœſta dies, nox anxia, flebilis hora,
Nec ſolum caro, ſed ſpiritus unus erat.
Lux mea non clauſa eſt, tuli remanente marito,
Majori que animæ parte ſuperſtes ero.
Porticibus ſacris jam nunc peregrina quieſco
Judicis æterni teſtificata thronum.
Ne qua manus buſtum violet, niſi forte jugalis
Hæc iterum cupiat jungere membra ſuis.
Ut thalami tumuli que comes nec morte revellar
Et ſocios vita nectat uterque cinis.

Le Buſte d'Elpis ſe voit, dans la Salle de la Maiſon de Ville de Meſſine, entre les ſtatuës d'Annibal, de Scipion l'Africain, & de Cicéron, avec une belle Inſcription, qui marque que ce Monument de marbre fut placé en cet endroit-là en 1543. Le Senat le fit venir de Palerme, où il étoit entre les mains des Jeſuites.

(18) L'Epouſe dont parle ici Boëce, étoit ſa ſeconde, nommée *Ruſticienne*, fille de Symmaque, duquel j'ai parlé ſous la Note (64) du Livre I. Cette Dame ne fut point enveloppée comme ſon pere & ſon mari dans leur disgrace: elle leur ſurvêquit aſſez long-tems, puiſqu'elle vivoit encore quand

Totila

Totila Roi des Goths, qui avoit été mis ſur le Thrône d'Italie, après la mort d'Evaric, vers l'an 541. prit Rome, & en donna le pillage à ſes Soldats. Ce ſac fut le ſpectacle du monde le plus triſte, & réduiſit toutes les perſonnes de qualité à une ſi grande misère, que les principales Dames, & entre autres la femme de Boëce, furent contraintes de mandier leur pain aux portes des Goths, ce qui arriva vers l'an 542. ou 543.

(19) Boëce eut, de ſon premier mariage, deux fils, *Patrice* & *Hypace*. Ils furent faits Conſuls tous deux enſemble l'an 500. Voy. plus bas la Note (22). Il eut de ſon ſecond mariage, deux autres fils, auſquels il donne la qualité de *Conſulaire*, non pas pour avoir été Conſuls, mais comme étant nés d'un père qui l'étoit. Quelques uns qui n'ont pas fait cette réflexion, ont prétendu que ces deux fils avoient été Conſuls en l'année 522. ſous les noms de *Boëce* & de *Symmaque*. Mais il eſt viſible qu'ils confondent les fils avec leur père *Boëce*, qui fut en effet collégue de *Symmaque* ſon beaupere, dans le Conſulat, en l'année 522. Voy. la Note (62) du Liv. I.

(20) Les Poëtes attribuent l'invention des *Chars* à *Erichtonius*, quatrième Roi des Athéniens, qui regnoit, dit-on, l'an 2546. du Monde, 1489. avant J. C. Ils diſent qu'il s'en ſervit, pour y cacher la moitié de ſon corps, à cauſe de la difformité de ſes jambes, qui étoient tortues comme des ſerpens.

(21) Les

(21) Les *Sénateurs* Romains (dont j'ai deja parlé ſous la Note (48) du Livre I. en parlant du Sénat) étoient des Magiſtrats que Romulus avoit créez pour être ſes Conſeillers d'Etat & pour juger les differens du Peuple. Leur nombre fut d'abord de cent. Mais après que les Sabins eurent été reçus dans la Ville de Rome, Romulus & le Roi Tatius créèrent cent nouveaux *Sénateurs* tirés, comme les premiers; des plus illuſtres Maiſons de Rome. Tarquin l'Ancien augmenta encore ce nombre, choiſiſſant dans les Familles Plébéiennes, ou bourgeoiſes, cent perſonnes remarquables par leur vertu. Il leur donna le titre de *Patriciens*, & les fit enſuite recevoir dans le Sénat, qui fut alors compoſé de de trois cens *Sénateurs*. Ceux qui avoient été ajoutés aux deux cens premiers, furent appellés *Conſcripts*; & delà eſt venu l'uſage, quand on parloit au Sénat, de donner aux *Sénateurs* le titre de *Patres Conſcripti*. On comptoit plus de quatre cens *Sénateurs*, ſous le conſulat de Meſſala & de Piſon. Ils étoient au nombre de ſix cens du tems de Gracchus. Pendant les Guerres Civiles ils furent réduits à trois cens. Jules-Ceſar les augmenta jusqu'à huit ou neuf-cens; & les Triumvirs, après lui, jusqu'à mille. Mais Auguſte les réduiſit à ſix cens. Dans les premiers tems, il n'y avoit que ceux qui étoient de race Patricienne, c'eſt à dire, deſcendus des trois cens anciens *Sénateurs*, qui fuſſent admis dans le Sénat. Enſuite on y fit entrer les Plébéiens, quand ils avoient paſſé par les Magiſtratures. Il falloit qu'un *Sénateur* fût au moins âgé

de

de vingt ans, & qu'il eût huit cens mille ſeſterces de biens, ce qui monte à quinze mille écus d'Allemagne, ou vingt mille de France. Après y avoir été admis, s'il lui ſurvenoit quelque perte qui diminuât conſiderablement ſon bien, il perdoit ſa charge & ſon rang. C'étoit aux Cenſeurs à choiſir ceux qui devoient avoir entrée dans le Sénat, & à les en chaſſer, quand ils s'en rendoient indignes. Les *Sénateurs* avoient auſſi le droit de choiſir entre eux celui qui devoit tenir le premier rang, à qui l'on donnoit le nom de *Prince du Sénat*. Cette dignité étoit à vie, & on n'en nommoit un nouveau qu'après ſa mort. L'habit des *Sénateurs* étoit une Tunique ornée de grands galons, qu'ils appelloient *Latus clavus*, ce qui les diſtinguoit des Chevaliers.

(22) Les Sénateurs avoient droit de s'aſſeoir ſur la chaiſe appellée *Curule*. C'étoit un ſiège garni d'yvoire, que ces Magiſtrats mettoient dans leur char, lorſqu'ils ſe montroient en public. Mais par ce que dit Boëce, il paroît que les Senateurs avoient de pareilles chaiſes dans le Senat. Les Ediles *Curules* avoient auſſi droit de s'aſſeoir ſur de ſemblables ſièges: c'eſt delà qu'on les appelloit *Curules*, parceque ces ſièges les diſtinguoient des ſimples Ediles.

(23) Boëce parle du Roi *Théodoric*, qui s'étant rendu à Rome, où il étoit fort ſouhaité, fit beaucoup de careſſes au Sénat, pourvût la Ville de Bled pour une année, & aſſigna annuellement pendant le cours

cours de pluſieurs autres, une groſſe ſomme d'argent pour en reparer les murailles. Boëce, à la tête des Senateurs, fit à ce Prince un diſcours public à cette occaſion. A quoi Theodoric, répondant en termes les plus obligeans, promit au Senat qu'il ne feroit jamais rien de contraire à ſa dignité & à ſes interêts. Le Roi harangua auſſi le Peuple au milieu du Cirque, en preſence des Senateurs, de Boëce & de ſes deux fils. Il donna des marques publiques de ſa liberalité, & la Fête finit par un grand feſtin que ce Prince donna aux Sénateurs, de la même manière qu'on en uſoit dans les jours de Triomphe. Tout cela arriva en l'année 500.

(24) Boëce ſe donne ici le titre de *Conſulaire*, parcequ'il avoit été *Conſul* treize ans auparavant en l'année 487. voy. les Notes (57) & (62) du Liv. I.

(25) Le *Cirque* étoit une place où le Peuple s'aſſembloit pour voir les ſpectacles. Sa forme, qui étoit *circulaire* ou ronde, lui avoit donné ce nom. L'origine des *Cirques* vient de la Grèce, & a commencé par les jeux olympiques. Le grand *Cirque* de Rome étoit un lieu fort ſpacieux, entre le mont Palatin & le mont Aventin, deſtiné pour les ſpectacles publics. On dit que Tarquin l'Ancien fut le premier qui le fit environner d'echafauts de bois, ſur leſquels étoient aſſis & placez les ſpectateurs, qui juſques-là s'etoient tenus debout. L'aire du *Cirque* etoit en cercle, comme le nom même le marque.

marque: mais d'une figure ovale, plus longue que large. Sa longueur étoit de trois ſtades & demie, & ſa largeur de quatre arpens. Il étoit environné de foſſez. Dans la ſuite des tems, cette place devint un des plus magnifiques édifices de la Ville de Rome. L'Amphithéatre, qui entouroit trois côtéz de cette place, avoit au bas des degrez de pierre, audeſſus desquels il y avoit deux étages de loges de bois & des galleries qui regnoient à l'entour, afin d'eviter la confuſion. Il avoit huit ſtades de pourtour & cent pas de hauteur. Il pouvoit contenir 150. mille hommes. Ces trois cotez étoient couverts; le quatrieme étoit découvert. Dans ce dernier, il y avoit des loges grillées, où étoient renfermez les chevaux & les chariots, qui devoient courir, & qui partoient auſſitôt que les portes grillées étoient ouvertes. Au dehors de l'amphitheatre du *Cirque*, il y avoit un grand portique où étoient les boutiques. A l'extremité de la place du *Cirque* étoit placé le But, que les Latins appellent *Meta*, dont les chariots faiſoient le tour, quand ils étoient parvenus juſques-là. Les autels de Saturne, de Jupiter, & de Mars étoient de ce côté là: ceux de Venus, de Mércure, & de la Lune, du côté des loges grillées. Quelques Empereurs prirent plaiſir à orner le *Cirque*. Claude fit dorer les pilliers ou Colomnes qui ſervoient de But, & revêtir de marbre les loges grillées, qui n'étoient auparavant que de tuf. Caligula fit ſabler la place de terre rouge & de couleur d'or. Héliogabale la fit parſemer de poudre d'or & d'argent. Les bancs étoient garnis de matelats

de

de rozeau & chaque place ſéparée des autres par des jalouſies. Les Citoiens Romains y étoient placés par ordre de dignité. Savoir, les Sénateurs & les Chevaliers dans les endroits qui leur étoient deſtinez, & le Peuple par Décuries.

(26) Le *Triomphe* étoit une cérémonie ſolemnelle, qui fut inſtituée par Romulus, après avoir vaincu Acron Roi des Ceniniens. Quelques uns néanmoins ont écrit que ce fut Tarquin l'Ancien, qui entra le premier dans Rome, ſur un char avec une pompe très-magnifique, lorsqu'il triompha environ cent ans après. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que, depuis ce Tarquin, il n'y eut plus de *Triomphe*, pendant le regne des Rois, & que Valerius Publicola, Conſul, fut le premier qui reçut cet honneur de la République. Dans la ſuite des tems, on vit ſouvent des *Triomphes*. On ne l'accordoit qu'à un Dictateur, à un Conſul, ou à un Preteur. Le Général d'Armée qui demandoit le *Triomphe*, étoit obligé de quitter le commandement de l'Armée, & de demeurer hors de la Ville de Rome, jusqu'à ce que cet honneur lui eût été accordé. Il écrivoit des Lettres au Sénat, qui contenoient le récit de la victoire qu'il avoit remportée; & le Sénat s'aſſembloit dans le Temple de Mars, où il en faiſoit faire la lecture, & prenoit le ſerment des Centurions, qui juroient que ce récit étoit véritable, & qu'il y avoit eut 5000. hommes de tués du côté des Ennemis; car ce nombre étoit néceſſaire pour obtenir le *Triomphe*. Lors que le Sénat avoit donné ſon décret, on

assembloit le Peuple, qui rendoit le Commandement au Général d'Armée, & approuvoit son *Triomphe*, qui se faisoit ainsi. Le *Triomphateur* couronné de laurier, & tenant une branche de cet arbre à la main droite, faisoit une harangue au Peuple & aux Soldats assemblés en un même lieu; puis il distribuoit ses présens avec une partie des dépouilles des Ennemis. Cependant la Pompe commençoit à paroître vers la Porte *Triomphale*. Les Trompettes marchoient à la tête, ensuite les Taureaux destinés pour le sacrifice, lesquels étoient ornés de rubans & couronnés de fleurs, & avoient quelquefois les cornes dorées. Après on voioit les dépouilles des Ennemis portées par de jeunes Soldats ou dans des chariots, & les Images des Villes & des Nations subjuguées, qui étoient représentées en or ou en argent, ou faites de bois doré, d'yvoire, ou de cire, avec leurs noms & inscriptions en grosses lettres. On y portoit aussi les figures des Fleuves & des Montagnes les plus remarquables, des Lieux que le *Triomphateur* avoit soumis à l'Empire Romain. Ensuite marchoient les Rois & les Capitaines captifs, chargés de chaines de fer, d'or, ou d'argent, & aiant la tête rasée, pour marque de leur servitude. Ils étoient accompagnés de Joueurs de flûtes & de guitarres, & de plusieurs Officiers de l'Armée. Celui qui marchoit le dernier à cette pompe, étoit un Bouffon qui railloit les vaincus, & éxaltoit la gloire des Romains. Quelle petitesse! Enfin le *Triomphant* paroissoit sur un char d'yvoire, rond, en forme de tour, & enrichi d'or. Sa robe étoit de pourpre, char-

chargée de figures & de palmes en broderie d'or. Il tenoit une branche de laurier à la main droite & un ſceptre d'y voire ſurmonté d'un petit-aigle d'or à la gauche. Son char étoit ſuivi des Sénateurs & de la Milice Romaine. Lorsqu'il étoit arrivé au Capitole, il faiſoit un ſacrifice à Jupiter, & un feſtin magnifique; puis il étoit conduit dans ſon palais. Tertullien remarque, que, pendant la pompe du *Triomphe*, un Officier qui étoit derrière le *Triomphant*, prononçoit à haute voix ces paroles: *Souvenés vous que vous êtes Homme.* C'eſt apparemment de-là, que vient la coûtume de bruler des étoupes au nés du Pape, au moment qu'on l'*adore* après ſon élection, & de l'avertir qu'il eſt mortel, par ces paroles: *Sic tranſit gloria Mundi.*

(27) Voy. la Note (16) du Livre I. Il y a deux ſortes d'*Horizon*, l'un *rationel* ou *intelligible*, & l'autre, *ſenſible*: Il ne s'agit ici que du dernier, qui ne s'etend pas plus loin que notre vûe ſe peut étendre en pleine campagne ſans aucun obſtacle. Il diviſe la partie du Monde, que nous pouvons découvrir, d'avec celle qui eſt cachée à nos yeux, à cauſe de la rondeur de la Terre. L'*Horizon* ſert à faire voir le lever & le coucher du Soleil, de la Lune & des Etoiles, combien de tems chaque Etoile demeure ſur notre hemisphère, & combien dure chaque jour artificiel. Ce nom vient du Grec ὁρίζω. qui ſignifie *je borne*, parceque l'*Horizon* borne notre vue & la durée du jour dont il determine la longueur.

(28) Voy. la Note (68) du Livre I.

(29) Voy. la Note (68) du Livre I.

(30) Voy. la Note (78) du Livre I.

(31) Voy. la Note (64) du Livre I.

(32) Voy. plus haut la Note (8)

(33) Voy. plus haut la Note (19)

(34) Voy. plus haut la Note (19), & la (37) du Liv. I.

(35) Certainement Boëce ne fit pas ſa Conſolation Philoſophique, dans le deſſein qu'elle fût vûe du Roi Theodoric; Car il lui auroit mal fait ſa cour par ce paſſage, n'étant pas naturel qu'il eût ignore que ce Prince étoit Bâtard, & né d'une concubine du Roi Valamir ſon père, nommée *Erlieve* ou *Euſebie*

(36) Voy. la Note (13) du Livre I.

(37) Sous le nom d'*argent*, on comprend toutes les ſortes de *monnoies*, dont on dit que le nom latin *moneta*, vient de *monere*, *avertir*, parceque leur matière & leur empreinte font connoître leur valeur & celui qui l'a fait fabriquer. La fin principale de la *Monnoie* a été l'utilité publique; le Commerce étant beaucoup plus aiſé par le moien de la *monnoie*, que par l'échange des choſes en eſpèce, en ce que les pièces d'*or*, d'*argent*, ou d'autre *métal*, ont une eſtimation certaine. Avant que l'on marquât la *monnoie*, on tailloit groſſièrement des morceaux de métal, qui étoient donnés au poids, comme on fait encore dans

dans pluſieurs païs de l'Orient. Enſuite on régla le poids des pièces; & enfin on y imprima une marque pour en faire connoître la valeur. On ne ſait pas qui a été le premier inventeur de la *monnoie*. Car l'Hiſtoire Sainte n'en parle point avant le Déluge. Joſephe ſemble l'attribuer à Cain, lorsqu'il dit qu'il inventa les poids & les meſures; la *monnoie*, ſelon lui, pouvant être compriſe ſous le nom de *poids*. Mais cette conſéquence ne me paroît pas bonne; car ſi, avant l'uſage de l'*argent*, on ne faiſoit le Commerce que par échange, il étoit naturel que l'on eût recours dabord aux *poids & meſures* pour faire ces marchez avec juſteſſe, quoique l'*argent* n'y entrât pour rien. Cependant il eſt vraiſemblable que ces *poids & meſures* donnérent lieu par la ſuite à l'invention de la *monnoie*. D'autres diſent que ce fut Tubal-Cain qui l'inventa, parcequ'il travailla le premier en cuivre & en fer. Quoiqu'il en ſoit, il n'eſt pas croiable que, pendant plus de 1650 ans, la *monnoie* ait été inconnue à ceux qui poſſedoient toutes les Sciences & tous les Arts. Après le Déluge, Noé renouvella cet uſage qui s'eſt répandu depuis, parmi tous les Peuples civiliſés, pour entretenir plus aiſement la ſociété. La Bible néanmoins ne parle de *monnoie*, que vers l'an du Monde 2180. & 483. ans après le Deluge, lorsqu'elle fait mention des mille pièces d'*argent* qu'Abimelech donna à Sara, femme d'Abraham. Elle parle enſuite des 400. Sicles d'*argent* de bonne *monnoie* qu'Abraham donna à Ephron, & des cent *Kſchita* ou *Agneaux*, c'eſt à dire cent pieces de *monnoie*

d'*argent*, marquées d'un Agneau, que Jacob donna aux Enfans d'Hemor. D'autres ont interpreté le mot *Kſchita* d'un *Arc*, & ont cru qu'elles etoient marquées de la figure d'un Archer. Herodote dit que les Syriens ont été les premiers qui aient fait battre de la *monnoie* d'*or*, & d'*argent*. On n'en connoiſſoit point l'uſage parmi les Grècs, du tems de la Guerre de Troye. Strabon, ſur le témoignage d'Ephore & d'Elien, rapporte que ce fut dans l'Iſle d'Egine que l'on frappa la premiére *monnoie*, par l'ordre de Phædon, d'où ces pièces furent appellées *Eginettes*. Lucain attribue l'uſage de mettre l'*argent* en commerce, à Ithon Roi de Theſſalie, fils de Deucalion. D'autres veulent qu'Erichtonius fils de Vulcain, élevé par les filles de Cecrops, Roi d'Athènes, ait communiqué l'uſage de la *monnoie* aux Lyciens & aux Athéniens. Voy. plus bas la Note (48).

(38) Boëce ſe ſert du mot *Gemmæ*, qui ſignifie toute ſorte de *Pierres précieuſes*. Pline & Solin ſont les premiers, parmi les Anciens, qui ont parlé du *Diamant*. Les Phyſiciens ont découvert que les *Pierres précieuſes* ſont composées d'un éau tres-ſimple & très-épurée, coagulée par un ſel ſpecifique. Elles ſont *colorées* ou *non colorées*. C'eſt une Eau très-ſimple, coagulée par un ſel ſimple, qui forme les non *colorées*; & cela ſe prouve par la génération de la Glace, qui eſt d'autant plus claire qu'elle eſt compoſée d'une eau plus pure. Il y a grande apparence que toutes les *Pierreries* ſe forment de la même

même ſorte, puisqu'étant pulveriſées, chaque grain de la poudre paroît comme du Criſtal, quand on ſe ſert d'un microſcope pour le regarder. La fuſion du verre avec les métaux, qui lui donnent diverſes couleurs, eſt auſſi une preuve que les *Pierreries colorées* tirent leur couleur du principe metallique, & l'on croit que l'eau ſaline, qui fait la baſe des *Pierreries*, venant à paſſer dans les lieux ſoûterrains où la matière premiére des metaux eſt renfermée en forme liquide, & combattant enſemble; la premiére abſorbe & coagule avec ſoi des particules métalliques colorées, qui ſont la couleur de la *Pierre*. Le *Rubis*, l'*Eſcarboucle*, le *Grenat*, & autres, qui ſont de *couleur de feu*, tiennent cette couleur du ſouffre de l'or. Le *Saphir* doit la ſienne à l'argent, qui renferme en ſoi une *couleur celeſte*. *L'Emeraude*, & les autres *Pierres vertes* tirent leur couleur du cuivre; & les *jaunes* ou *brunes*, comme la *Topaſe* & la *Chryſolithe*, la doivent au fer. A l'egard du tems où les *Pierres précieuſes* commencèrent à être recherchées, on ne le peut determiner par l'Hiſtoire profane; & l'Ecriture n'en fait nulle mention avant l'édification du Tabernacle par Moyſe, l'an du Monde 2510. 1489. ans avant J. C. Mais alors on voit que, non ſeulement on eſtimoit la *Sardoine* la *Topaſe*, l'*Emeraude*, l'*Eſcarboucle* (*Pierre* que les uns regardent comme imaginaire, & que les autres diſent être le *Rubis* parvenu à une certaine groſſeur) : le *Saphir*, le *Jaſpe* (que quelque Interprètes diſent être en cet endroit le *Diamant*, ce qui n'eſt pas vrai-ſemblable, parcequ'il n'y eſt mis qu'au

ſecond rang): le *Ligure* (*Pierre* inconnue, ſi ce n'eſt pas le *Porphyre*, ou quelqu'autre eſpèce de *Marbre* fin): l'*Agathe*, l'*Amethyſte*, la *Chryſolithe*. l'*Onix*, & le *Beril*; mais même qu'on avoit déjà le ſecret d'enchaſſer ces *Pierres* & de les graver.

(39) Voy. la Note (12) du Livre I.

(40) Boëce parle ici, à la façon des Poëtes Grècs & Latins, qui diſtinguent quatre *Ages* du Monde, ſavoir: l'*Age d'Or*, l'*Age d'Argent*, l'*Age de Bronze* ou *d'Airain*, & l'*Age de Fer*. C'eſt la diſtinction qu'en fait Ovide, au premier Livre de ſes Métamorphoſes. D'autres, comme Virgile, n'en diſtinguent que deux; l'un avant le regne de Jupiter, dans lequel on commença à partager & à labourer la Terre, & l'autre depuis. Sénèque a ſuivi ce ſentiment, en ne diſtinguant que les deux *Ages*, de l'homme juſte & heureux, & de l'homme injuſte & malheureux: c'eſt à dire l'*Age d'Or*, & l'*Age de Fer*. Juvenal fait la diſtinction des quatre *Ages*; mais il les réduit lui-même à deux, quand il dit que les adultères commencèrent dès l'*Age d'Argent*, ſous Jupiter, qui en fut lui-même l'auteur. Héſiode avoit précédé de pluſieurs Siècles tous ces Poëtes Latins, & il avoit diſtingué avant eux cette diverſité d'*Ages*; & repréſente les trois premiers d'une manière, qui approche fort de celle d'Ovide. Il les nomme auſſi *Siècles d'Or, d'Argent & d'Acier*. A l'egard du quatrième, il en fait un Siècle de juſtice & de valeur. Mais cette fiction des Poëtes eſt contraire tant à l'Hi-

l'Hiſtoire profane qu'à l'Ecriture ſainte. La première nous dépeint les Hommes dans leur origine, comme des Barbares, ſans foi, ſans loi, ſans demeure aſſurée, toujours prêts à attaquer & faire mourir impitoiablement leurs voiſins, s'entretuant les uns les autres, n'aiant ni mariages réglés & légitimes, ni police, ni Magiſtrats; enfin vivant comme des Bêtes féroces: en ſorte que ce que les Poëtes nous ont dit de l'ordre des differens *Ages*, doit être renverſé; & qu'il faut convenir que le premier *Age* eſt un *Age* de barbarie & de violence que l'on peut plustôt appeller l'*Age de Fer* que l'*Age d'Or:* Que dans la ſuite les hommes commençant à ſe defaire de la barbarie, établirent des Villes, des Etats, des Républiques; & que c'eſt alors que le *Siecle d'Argent* commença: Qu'enfin les hommes étant inſtruits par les Sciences & les Arts, & conduits par les Loix, ils parvinrent à un dégré de perfection dans la conduite de la vie, dans la juſtice, dans l'honnêtete des mœurs & dans les vertus morales; ce que l'on peut appeller l'*Age d'Or*. Tout cela eſt confirme par l'Hiſtoire ſainte, où l'on voit qu'auſſitôt que le premier homme eut péché par ſa dèsobéiſſance envers Dieu, il fut condamné au travail & à la peine; & qu'enfin des deux premiers fils qu'il eut, l'un trempa ſes mains dans le ſang de l'autre. Ainſi je ne vois pas en quel tems on pourroit placer ce que les Poëtes appellent l'*Age d'Or*, ſi ce n'eſt pendant le ſejour qu'Adam & Eve firent dans le jardin d'Eden, depuis le moment de leur création jusqu'à celui de leur péché. Mais alors le Genre humain ne conſiſtoit

ſtoit encore qu'en ces deux perſonnes, qui loin d'être réduites à ſe nourrir de gland, comme les Poëtes le ſuppoſent, avoient au contraire la liberté de manger de tous les fruits qui étoient dans ce lieu de delices.

(40*) Cela doit être entendu hiſtoriquement dans le ſens de l'Ecriture, de la nourriture qu'Adam & Eve prenoient dans le Paradis Terreſtre. Car ſi, ſuivant la Genèſe, Abel, ſecond fils d'Adam, offrit à Dieu les premiers nés de ſon troupeau, en même tems que Caïn ſon frère offroit des fruits de la Terre; & ſi ceux qui interprètent ainſi ce paſſage, conviennent qu'on ne devoit offrir à Dieu que ce qui étoit en uſage parmi les hommes; il s'enſuit que dès ce tems là, on mangeoit de la chair des animaux; & qu'ainſi c'eſt ſans fondement que quelques Auteurs ont avancé que l'on n'en avoit pas mangé avant le Deluge. Le ſavant M. Huet eſt du ſentiment que je défens, dans ſon Traité *du Commerce des Anciens*.

(41) Voy-la Note (73) du Livre I. & la (40) cy-deſſus.

(42) Il eſt ſûr que l'uſage du *Miel* eſt fort-ancien, comme le dit ici Boëce. Les Auteurs, ſur tout les Poëtes, ont fort celebré dans leurs Ouvrages, le *Miel* du Mont-Hymette & celui du Mont-Hybla, par rapport au grand nombre d'Abeilles qu'il y avoit ſur ces deux Montagnes, dont la première eſt

ſi-

ſituée dans l'Attique, contrée de la Grèce, où regna Cécrops, & l'autre en Sicile. Pluſieurs Auteurs, & entre autres Virgile, ont auſſi pris plaiſir à faire de ces inſectes d'agréables Deſcriptions; mais ce qu'ils diſent de leur production artificielle, auſſi bien que de leur Roi & du Gouvernement de leur République, eſt en partie fabuleux.

(43) Les Poëtes attribuent l'invention du *Vin* à Bacchus. Voy-la Note (76) du Liv I. L'Ecriture en donne la gloire à Noé, & dit que l'Uſage n'en étoit pas connu avant le Deluge: ce qui pourroit donner lieu à un de nos Anacréons modernes, de dire:

Dieu voulant dans les Eaux ſubmerger la Nature,
Pour les péchez du Genre humain;
A Noé, de la Vigne il n'apprit la culture
Qu'après cette triſte avanture.
Suivons, mes chers Amis, cet éxemple divin:
Et ſi quelqu'un, dans ce Feſtin,
Ne peut ſe paſſer d'Eau, qu'il boive de l'Eau pure,
Plustôt que d'y noier le Vin.

(44) Le *Ver* dont Boëce parle ici, eſt le *Ver à Soïe*, petit inſecte, moins merveilleux encore par cette précieuſe matière qu'il fournit pour divertes Etoffes, que par les differentes formes qu'il prend, ſoit avant, ſoit apres s'être enveloppé dans la coque qu'il ſe file lui-même. Voici ſes différentes metamorphoſes: De Graine ou Semence qu'il eſt d'abord

bord, il devient un *Ver* assez gros, d'un blanc tirant sur le jaune. Devenu Ver il s'enferme dans sa coque, où il prend la forme d'une espèce de féve grisâtre, à qui il semble ne rester ni mouvement ni vie. Il ressuscite ensuite pour devenir *Papillon*, après s'être fait une ouverture pour sortir de son tombeau de *Soïe*. Et enfin mourant véritablement il se prépare, par la Graine ou Semence qu'il jette, une nouvelle vie, que le beau tems & la chaleur de l'Eté, lui aident à reprendre. C'est de cette coque, qu'on nomme *cocon* ou *coucon*, où le *Ver* s'étoit enfermé, qu'on tire les differentes qualités des *Soies*, qui servent également au luxe & à la magnificence, des Riches, & à la subsistance des Pauvres, qui s'occupent à les filer, à les dévider & à les mettre en œuvre. La *Soie* a pris son nom du Latin *Serica*, qui tiroit le sien des *Sères*, Peuples qui habitoient entre le mont Imaüs & la Chine, ce qui est aujourd'hui à l'extrémité de la Grande Tartarie, où sont les Roiaumes de Tongut & de Niuche. Les anciens *Séres*, aussi bien que ceux qui occupent présentement leur païs, ont toujours été célébres pour les manufactures & ouurages de *Soïe*. Mais comme ils fuioient la fréquentation des Etrangers, ce ne fut qu'assez tard qu'ils leur en communiquèrent l'usage. Cependant cette *Soïe* qu'il travailloient, n'étoit pas celle que l'on voit & que l'on prépare communément en Europe aujourd'hui, puis qu'ils la tiroient des feüilles des arbres, au rapport de Daviti, qui ajoute que les habits, qu'ils en faisoient, étoient de grand prix. Et vraisemblablement cette *Soie* n'etoit

autre

autre que celle qui s'appelle *Soïe d'Orient*, laquelle vient d'une plante qui la produit dans une gouſſe à peu près ſemblable à celle des cotoniers. La matière que cette gouſſe contient, eſt extrémement blanche, déliée & aſſez luſtrée. Elle ſe file aiſément; & l'on en fait une eſpèce de *Soie* qui entre dans la fabrique des Etoffes des Indes & de la Chine. Ce qui rend cette conjecture plus probable, c'eſt que le même Daviti dit que la *Soie* des *Sères* étoit une eſpèce de *coton*, qu'ils trempoient dans l'eau, pour la filer enſuite, & en faire de la Toile. Quoi qu'il en ſoit, on prétend que la *Soie* paſſa premièrement de ces Peuples aux Perſes, cette Nation ſi molle & ſi ſomptueuſe. Auſſi ne vit-on en Europe la première Etoffe de *Soie* qu'après la Conquête de la Perſe par Alexandre. C'étoit encore de ce païs-là que les Romains tiroient la *Soie*, quand leur Empire fut devenu floriſſant: Mais elle fut long tems d'une cherté prodigieuſe en Europe. On l'achetoit au poids de l'or, ce qu'il faut prendre à la lettre. Car les Perſes eurent grand ſoin de ne pas laiſſer paſſer aux païs étrangers, le ſecret d'une manufacture, qu'ils trouvoient tant de profit à debiter. Ils réuſſirent pendant long-tems à empêcher qu'on ne transportât hors de chez eux des *Vers à Soie*, ou qu'il ne ſortit du païs quelqu'un qui ſût la manière de les elever. Quelques Auteurs diſent que c'eſt par cette raiſon qu'on ſavoit ſi peu comment ſe faiſoit la *Soie*, que l'on croioit communément que c'étoit un arbre qui la produiſoit. Mais ces Auteurs ignoroient apparemment ce que j'ai dit plus haut de la *Soie*

d'Orient. Au reſte les Romains la mépriſoient tellement, qu'il n'y avoit que les femmes qui portaſſent des Etoffes de *Soie*, & qu'un homme qui en auroit porté, auroit paſſé pour un efféminé. C'eſt pourquoi, vers le commencement du Regne de Tibère, au rapport de Tacite, on fit une Loi, qui defendoit aux hommes de ſe dèshonorer, en portant un habit de *Soie* : *Ne veſtis ſerica viros fœdaret.* Quand, dans la ſuite, les hommes commencerent a en porter, ce n'etoient dabord que des Etoffes de *Soie* mélees de *laine* ou de *lin* ; celles de *pure Soie* demeurant affectees aux femmes. Auſſi l'Hiſtoire remarque-t elle comme une choſe infame dans Heliogabale, qu'il ait ete le premier homme qui eût porte une Etoffe toute de *Soie.* Les choſes étoient encore ſur ce pied du tems de Boëce, ce-qu'il eſt bon de remarquer : Mais depuis lui, l'Empereur Juſtinien, qui mourut l'an 565. trouvant qu'il etoit bien rude d'acheter ſi chèr des Perſes, cette marchandiſe, envoia deux Moines aux Indes, pour y apprendre comment ſe faiſoient ces Etoffes, & pour lui apporter des *Vers*, afin d'y faire travailler dans ſes Etats. D'autres diſent que ces Moines ſe preſentèrent d'eux-mêmes à l'Empereur, qui les renvoia a *Serinde* où ils avoient demeuré. Les Moines, à leur retour, lui dirent qu'on ne pouvoit pas transporter les *Vers* ſi loin. Il les renvoia une ſeconde fois, pour lui apporter ſeulement des *œufs*, ce qu'ils firent. On reuſſit à les faire éclore à Conſtantinople ; & c'eſt de ces *œufs* que ſont provenus tous les *Vers* à *Soie*, qui ſont aujourd'hui en

Eu-

Europe. Car un Roger de Sicile, environ l'an 1130. fit venir dans cette Isle & dans la Calabre des Ouvriers en *Soie*, qui furent une partie du butin que ce Prince rapporta d'Athènes, de Corinthe & de Thèbes, dont il fit la conquête, dans ſon expédition de la Terre Sainte. Peu après, le reſte de l'Italie & l'Eſpagne, & enſuite les François apprirent des Siciliens & des Calabrois à nourrir les *Vers à Soie*, à filer leur production, & à la mettre en œuvre.

(45) Les Latins donnoient le nom de *Poiſons*, comme fait ici Boëce, aux Drogues dont les Anciens tiroient leurs Teintures: Temoin ce vers du ſecond Liv. des Georgiques de Virgile: *Alba nec Aſſyrio fucatur Lana Veneno?* Ces paſſages de Pline: ſavoir, au IX. Livre de ſon Hiſtoire Naturelle: *Queis virus grave in fuco?* Au XXI. Livre: *Hoc eſt venenum quod innocentiſſimi auctores ſimpliciter dorycinion appellavere, ab eo quod cuſpides in præliis tingerentur.* Au XXVII. Livre: *Limeum herba appellatur à Gallis qua ſagittas in venatu tingunt medicamento quod venenum cervarium vocant.* Temoins auſſi ces vers de Lucain:

Strata jacent: Tyrio quorum pars maxima ſucco
Cocta diu, virus non uno duxit aheno.

Et encore ceux-ci d'Avienus, dans les Phenomènes d'Aratus:

. . . . Agenoreo color hinc mentirier oſtro
Incipit, Aſſyriumque bibunt nova vellera ſuccum,
Ebria ut extremo ſplendeſcat lana veneno.

Je pourrois donner ici une ample Dissertation sur l'Art de la *Teinture* des Anciens, dont j'ai fait la lecture dans notre Académie Roiale des Sciences & des Belles-Lettres de Berlin. Mais comme je me suis proposé de la faire imprimer incessamment, avec l'Histoire de la *Teinture* des Modernes à la tête de mes Mémoires *des Arts*, j'ai cru qu'il ne convenoit pas de l'insérer ici.

(46) Il est vrai-semblable que les Hommes n'eurent besoin de *Lumiere* pour s'éclairer la nuit, que quand ils commencèrent à donner à la cupidité un tems jusque-là destiné à leur repos. Occupés d'abord du soin de leurs troupeaux ou de l'agriculture, ils se contentoient d'y vâquer le jour. Leurs travaux innocens commençoient avec l'Aurore & finissoient au coucher du Soleil. La *Lumière Artificielle* à laquelle ils eurent recours par la suite, fut sans doute le *Feu*. Un simple *Bois allumé* servoit alors à les éclairer. Virgile nous marque cet ancien usage, en disant au VII. Liv. de son Enéide, que Circé brûloit du *Cedre*, pour s'éclairer la nuit: *Urit odoratam nocturna in lumina cedrum.* On voit encore de nos jours, dans les villages d'Allemagne, les femmes & les filles filer & coudre à la clarté de quelques coupeaux de *sapin résineux*, qui brûlent dans un foier plus élevé que celui des cheminées de France. Dans les lieux où le *bois gras* étoit moins commun, on apprit par cette raison à enduire d'autre Bois, de quelque matière onctueuse & inflammable. Cela fit connoître la propriété des

huiles

huiles & la commodité des *Lampes*, dont on a continué de ſe ſervir dans tous les Siècles & dans presque tous les païs du Monde. Enfin l'on découvrit, mais fort long-tems après, la manière d'emploier le *ſuif* & la *cire*, c'eſt à dire de faire la *Chandelle* & la *Bougie*. Solin, qui vivoit, à ce qu'on croit, dans les premiers Siècles de l'Ere chrétienne, dit qu'on trouva dans un ſépulchre une *Chandelle* qui brûloit depuis plus de quinze cens ans, & qui tomba en pouſſière entre les mains de ceux qui la prirent. On trouva de même en Italie, dans le ſeizième Siècle, une *Lampe* ſépulchrale, qui étoit enfermée depuis quinze cens cinquante ans dans l'Urne du tombeau de Tullia, fille de Cicéron. Trithème aſſûre qu'une *huile* faite de *Fleur de ſoulphre*, de *Borax* & d'*Eſprit de Vin*, brûle pluſieurs années ſans ſe conſumer. On croit que la mêche de ces anciennes *Lampes* étoit faite avec de l'*Amiante*, qui eſt un eſpèce d'*Alun* incombuſtible, ou avec de l'*Or préparé* & rendu ſpongieux par une opération de chymie. Malgré cela, toutes les Hiſtoires qu'on rapporte des anciennes *Lampes* ſont fort ſuſpectes. Les Voiageurs parlent d'une *Bougie de canelle*, qui ſe fait dans l'Iſle de Ceylan, d'où la *canelle* nous eſt apportée. Cette épicerie eſt l'écorce d'un arbre, qui porte un fruit ſemblable au Gland, lequel étant boüilli dans l'eau, jette une *huile* qui ſurnage & qui devient, quand elle eſt congelée, auſſi dure & auſſi blanche que le *ſuif* & d'un odeur très-agréable. La *Bougie* qu'on en fait, eſt réſervée, pour le ſervice du Roi de Ceylan.

(47) Ceſt une queſtion de ſavoir ſi, avant l'invention du *Vin*, les Hommes n'uſoient pas de quelqu'autre *liqueur*. On n'en voit rien dans l'Ecriture: cependant il ne s'enſuit pas pour cela que les hommes n'en faiſoient pas uſage. Car comme il eſt probable qu'ils bûvoient du lait & qu'ils mangeoient de la viande, parcequ'ils avoient des Beſtiaux, il eſt vrai-ſemblable auſſi qu'aiant des *fruits* en abondance, ils apprirent bientôt à en exprimer le *jus*, pour en faire une *boiſſon*. Par cette raiſon, je regarde le *Cidre* comme la première, dont l'uſage s'établit dans le Monde. Je n'oſerois en dire autant de la *Bière*, qui étant une *boiſſon* plus compoſée, doit être d'une invention plus récente. On l'attribue communément aux habitans de Péluſe, ville d'Egypte, fort ancienne & près des ruines de laquelle fut bâtie celle de Damiète. C'eſt de la *Bière* de cette ville que parle Columelle dans ce vers: *Ut Peluſiaci prorítet pocula Zythi.* Les Latins donnent auſſi à cette Boiſſon les noms de *Cerviſia* ou *Cereviſia*, terme formé de celui de *Cerès*, la Déeſſe des Bleds & de l'Agriculture, d'où les Francois avoient fait le nom de *Cervoiſe*, qu'ils donnoient anciennement à la *Bière*. Mais il faut remarquer que dans pluſieurs occaſions, telles, par exemple, que dans ce paſſage du chapitre X. du Lévitique, qui regarde Moyſe: *Vous ne boirez point de Vin ni de Cervoiſe, toi ni tes fils avec toi*: c'eſt mal à propos que les Traducteurs s'y ſervent du mot de *Cervoiſe*, puiſque le mot Hébreu ſignifie *toute boiſſon dont on peut s'enyvrer*, ce qui ne peut pas plus s'appliquer á la *Bière* qu'au

qu'au *Cidre*: joint à ce que dans la verſion Latine, ce mot eſt rendu par celui de *Sicera*, qui a beaucoup plus de rapport au *Cidre* qu'à la *Bière*.

(48) C'eſt du *Commerce* & de la *Navigation* que Boëce parle ici. On ne peut douter que le *Commerce* ne ſoit presqu'auſſi ancien que le Monde même: la néceſſité le fit naître; le déſir de la commodité l'augmenta, & lui donna des forces; Enfin, la vanité, le luxe, l'avarice, l'ont pouſſé jusqu'à ſa perfection, peut-être même beaucoup au delà des juſtes bornes qu'il devroit avoir. Il ne ſe fit d'abord que par l'*échange* des choſes les plus néceſſaires à la vie. Le Laboureur donnoit ſes grains & ſes légumes au Paſteur de Brebis; & il en recevoit du lait, des peaux & des laines. Celui qui avoit ramaſſé dans les bois, du miel ou de la cire, l'*échangeoit* contre diverſes ſortes de fruits que ſon voiſin avoit cüeillis à la campagne ou dans les vergers qu'il cultivoit. L'uſage du *Commerce par échange* ſubſiſte encore en bien des endroits. Il y a quelques lieux de l'Europe, du côté du Nord, d'où il n'eſt pas tout à fait banni, comme dans la Sibérie, & dans la Laponie, Danoiſe & Moſcovite. On a vû même qu'à Archangel, les *Commerçans* Francois, Anglois, & Hollandois, n'ont long-tems porté que des marchandiſes contre lesquelles les Ruſſes *troquoient* celles du crû de leur vaſte Empire. Pluſieurs Nations des Côtes d'Afrique, presque toutes celles de l'Amérique, & quelques unes de l'Aſie, ont conſervé cette manière de donner ce qu'on a

de trop, pour recevoir ce qu'on n'a point, ou ce qu'on n'a pas en assez grande abondance. On ne sait pas précisément, quand a commencé le *Commerce* qui se fait par l'*achat* & par la *vente*, ni quand on s'est servi des *monnoies* & *espèces d'or, d'argent, & de cuivre.* Dans les premiers tems, elles n'étoient que de *bois*, de *cuir* & de *fer.* Aujourd'hui même encore en quelques lieux des deux Indes, l'usage est de donner une certaine valeur aux divers *Coquillages* & aux *Amandes de Cacao*, pour les *échanger* contre les *marchandises*, les *drogues*, & les *denrées* dont on a besoin. Les plus anciens éxemples, qui se trouvent de ce *Commerce*, dans les Livres sacrés, sont du tems du Patriarche Abraham. Voy. plus haut la Note (37). A l'égard des Auteurs profanes, ils en mettent l'époque sous les Regnes de Saturne & de Janus en Italie. Les anciens Gaulois, comme le rapporte Jules Cesar dans ses Commentaires, en attribuoient l'invention au Dieu Mercure. Les Egyptiens, les Phéniciens, & les Carthaginois, qui étoient une Colonie Tyrienne, sont citez comme les premiers, les plus habiles & les plus hardis *Négocians* de l'Antiquité: du moins paroît-il certain qu'ils ont été les premiers à hazarder des voiages de long cours, & à embrasser le *Commerce* qui se fait par mer sur des côtes éloignées. Voy. l'Histoire *du Commerce des Anciens par M. Huet.*

(49) Si l'on considère le nom que les Latins donnent à la *Trompète*, *Tuba*, il est difficile de n'en pas rapporter l'invention à Tubal-Caïn, qui fut, suivant l'Ecriture, le premier Forge-

ron,

ron, travaillant en toutes ſortes d'ouvrages d'*airain* & de *fer*. Tubal-Caïn eſt le Vulcain des Paiens, qui lui attribuent la même profeſſion, comme le dit Diodore de Sicile: *A Vulcano fabricationem æris, auri, ferri, argenti & cæterorum omnium quæ ignis operationem rejiciunt inventam.* Cependant on rapporte l'invention de la *Trompète* aux anciens Tyrrhéniens, qui ſont aujourd'hui les Toſcans. Ces peuples étoient en même tems de célébres Navigateurs.

(50) Le Poëte Lucrèce dit que les *Mains*, les *Ongles*, les *Dents*, les *Pierres* & les *Bâtons*, furent les premieres *Armes*, dont les Hommes ſe ſervirent.

Arma antiqua, manus, ungues, dentes que fuere
Et lapides, & item ſylvarum fragmina rami.

On n'emploia d'abord celles de *Bois* que contre les Bêtes. Nemrod, le premier Tyran du monde, s'en ſervit contre les hommes; & ſon fils *Bélus* fut le premier, qui fit la *Guerre*; d'où, ſelon quelques uns, elle a été appellée *Bellum* par les Latins. Diodore croit que *Bélus* eſt le même que *Mars*, qui, le premier, dreſſa des *Soldats*. L'invention des *Armes d'airain* eſt plus ancienne que celle des *Armes de fer*, ſuivant ces deux autres vers de Lucrèce.

Poſterius ferri vis eſt, æris que reperta:
Sed prior æris erat, quam ferri cognitus uſus.

Joſephe dit que Moyſe fut le premier qui *arma* les Troupes avec du *fer*. Plutarque rapporte, dans la

vie de Thésée, que Cimon fils de Miltiade, voulant porter les os de ce Héros, de l'Isle de Scyros à Athènes, trouva la pointe d'une *Lance d'airain*, avec une *Epée* de même matière. Mais il eſt certain que les *Armes de fer & d'acier* ont été en uſage chez les Grèes & chez les Romains.

(51) L'*Etna* eſt une Montagne en Sicile, appellée le *Mont-Gibel*, au pied de laquelle il y a pluſieurs bois, vignes & fontaines; mais le haut fait ſouvent paroître des flammes, & jette quelquefois en l'air du feu, des cailloux calcinez & des cendres brûlantes, par une ouverture que Bembé dit être de vingt-quatre ſtades, c'eſt à dire de 3000. pas. Son ſommet eſt pourtant couvert de neige. Les Poëtes ont feint que Jupiter foudroia les Géans ſous cette montagne, & que Vulcain y tient ſes forges, avec les Cyclopes. Strabon prétend que toute l'Isle eſt creuſe, & que ſes entrailles ſont entièrement enflammées.

(52) Voy. plus haut la Note (37)

(53) L'Ecriture dit qu' Eve aiant été tentée par le Serpent, engagea Adam à manger de l'*arbre de la ſcience*, que Dieu leur avoit interdit: en punition dequoi ils furent chaſſez du Paradis Terreſtre & ſujets à la mort. Ainſi les *Métaux*, dont Dieu avoit, ce ſemble, défendu l'uſage aux Hommes, en les cachant dans les entrailles de la Terre, ont introduit dans le Monde presque tous les Vices. C'eſt une penſée qui n'eſt pas de notre Auteur, mais que j'ai cru devoir lui prêter.

(54) Voy.

(54) Voy. plus haut la Note (51)

(55) La Terre fut ſubmergée par le *Déluge*, qui arriva l'an du Monde 1656. & avant J. C. 2379. & tous les hommes périrent, ſuivant l'Ecriture, à l'exception de Noë, de ſa femme, de ſes trois fils, & de leurs femmes, Voſſius n'a pas laiſſé de ſoutenir que le *Déluge* ne fut point univerſel, & que les Eaux ne couvrirent que les plus hautes montagnes de la Judée; de ſorte que les animaux pûrent ſe ſauver ſur les autres montagnes. En effet les Chinois tiennent que le *Déluge* n'a pas inondé leur païs & qu'il n'a pas été jusqu'aux Indes. C'eſt ce que l'on voit dans le récit de deux Arabes Mahométans qui voiagèrent dans ce païs-là au IX. Siecle. Mais les Arabes en croient conſtamment l'univerſalité. La Fable & l'Hiſtoire profane font mention de deux *Déluges* célébres: celui d'*Ogygès*, qui inonda l'Attique, dont ce Prince étoit Roi, l'an du Monde 2283. & 1748. avant J. C.; l'autre qui eſt celui de *Deucalion*, lequel ſubmergea la Theſſalie, où ce Prince régnoit, l'an du Monde 2535. & 1500. avant J. C.

(56) Je ne ſais en quel tems les Romains eurent deſſein d'abolir le *Conſulat* dans leur République: mais je croi que ce fut en l'an 390. de Rome & 364. avant J. C. Le Peuple alors mécontent des *Conſuls*, qui l'opprimoiént, parceque ces Magiſtrats, qui étoient de Familles nobles ou Patriciennes, mépriſoient la Populace, excita une ſédition dans la Ville, & s'étant retiré au Mont-Aventin, il refuſa

de poſer les armes & de ſe ſoumettre à l'autorité des *Conſuls*, à moins qu'on ne leur permît d'en nommer un de race Plébéienne. L'accommodement ſe fit à cette condition; ainſi le Peuple créa *Conſul*, *L. Genutius Aventinenſis*, avec *Q. Servilius Ahala* ſon collegue.

(57) Rome fut gouvernée par ſept *Rois*, en moins de trois Siècles. Le premier fut *Romulus*, qui eut pour ſucceſſeurs, *Numa-Pompilius*, *Tullus-Hoſtilius*, *Ancus-Martius*, *Tarquin-l'Ancien*, *Servius-Tullius*, & *Tarquin le ſuperbe*. La cruauté, l'avarice, & l'inſolence de ce dernier, portèrent les Romains à ſecoüer le joug de la *Roiauté*. La violence que ſon fils *Sextus* fit à Lucrèce, en fut un prétexte plauſible. Ils exécutèrent ce deſſein, l'an 246. de Rome & 508. avant J. C. dans le tems que *Tarquin* étoit occupé au ſiege d'Ardée. Ce *Roi* s'efforça de remonter ſur le Trône, avec le ſecours des armes de Porſenna & de ſes autres voiſins: mais ce fut inutilement. Ainſi finit en lui la ſucceſſion des *Rois* de Rome, qui fut enſuite gouvernée par des *Conſuls*, dont les deux premiers furent, *Lucius Junius Brutus* & *L. Tarquinius Collatinus*.

(58) Ce que Boëce dit de la *Tyrannie* des *Rois* de Rome, ſemble regarder non ſeulement *Tarquin le ſuperbe*, dont j'ai parlé dans la note précédente, mais encore pluſieurs de ſes prédéceſſeurs, ce qui me donne l'occaſion de repréſenter ici le caractère de ces différens Princes. L'Hiſtoire ne nous rapporte

de

de *Romulus* aucune action, qui ait pû le rendre odieux aux Romains. Au contraire il fit des Loix, & choiſit cent perſonnes, ſous le titre de *Peres* ou de *Sénateurs*, pour rendre la juſtice & avoir part au Gouvernement. Cependant on croit que ces mêmes *Sénateurs*, qui commençoient à redouter ſa puiſſance, le mirent en pièces; quoique la commune opinion veüille qu'il ait été tué par le tonnerre; & qu'il ait été mis après ſa mort au nombre des Dieux, ſous le nom de *Quirinus*. La grande probité de *Numa Pompilius* engagea les Romains à l'aller chercher dans la Ville de Cures pour en faire leur ſecond *Roi*. Il établit pluſieurs cérémonies ſacrées, dans la vûe d'adoucir, par la Religion, le naturel farouche de ce Peuple non moins ignorant que barbare. Car il leur faiſoit accroire, dans tout ce qu'il leur ordonnoit, qu'il n'entreprenoit rien que par l'avis de la Nymphe *Egérie*. *Tullus-Hoſtilius* ſon gendre fit marcher, le premier, devant lui, des Gardes qui portoient des Faiſceaux de verges, afin d'imprimer, dans l'eſprit des Romains, le reſpect & la crainte de la *Majeſté Roiale*. *Ancus-Martius*, ſon ſucceſſeur, n'épargna rien pour faire fleurir ſon régne pacifique. Il agrandit la Ville de Rome & l'environna de murailles. Il fit auſſi faire un Pont de bois ſur le Tibre pour faciliter le Commerce de cette nouvelle partie avec l'ancienne. Il fit faire un Port à Oſtie pour rendre la navigation plus sûre & plus facile aux Romains. Mais on lui reproche d'avoir impoſé pluſieurs taxes, & fait bâtir une Priſon dans le milieu de la Place publique, pour faire reſpecter d'avan-

d'avantage ſon autorité, ce peuple étant fort ſéditieux de ſon tems. *Tarquin l'Ancien*, fils d'un homme de Corinthe qui s'étoit établi dans la Toſcane, pour fuir la domination de Cypsèle, uſurpateur de l'autorité dans cette Ville, vint à Rome après la mort de ſon père; & par ſon adreſſe, il ſe fit déclarer *Roi*, au préjudice des deux fils de ſon prédeceſſeur, qui s'en vangèrent en l'aſſaſſinant. C'eſt de lui & non point de *Tullus*, qu'eſt venue, ſuivant quelques uns, l'origine des Faiſceaux de verges, qu'on lioit à l'entour des Hâches des Magiſtrats. *Servius Tullius* ſon Gendre aiant été élu Roi après lui, gouverna aſſez paiſiblement les Romains; mais on ne ſait ſi on doit le loüer d'avoir inſtitué le dénombrement du Peuple & établi la diſtinction des rangs & des centuries entre les Citoiens. Quoiqu'il en ſoit, *Tarquin le ſuperbe*, qui avoit épouſé ſa fille *Tullia*, & qui devoit lui ſuccéder, aima mieux lui ravir ſa couronne par un parricide que de l'attendre paiſiblement. Il le fit aſſaſſiner, & ſe mit ſur le Trone, de quoi *Tullia* témoigna une joie ſi aveugle & ſi barbare, qu'elle fit paſſer ſon char ſur le corps de ſon père, ſanglant & etendu au milieu de la rue. Outre cela on accuſe encore le même *Tarquin* d'avoir introduit le premier dans Rome l'uſage de l'exil & des ſupplices. Ce Prince cruel traitoit ſes ſujets avec une ſevérité extraordinaire, & n'épargnoit pas même les Nobles & les Sénateurs. Voilà la véritable raiſon qui porta les Romains à ſe ſoustraire de la domination des *Rois*. Car les débauches de ſes enfans n'en furent que le prétexte.

(59) Boëce

(59) Boëce paroît ici faire alluſion au poëme d'Homère intitulé *Batrachomiomachie*, dans lequel ce Poëte décrit un combat entre les *Grenoüilles* & les *Souris*, & leur donne un *Roi* nommé *Troxartes*. On doute cependant que ce petit poëme ſoit véritablement d'Homère.

(60) Il ſemble que Boëce veüille ici parler de la *Tarentule*, eſpèce d'araignée, ainſi appellée, parce-qu'elle naît dans le territoire de *Tarente* en Italie. Le venin que cet animal communique par ſa morſûre, a cela de ſingulier que la muſique en eſt l'unique & ſouverain remède; Car le malade danſant avec violence, au ſon d'un inſtrument, & même avec juſteſſe, quoiqu'il n'ait jamais appris à danſer, en fait ſortir la malignité avec la ſueur. Que s'il reſte quelque petite partie du venin, c'eſt un levain qui cauſe périodiquement des incommodités qui durent des quarante & cinquante années.

(61) Ce que dit ici Boëce d'un *reptile* introduit dans le corps humain, me rappelle une hiſtoire extraordinaire qu'on lit dans un des volumes du Mercure de France. Une femme s'étant endormie dans un grenier rempli de foin, une Couleuvre entra par ſa bouche dans ſon eſtomac, & non ſeulement elle y vêcut, ſans que la femme en mourut; mais même elle y mit bas des petits. On lui donna, dit-on, des remèdes qui lui firent rendre par la bouche à pluſieurs fois une quantité de ces animaux briſés par morceaux.

(62) Le

(62) Le Tyran, dont parle ici Boëce, eſt, ſelon quelques uns, Nicocréon, natif de l'isle de Cypre, qui s'empara de la ſouveraineté de cette isle, où il exerça une longue Tyrannie, vers la CII. Olympiade, 372. ans avant J. C. Mais il eſt plus probable qu'il s'agit du Tyran Néarque ou Demyle. Voy la Note ſuivante.

(63) Anaxarque Philoſophe de la Ville d'Abdère eſt l'*homme libre* dont quelques uns prétendent que Boëce parle ici, ſans le nommer. Ce Philoſophe qui vivoit ſous la CX. Olympiade, 340. ans avant J. C. étoit extrémement conſidéré d'Aléxandre le Grand. Un jour qu'il étoit à la table de ce Prince, qui lui demandoit ce qu'il diſoit du repas, il lui répondit qu'il n'y auroit eu rien à ſouhaiter, ſi l'on y avoit ſervi la tête d'un certain grand Seigneur: ce qu'il dit en regardant Nicocréon ſon ennemi, dont j'ai parlé dans la note précédente. Celui ci fut ſi piqué de cette parole, qu'après la mort d'Aléxandre, aiant fait prendre *Anaxarque*, il le fit mettre dans un mortier, & le fit briſer avec des pilons de fer. Ce Philoſophe ſupporta ce ſupplice avec tant de courage, que ſa violence ne l'empêcha jamais de braver le Tyran & de lui dire pluſieurs fois, d'écraſer tant qu'il voudroit le vaſe, c'eſt à dire le corps où *Anaxarque* étoit renfermé, parcequ' *Anaxarque* lui même ne ſentoit rien de ces tourmens; & comme Nicocréon le menacoit de lui faire couper la langue. *je t'empecherai bien, efféminé jeune homme*, lui dit le Philoſophe, *de pouvoir diſpoſer de cette*

partie

partie de mon corps. En effet l'aiant coupée avec les dents, & tournée durant quelque tems dans ſa bouche, il la jetta contre le viſage du Tyran qui en écuma de colère. Ce Philoſophe étoit un de ceux qui doutoient de tout; & il diſoit ſouvent qu'il ne ſavoit pas même s'il ſavoit quelque choſe. Il y a cependant plus d'apparence que *Boëce* a voulu parler du Philoſophe *Zenon d'Elée*, dont j'ai parlé ſous les Notes (7) & (22) du Livre I. parcequ'il s'agit ici d'une conjuration qui ne fut point le crime d'*Anaxarque*, mais dont le Tyran Néarque ou Démyle accuſa *Zenon* d'avoir eu connoiſſance.

(64) La Fable fait *Buſiris*, fils de Neptune & de Lybie, & raconte qu'il fut immolé par Hercule, parcequ'il immoloit lui-même à Jupiter tous les Etrangers qui abordoient dans ſon Royaume. Ces fictions tirent leur origine, ou de l'inhoſpitalité de ſes ſujets, ou de la coûtume qu'ils avoient de ſacrifier un homme roux aux mânes de leur Dieu Oſiris, qui avoit été tué par le Géant Typhon, auquel on donnoit des cheveux roux. Le ſort tomboit rarement ſur les Egyptiens, ſujets de *Buſiris* qui avoient presque tous le poil noir. Ainſi cette cruelle coûtume ne s'entretenoit qu'aux dépens des Etrangers. Mais Strabon nie qu'il y ait eu des Roys en Egypte du nom de *Buſiris*. En effet on n'en trouve point dans les dynaſties des Egyptiens & Diodore, de Sicile avoue que *Buſiris* n'eſt pas le nom d'un Roi, mais le nom du Tombeau d'Oſiris.

(65) *Her-*

(65) *Hercule* eſt le nom de pluſieurs Héros de l'antiquité, celèbres par leur valeur. Mais celui dont parle Boëce, eſt *Hercule le Thebain* ou de Grèce, fils d'Amphytrion & d'Alcmène, lequel nâquit à Tyrinthe dans la Béotie vers l'an 1280. avant J. C. On croit cependant que les Grècs, ſuivant leur coûtume, lui ont attribué toutes les grandes actions qui ont été faites par les autres *Hercules*. Voici à peu près celles qu'ils mettent ſur ſon compte au nombre de trente ſix. Etant encore au berceau il étrangla deux Serpens que Junon avoit envoyés contre lui. Il tua dans la forêt de Lerne une Hydre épouvantable, à laquelle il croiſſoit deux têtes, lorsqu'on lui en coupoit une. Il prit à la courſe & tua ſur le mont Menale une Biche très-vîte, qui avoit des cornes d'or. Il étrangla dans le bois de Nemée, un Lion d'extraordinaire grandeur, & depuis en porta toûjours ſur ſoi la dépoüille. Il vainquit Diomède Roi de Thrace, qui nourriſſoit ſes chevaux de la chair & du ſang de ſes hôtes, & le donna lui même à manger à ſes propres chevaux. Il prit, ſur la montagne d'Erimante en Arcadie, un Sanglier qui faiſoit des dégats horribles aux environs, & le mena vif à Euriſthée. Il tua à coups de flèches les affreux oiſeaux du Lac de Stymphale; ou, ſelon d'autres, il les chaſſa par le ſon d'un vaiſſeau d'airain. Il domta un Taureau furieux qui deſoloit toute l'isle de Crète. Il ſurmonta le fleuve Acheloüs. Il fit mourir Buſiris Roy de Egypte & ceux qui ſe retiroient chez lui. Il étouffa à la lutte le Geant Anthée. Il ſépara les montagnes de Calpé & d'A-

& d'Abila qui étoient auparavant jointes. Il enleva les pommes du jardin des Heſpérides, après avoir tué le Dragon qui les gardoit. Pour ſoûlager Atlas il ſoûtint le Ciel ſur ſes épaules. Il vainquit Géryon qui avoit trois corps, & emmena ſes troupeaux. Il tua le Brigand Cacus fils de Vulcain, qui n'étoit qu'à moitié homme & qui vomiſſoit des flammes. Il fit mourir Lacinus autre Brigand qui déſoloit l'extrémité de l'Italie, & y bâtit un Temple en l'honneur de Junon *Lacinienne*. Il vainquit Albion & Bergion qui s'oppoſoient à ſon paſſage proche des embouchûres du Rhône; occaſion dans laquelle Jupiter le ſecourut par une grêle de pierres. Il ſurmonta Thyrrhène Roi d'Eubée, qui faiſoit la guerre aux Béotiens, & le fit tirer à quatre chevaux. Il domta les Centaures qui étoient des monſtres moitié hommes & moitié chevaux. Il nettoia l'étable d'Auglas. Il tua un Monſtre marin auquel étoit expoſée Héſionne fille de Laomédon, qui lui refuſa les chevaux promis pour la délivrance de ſa fille. Mais en punition de ſon ingratitude, *Hercule* ruina la Ville de Troye, & donna Héſionne à Télamon qui avoit monté le premier à l'aſſaut. Il pilla l'Iſle de Co, & fit mourir le Roi Euripide avec ſa femme & ſes enfans. Il ſurmonta les Amazones & prit leur Reine Hippolyte qu'il donna à Théſée & à laquelle il ôta une ceinture qu'il remit entre les mains d'Euriſthée. Il deſcendit aux Enfers & en tira le chien Cerbère après l'avoir lié de trois chaînes. Il retira des Enfers Alceſte femme d'Admète Roi des Moloſſes. Etant de retour des Enfers,

il tua Lycus Roi de Thèbes, parcequ'il avoit voulu forcer Mégare femme d'Hercule. Il tua à coups de fléches l'Aigle qui mangeoit le foie de Promethée lié à un rocher ſur le mont Caucaſe. Il vainquit dans un combat à cheval Cygnus fils de Mars. Il tua Théodomus qui lui avoit refuſé des vivres, & emmena avec lui ſon fils Hylas. Il vainquit les Cercopes, lorsqu'il ſervoit Omphale Reine de Lydie. Il pilla la ville de Piſe, & fit mourir le Roi Nélée avec toute ſa famille, & même il bleſſa Junon d'un dard à trois pointes, lorsqu'elle voulut ſecourir Nélée. Il tua dans l'isle de Tine près de Delos, Calais & Zethès, enfans de Borée qui avoient des ailes, & fit dreſſer deux colomnes ſur leur tombeau. Il paſſa ſans danger les déſerts de Libye ſous la Zone Torride. Il fit dreſſer des Colomnes qui portoient ſon nom, ſur le détroit nommé à preſent Gibraltar. Il tua Euryte Roi d'Oechalie, & prenant de force ſa fille Iole qu'on lui refuſoit, après la lui avoir promiſe en mariage, il l'emmena dans l'isle d'Eubée, ce que ſa femme Déjanire aiant ſçu, elle lui envoia une chemiſe teinte du ſang du Centaure Neſſus, croiant ainſi rallumer pour elle l'amour de ſon mari. Mais dès qu'il l'eut vêtue, il entra dans une telle rage qu'il ſe brûla lui-même ſur un bûcher. Il eſt à croire que l'on a attribué à une ſeule perſonne, les actions de pluſieurs Héros de la Grèce; & que l'on a décrit leurs exploits d'une manière fabuleuſe. On verra une partie de ces faits d'*Hercule* traduits en vers d'après notre Auteur à la fin du quatrième Livre de cet Ouvrage.

(66) *Ar-*

(66) *Attilius Régulus* étant Conſul pour la ſeconde fois, l'an de Rome 498 & 256. avant J. C. défit avec L. Manlius Vulſo ſon collègue les Carthaginois dans un combat naval, leur coula à fond trente deux navires, en prit ſoixante quatre, & chaſſa le reſte jusques ſur les côtes d'Afrique, où il mit pied à terre, & où après avoir rafraichi ſes troupes, il radouba ſes vaiſſeaux aux dépens de ſes ennemis. Enſuite Manlius retourna à Rome & *Attilius* demeura en Afrique où il prit Aſpis, qu'il fortifia pour lui ſervir de retraite. Il n'avoit que quinze mille hommes de pied & cinq cens chevaux. Les Carthaginois levèrent une armée à la hâte commandée par Amilcar & par Asdrubal. *Régulus* les défit, & prit enſuite Adis, Clupea & quelques autres villes presque aux portes de Carthage. L'Afrique n'aiant plus d'hommes à lui oppoſer, lui préſenta un horrible Serpent qu'on tua ſur le fleuve Bagrada & qu'il fallut attaquer avec des Machines de guerre, l'effort des Dards & des Javelots ne pouvant percer ſes écailles. On porta à Rome la peau de cet animal monſtrueux qui étoit long de ſix vingts pieds. L'année 499. ne fut pas moins favorable à *Régulus*, Valere Maxime aſsûre que ce grand homme écrivit au Sénat, pour ſupplier le Peuple Romain de lui envoier un Succeſſeur. Il donnoit pour raiſon, qu'un petit domaine, qu'il avoit pour tout bien à la Campagne de Rome, & qui ne contenoit que ſept arpens de Terre, étoit en friche. On en eut ſoin, & il défit trois Généraux ennemis, leur tua dix huit mille hommes, & fit cinq mille priſonniers. Il prit

huit Elephans; & aiant mis dans ſon parti ſoixante treize villes d'Afrique, il réduiſit les Carthaginois à lui demander la paix. *Régulus* n'en rejetta pas la propoſition: mais il l'offrit à des conditions ſi rudes, qu'ils ne la voulurent point accepter. Ils armèrent de nouveau, & aiant amaſſé quelques Troupes ſous la conduite de Zantippe; ce nouveau Général défit trente mille Romains, & en fit quinze mille priſonniers, entre leſquels étoit *Régulus*. En 503. de Rome & 251. ans avant J. C. les Carthaginois firent demander la paix aux Romains, & voulurent que leur priſonnier *Attilius Régulus* accompagnât leurs Ambaſſadeurs, eſpérant que le déſir de ſe voir libre, l'engageroit à ſolliciter cette paix Mais ils ſe trompèrent: Cet homme genereux étant entré dans le Sénat, s'oppoſa fortement au deſſein qu'on en avoit & même au rachât des priſonniers. Les Ambaſſadeurs furent renvoiés; & *Régulus* retourna en Afrique, où les Carthaginois, outres de ce refus, le firent mourir de la manière du monde la plus cruelle, car ils le mirent dans un tonneau garni de pointes de fer, & le roulèrent juſqu'à ce que ce Grand homme eut perdu la vie, par mille bleſſûres dont aucune n'étoit mortelle; mais qui toutes enſemble le firent mourir dans des douleurs extrêmes.

(67) Les *Carthaginois*, Peuples fameux dans l'Antiquité, tiroient leur origine de la ville de Tyr. Eliſe ou Didon, Veuve de Sichée, ſe voiant maltraitée du Roi Pygmalion ſon frère, ſortit de ſon pais avec une troupe de mécontens, & paſſa en Afrique où elle bâtit *Carthage*. D'autres ſoutiennent que

cette

cette Ville avoit été commencée long-tems auparavant par Zorus & Carchedon. D'autres enfin croient qu'elle fut fondée par les Phéniciens, que Joſué fils de Neun avoit chaſſés. Les *Carthaginois* ſe rendirent très-conſidérables par les armes. Ils inventèrent le Bélier, pour ébranler & renverſer les murailles, & furent les premiers qui armèrent les Galères à quatre rangs de rameurs. Ils ſoûmirent la Libye, portèrent leurs armes en Sicile & en Sardaigne, & pouſsèrent leurs conquêtes jusqûes dans l'Eſpagne, mais les Guerres qu'ils ont ſoutenues contre les Romains, ſont celles qui ont rendu leur nom plus célèbre. La premiére dura 24. ans, depuis l'an 489. de Rome & 265. avant J. C. jusqu'à l'an de Rome 512. & avant J. C. 242. & commença au ſujet des Mamertins ſeigneurs de la Ville de Meſſine, lesquels étant attaqués par le Roi Hiéron & les *Carthaginois*, demandèrent du ſecours aux Romains. La ſeconde Guerre Punique commença l'an 536. de Rome & avant J. C. 218. après qu'Annibal eut pris la Ville de Sagunte, fidelle alliée des Romains. Elle dura 17. ans, jusqu'en l'an de Rome 553. & 201. avant J. C. & fut fatale à Rome par les pertes que lui cauſa Annibal en Italie; mais glorieuſe tout à la fois par les avantages que Scipion remporta en Afrique. Dans cette ſeconde Guerre qui ſe fit ſous la conduite d'Annibal, l'Empire Romain chancela & ſe vit à deux doigts de ſa ruine. Mais enfin Annibal, ce redoutable Capitaine, que toutes les fatigues d'une longue & cruelle Guerre n'avoient pû domter, fut vaincu par les délices de Capouë, &

donna le tems aux Romains de ſe remettre des pertes qu'ils avoient ſouffertes. La Troiſième Guerre Punique ne dura que trois ans, depuis l'an 605. de Rome, 149 avant J. C. jusqu'en 608 de Rome & avant J. C. 146. que Scipion le jeune prit & ruina cette belle ville. Au commencement de cette derniere Guerre Punique, le Conſul Marcius leur aiant commandé de lui apporter leurs armes, on lui en mit entre les mains deux cens mille paires à l'uſage de ce tems là & deux mille machines à jetter des dards & des pierres, avec un nombre infini de piques, de flèches & de javelots. Marcius alors les croiant hors d'état de ſe défendre, leur déclara qu'il avoit ordre de détruire leur ville, & tacha de leur inſinuer que ce leur ſeroit un grand avantage, parceque le Peuple Romain leur permettoit de rebâtir une nouvelle *Carthage* en terre ferme, éloignée de 80 ſtades de la mer. Cette cruelle harangue affligea ſenſiblement les *Carthaginois*. Ils ſe voioient inveſtis par mer & par terre, & n'aiant plus leurs armes pour ſe défendre, ils ne pouvoient pas même ſe flater de l'eſpérance de mourir en combattant pour la défenſe de leurs maiſons, de leurs Temples, de leurs femmes, de leurs enfans & de leur liberté. Le déſeſpoir les fit pourtant réſoudre à la guerre. Ils fabriquèrent d'autres armes; ils rebâtirent de nouveaux vaiſſeaux; & les femmes & les filles donnèrent leurs cheveux pour faire des cordages. Enfin ils réſiſtèrent encore trois ans, au bout desquels *Carthage* aiant été détruite, il n'en ſortit que cinq mille perſonnes, qui furent les ſeuls & déplorables reſtes

reſtes de cette ſuperbe Ville, qui avoit le plus vigoureuſement diſputé à Rome l'Empire du Monde. Elle n'a ſubſiſté que 660. ans ou ſept cens ans. Elle fut depuis rebâtie par les mêmes Romains, ſous C. Gracchus Tribun du Peuple, en 631. de Rome & 123. avant J. C. & ſous l'Empire d'Auguſte qui y envoia une Colonie de trois mille hommes. Genſéric, Roi des Vandales, la prit le 19. Octobre l'an 439. de l'Ere chrétienne. Elle revint enſuite aux Romains en l'année 534. que Béliſaire la reprit; & enfin étant devenue vers l'an 685. le partage des ſucceſſeurs de Mahomet, elle fut entièrement ruinée par les Arabes. La Ville de *Carthage* étoit ſituée dans une langue de terre, qui faiſoit une presque Isle, jointe à l'Afrique par un Iſthme de 25. ſtades, entre Utique & Tunis. Toute la presque Isle avoit 360. ſtades de tour. La Ville étoit grande & extrémement peuplée, & tous ſes habitans étoient belliqueux, mais ſimples dans leurs habits; car ils ne ſe ſervoient que d'une tunique. Ils s'abſtenoient de vin pendant le tems de leur magiſtrature & l'interdiſoient à leurs Soldats.

(68) Voy. plus haut la Note (2)

(69) Ceux qui ſavent l'Hiſtoire, n'ignorent pas qu'anciennement, ſous le nom de *Médecine*, on comprenoit la *Pharmaceutique* & la *Chirurgie*. On peut juger de l'eſtime que l'on faiſoit autrefois de la *Médecine*, puis qu'on lit que les Princes eux mêmes s'y ſont appliqués. Il eſt à croire que la *Mé-*

decine naturelle eſt auſſi ancienne que les hommes, parcequ'ils ont aimé de tout tems la conſervation de leur vie, & cherché des remèdes à leurs maux. On en attribue ordinairement l'invention à Eſculape fils d'Apollon, que l'on croit avoir guéri Hippolyte déchiré & fracaſſé par la chûte de ſon char. Eſculape eut deux fils, Macaon & Podalyre, qui firent auſſi profeſſion de la *Medecine*. Ce dernier guérit la fille du Roi Damatus, qui étoit tombée du haut d'une maiſon, en la ſaignant des deux bras: Exemple le plus ancien que l'on ait de la ſaignée. Hérodote aſsûre que de ſon tems les Babyloniens faiſoient porter les Malades dans les places publiques, afin que les paſſans pûſſent leur donner conſeil & leur indiquer ce qui les avoit ſoulagés ou guéris en pareil cas. Parmi ces Peuples, Zoroaſtre paſſe pour avoir eu une grande connoiſſance de la *Médecine*. Melampe, un des plus anciens Poëtes Grècs l'éxerçoit. Il purgea les filles de Prætus Roi d'Athènes, avec de l'Ellébore, ou avec du lait de chèvres, qui avoient mangé de cette herbe. Il fit auſſi boire à Iphitus, l'un des Argonautes, de la roüille d'un coûteau pour le fortifier. La *Médecine* paſſa des Grècs aux Romains; & l'on voit dans l'Hiſtoire, que dès les premiers tems de leur République, il y avoit quantité de Médecins à Rome. Mais on prétend qu'ils en furent chaſſés du tems de Caton le Cenſeur. Il n'y a pas de païs au monde où il y ait plus de Médecins qu'en Perſe. On y dit communément que les Aſtrologues & les Médecins dévorent le païs. Ils y ſont en même tems Droguiſtes & Apoti-

Apoticaires. Ils traitent le Roi quand il eſt malade; mais s'il arrive qu'ils ne puiſſent pas le guerir on les envoie en exil. Si cette coutume étoit établie en Europe, il n'y auroit guères de Médecins. Ainſi quand Boëce dit que la *Médecine* fait un Medecin, il auroit dû ajouter qu'elle fait plus communément un aſſaſſin.

(70) Voy. plus haut la Note (1)

(71) Le Monſtre dont Boëce parle, eſt *Domitius Néron* fils de Caius-Domitius-Ænobarbus & d'Agrippine fille de Germanicus. Cette Princeſſe aiant épouſé l'Empereur Claude ſon oncle, fit ſi bien que ce Prince adopta *Néron* dans ſa famille: ce qui lui ouvrit le chemin à la Souveraineté, au préjudice de Britannicus fils de Claude. Elle fit même empoiſonner l'Empereur, pour prévenir les retours de tendreſſe qu'il ſentoit pour Britannicus, & la réſolution où il étoit de lui rendre juſtice en le nommant ſon ſucceſſeur. *Néron* prit les rênes de l'Empire à 18. ans, le 13. Octobre de l'an 54. de l'Ere chrétienne, ſous l'autorité d'Agrippine, & déféra quelque tems aux ſages conſeils de Burrhus & de Sénèque, dont l'un avoit été ſon Gouverneur, & l'autre ſon Précepteur. Au commencement de ſon régne, il proteſta qu'il vouloit imiter Auguſte, & ne laiſſa paſſer aucune occaſion de témoigner ſa libéralité & ſa clemence. Il ſoulagea le Peuple par la ſuppreſſion ou par la diminution des Impôts, & fit de grandes largeſſes. Un jour qu'on lui préſenta à ſigner la Sentence d'un homme condamné à mort: *je voudrois*, dit-il, *ne ſavoir pas écrire*: Le Sénat lui rendant graces de ſa juſte adminiſtration,

il répondit avec une grande modeſtie: *Il en ſera tems, lorsque je l'aurai merité.* Enfin pendant les cinq premières années de ſon Empire, il gouverna en très-bon Prince. Mais depuis il ſe livra à des dèsordres honteux & à des crimes horribles. Il montoit ſur le Théatre, avec les Comédiens, ou pour chanter ou pour réciter des vers, & quelquefois en habit de fille. Il ſe faiſoit porter au milieu d'une troupe de jeunes débauchés dont il épouſoit celui qu'il jugeoit le plus digne de ſes abominables faveurs, comme ce Sporus qu'il tint en ſa maiſon en qualité de femme, ſur quoi quelqu'un dit aſſez plaiſamment: *Que le monde eut été bien-heureux ſi ſon père Domitius eut eu une telle femme.* Pour comble d'impudicité, il inventa même une ſorte de volupté tout à fait monſtrueuſe; car s'étant couvert de la peau d'une Bête, il ſortoit de ſa cage & ſe jettoit ſur des hommes & des femmes qu'il faiſoit attacher tout-nuds à un poteau, puis aiant aſſouvi ſa brutalité abominable, il ſe proſtituoit à Doryphore ſon affranchi. Sa cruauté n'etoit pas moins grande que ſes infamies étoient déteſtables. Voy. la Note (24) du Livre I & les cinq qui ſont ci-deſſous après celle ci. *Neron* ſouhaitoit brutalement que le genre humain n'eût qu'une tête pour avoir le plaiſir de la couper d'un ſeul coup. Il eut deſſein de faire deux voyages à Aléxandrie & en Achaïe; mais il ne fit que le dernier en l'année 66. & ce fut alors qu'il entreprit de percer le détroit entre les deux Mers, ou l'Iſthme de Corinthe l'an 67. Ses dépenſes n'étoient pas mieux réglées que ſa vie: il joüoit ordinaire-

nairement dix mille écus en un coup de dez. Il pêchoit avec un filet doré, dont les cordes étoient teintes en écarlate, & croioit que le plaiſir des richeſſes conſiſtoit dans la profuſion. Le monde entier déteſtoit ce Monſtre auſſi exécrable par ſes abominations que par ſes cruautés. Dans les Gaules, l'armée Romaine quitta ſon ſervice; & en Eſpagne Galba ſe révolta contre lui. Ces dernières nouvelles le mirent au dèſeſpoir. Il voulut s'empoiſonner, puis aller trouver Galba, enſuite demander pardon au Peuple, ou prendre la fuite. Mais il ne trouva en cette occaſion, comme il l'avoua lui même, ni ami ni ennemi; car tout le monde l'abandonna, de ſorte qu'il fut obligé de ſe déguiſer, & de prendre la fuite, lui cinquième, pendant qu'on le pourſuivoit de tous côtés pour le ſacrifier à la vengeance publique, & lorſqu'il ſe vit ſur le point d'être pris, il ſe donna la mort, ne pouvant ſans doute avoir de plus infame bourreau que lui-même; Il étoit alors en la 32. année de ſon âge, & avoit gouverné l'Empire 13. ans 7. mois & 18. jours depuis le 13. Octobre de l'an 54. juſqu'au 10. de Juin 68. Les inclinations de *Neron* étoient naturellement peintes ſur ſon viſage, car il avoit les yeux petits & couverts de graiſſe, le goſier & le menton joints enſemble, le coû gras, le ventre gros, les jambes minces. Il tenoit du porc qu'il imitoit par ſes infames plaiſirs, & avoit le menton un peu relevé, ce qui eſt, dit-on, un indice de la cruauté. Ses cheveux blonds, ſes jambes menuës, & ſon viſage plustôt beau que majeſtueux le faiſoient reconnoître pour un efféminé.

Séné-

Sénèque dans ſa Satyre contre Claudius, introduit Apollon qui parle de *Néron*, comme de ſon égal en beauté, mais c'eſt un trait de flaterie indigne de ce Philoſophe.

(72) L'Empereur *Néron* voulant avoir la gloire de rebâtir Rome & de lui impoſer ſon nom, y fit mettre le feu en l'année 64. de l'Ere chrétienne; & comme s'il eut pris plaiſir d'ajouter l'inſulte à une ſi épouvantable action, étant monté ſur une tour pendant l'incendie, revêtu d'un habit de Comédien, il chanta des vers qu'il avoit compoſés ſur ce ſujet. L'embraſement dura ſix jours entiers; & de quatorze quartiers de la Ville, quatre ſeulement demeurèrent entiers. Enſuite, pour ſe décharger de la haine que lui attiroit cette barbare extravagance, il rejetta l'incendie ſur les Chrétiens, & commença la première perſécution contre eux. Il ne ſe contenta pas de les pourſuivre dans Rome; il fit publier dans les Provinces des Edits rigoureux à leur occaſion: de ſorte que par tout ils ſe virent expoſés au danger de perdre la liberté, les biens, & la vie.

(73) *Afranius Burrhus*, Commandant des Gardes Prétoriennes, ſous les Empereurs Claude & Néron, fut fait Gouverneur de ce dernier par l'Impératrice Agrippine ſa Mère, dont il étoit créature. Il ſe ſignala dans les armées, & ſes mœurs tenoient de la ſévérité des anciens Romains. Mais Néron après s'être défait d'Agrippine, attaqua *Burrhus* à ſon tour, & le fit empoiſonner, à ce qu'on croit,

l'an

l'an de J. C. 62. par des gens qui feignirent de vouloir remèdier à un mal de gorge qu'il avoit.

(74) Boëce donne le nom de *frère* de Neron à *Britannicus* quoiqu'il n'y eut entre eux aucune conſanguinité. Le premier étoit fils de Domitien & d'Agrippine, comme je l'ai dit ſous la Note (71); & l'autre étoit né de l'Empereur Claude & de Meſſaline. Il fut eloigné de l'Empire, dont il étoit héritier préſomptif, après que ſon Père eut épouſé en ſecondes nôces Agrippine. Cette Princeſſe aiant mis ſur le Trône Néron ſon fils, celui ci fit empoiſonner *Britannicus*, pendant la fête des Saturnales, l'an 55. de l'Ere chrétienne. Ce jeune Prince n'étoit alors âgé que d'environ 15 ou 16. ans.

(75) *Agrippine*, fille de Germanicus & d'une autre Agrippine qui étoit fille de M. Vipſanius Agrippa, fut mariée trois fois: la première avec Domitius Ænobarbus dont elle eut Néron; la ſeconde avec Criſpus Paſſienus Orateur, qui avoit été deux fois Conſul; & enfin avec l'Empereur Claude. Il étoit ſon oncle, frère de ſon Père. Elle alloit ſouvent le voir: elle étoit belle: leurs viſites ſe paſſoient ſans temoins; & elle n'épargnoit point ſes careſſes pour s'attirer l'affection de ce Prince qui l'épouſa. Elle ne fut pas plustôt ſur le Trone, qu'elle ſe fit des créatures pour mieux venir à bout du deſſein qu'elle avoit d'y placer ſon fils Néron & de régner par ſon moien. Ce fut alors qu'elle ſe défit de Lollia Paulina ſa rivale, de Julius Silanus, Proconſul d'Aſie; & de

& de Narciſſe, affranchi de Claude. Elle emploioit un autre affranchi nommé Pallas, qu'elle avoit mis dans ſes interêts par des faveurs criminelles. On l'aſſûra que ſon fils Néron, pour lequel elle commettoit tant de crimes, la feroit mourir un jour. *N'importe*, répondit *Agrippine, qu'il me tuë, pourvû qu'il regne. Occidat modo imperet.* Après avoir perſuadé à Claude d'adopter Néron, elle ſe défit bientôt de ce malheureux Empereur, qu'elle empoiſonna avec des champignons. Elle avoit fait inſtruire Néron avec beaucoup de ſoin, & elle avoit fait rappeller de ſon éxil le célèbre Sénèque qu'elle chargea du ſoin de ſon éducation. Elle gouverna d'abord avec une entière autorité. Elle répondoit aux Ambaſſadeurs des Princes Etrangers, & envoioit les ordres dans les Provinces de l'Empire. Mais, dans la ſuite, Neron lui ôta la connoiſſance des affaires. Ce changement la mit au déſeſpoir; & l'ambition ſe renouvellant dans ſon éſprit, il n'y eut rien qu'elle n'entreprît, pour ſe maintenir dans ſon Gouvernement. On dit même qu'elle voulut donner de l'amour à ſon fils, & que par une conduite abominable elle ſervit à ſes débauches. Quelques Auteurs ont ſoutenu que Néron répondit à ſes avances. Depuis il ne chercha qu'à s'en défaire, & aiant manqué de la faire noier par l'artifice d'un vaiſſeau qui ſe démontoit, & qui avoit été inventé par Anicet, affranchi de Neron; il la fit poignarder dans ſa chambre le 10. Juin de l'an 59. de J. C. Ce fut alors qu'elle connut le Monſtre qu'elle avoit produit. Car comme un Centurion la pourſuivoit l'épée

l'épée à la main, elle cria, montrant ſon ventre: *C'eſt ceci qu'il faut frapper.* Aiant été ainſi miſe à mort, Néron lui fit ouvrir le ſein pour avoir le barbare plaiſir de contempler l'endroit où il avoit été conçu. *Agrippine* étoit née dans une ville qu'elle avoit fait nommer ſa Colonie & que l'on appelle aujourd'hui *Cologne.* Cette Princeſſe avoit l'eſprit ſolide & délicat: elle compoſa même des mémoires très-curieux, où elle décrivoit ſes propres avantures. Tacite avoue qu'il avoit tiré de ces mémoires des choſes très-particulières pour ſon Ouvrage.

(76) L'*Aſtronomie* eſt une ſcience qui traite de la nature du Ciel & des Aſtres, mais principalement de leur mouvement. Les impreſſions que les Aſtres font ſur les hommes, & l'admiration que cauſent leurs mouvemens, ont porté naturellement les humains à les remarquer & à en chercher les cauſes. Ces obſervations qu'ils ont faites, ſe ſont perfectionnées peu à peu. Les plus anciens Philoſophes ont cultivé cette ſcience, & les derniers l'ont beaucoup enrichie par leurs découvertes & leurs ſiſtèmes; mais quelques uns l'ont gâtée en attribuant aux Aſtres des effets qu'ils n'ont point, & ſe faiſant une ſcience chimérique, pour deviner par les Aſtres la fortune & les inclinations des hommes, ce que l'on appelle *Aſtrologie judiciaire*, dont on dit que les Chaldéens furent les premiers auteurs. Voy. les Notes (10) & (12) du Livre I.

(77) La

(77) La *Terre*, ou le *Globe Terreſtre*, comprend non ſeulement la choſe à laquelle on donne ce nom, mais encore l'Eau dont la *Terre* eſt environnée. Ariſtote a cru qu'il y avoit dix fois plus de Mer que de *Terre*, mais on n'avoit pas encore découvert l'Amérique & ce grand nombre d'Isles & de Côtes, qui nous ſont préſentement connues & qui nous donnent maintenant ſujet de croire que l'étendue de la *Terre* égale celle de la Mer. Les Géomètres & les Géographes donnent neuf mille lieuës de Circuit au *Globe Terreſtre*. Ils comptent deux mille huit cens & trois lieuës pour ſon Diamètre, c'eſt à dire, pour la diſtance & ligne droite depuis nous jusqu'à nos Antipodes; Et quatorze cens trente une lieues & demie, depuis la ſuperficie de la *Terre* jusqu'au centre. Suivant ce calcul, ils trouvent que le *Globe Terreſtre* a vingt cinq millions ſept cens ſoixante & treize mille lieuës quarrées, pour toute la ſuperficie. L'Hiſtoire des Juifs nous apprend que le premier partage de la *Terre* ſe fit entre les trois enfans de Noë. Sem eut presque toute cette partie qui a été depuis nommée Aſie. Cham, l'Afrique, & cette partie que nous appellons aujourd'hui Syrie & Arabie. Japhet, l'Europe & ce que les Géographes appellent Aſie mineure ou Natolie. Ceux qui ſont venus enſuite ont diviſé la *Terre* en deux grandes parties dans un ſeul hémiſphère ſéparé par l'Océan: l'un des Continens renfermant l'Aſie, l'Europe & une partie de l'Afrique, & l'autre Continent la *Terre* des Antichtones vers le midi. A preſent on diviſe le *Globe Terreſtre* en deux

deux hemisphères: Le premier hemisphère renferme l'Aſie, l'Europe & l'Afrique, & l'autre hemisphère contient l'Amérique. A l'égard de la figure de la *Terre*, quelques uns des Anciens ont cru que la *Terre* unie avec l'Eau, faiſoit un corps plat comme une table, & d'autres lui ont donné la forme d'un tambour. Mais Thalès & les Stoiciens ont ſoutenu qu'elle étoit de figure ronde; & c'eſt le ſentiment de tous les Savans, lequel eſt fondé ſur pluſieurs expériences, qui montrent que la *Terre* doit être ronde: les principales raiſons ſont, que dans les Eclipſes de Lune, l'ombre de la *Terre* paroît circulaire; & que ſi la *Terre* étoit plate, on pourroit voir en même tems de deſſus les hautes montagnes, toute la ſuperficie de la *Terre*: ce qui eſt contraire à l'expérience. On ajoute qu'en voyageant du Midi au Septentrion, on remarque viſiblement que le Pole Arctique s'élève à meſure que l'on va vers le Nord; ce qui n'arriveroit pas ſi la *Terre* n'étoit ronde.

(78) Voy. les Notes (10) & (12) du Livre I.

(79) Voy. la Note (10) du Livre I.

(80) *Marcus Tullius* dont parle Boëce eſt plus connu ſous le ſurnom de *Cicéron*, qui lui fut donné à cauſe d'un ſigne appellé en latin *Cicer* qu'il avoit au nez. *Tullius* étoit ſon nom de famille, qu'il tiroit, ſelon quelques Auteurs, de l'ancienne race de *Tullia* deſcendue des Rois Volsques, comme il eſt marqué dans la chronologie d'Eusèbe. Plutarque le fait

auſſi venir d'Attius l'un de ces Rois. Mais l'on croit communément que ſon extraction n'étoit pas fort illuſtre, & qu'il s'eſt beaucoup plus diſtingué par ſon éloquence que par ſa nobleſſe. Il étoit né à Arpi, Bourgade de Toſcane, le 3. Janvier de l'an 648. de Rome, 116. ans avant J. C. Etant venu fort jeune à Rome, il y donna ſes premières années aux Lettres Grècques, comme il nous l'apprend lui même dans ſa lettre a Titinius. A ſon avénement dans le Barreau, il plaida avec tant de liberté contre les amis de Sylla que pour éviter le reſſentiment d'un homme qui n'épargnoit perſonne, il fut obligé de faire un voyage en Grèce. Il érudia à Athènes ſous Antiochus d'Aſcalon, Philoſophe Académicien, & de là, cherchant à ſe perfectionner dans l'éloquence, il paſſa en Aſie, fut diſciple de Xenocles, de Denys, de Menippe, & à Rhodes d'Apollonius Molon, l'homme le plus éloquent de ſon tems. Ce dernier aiant aſſiſté à une harangue de *Cicéron*, ne put s'empêcher de s'écrier, qu'il déploroit le malheur de la Grèce, de ce qu'aiant été vaincue par les armes des Romains, elle alloit encore perdre, par l'éloquence de ſon Diſciple, le ſeul avantage qui lui reſtoit ſur ſes ennemis victorieux. De là *Cicéron* vint à Rome où il épouſa *Terentia*, & l'aiant répudié dans la ſuite, quoiqu'il en eût des enfans; ſavoir, un fils nommé *Tullius*, & une fille, *Tullia* ou *Tulliola*; il epouſa *Popilia* qui étoit fort jeune, fort riche & fort belle. *Terentia* diſoit qu'il l'avoit épouſée pour ſa beauté; mais Tiron, affranchi de Ciceron, aſſûre que ce fut pour ſes grands biens, dont il acquitta ſes dettes.

Voici

Voici en quel ordre il exerça les charges publiques. Il obtint la Sicile avec la dignité de Queſteur l'an 676. de Rome & 75. avant J. C. A ſon retour il fut fait Edile & fit condamner Verrès à réparer les concuſſions qu'il avoit faites dans cette Province. Peu après il fut premier Préteur l'an 691 de Rome & 63. avant J. C. Il fut Conſul avec C. Antonius, & pendant ſon Conſulat il découvrit la conjuration de Catilina, dont il fit punir les complices, ce qui lui aquit le nom de *Père de la Patrie.* Depuis en 696. & avant J. C. 58. il fut banni par la brigue de Claudius & de quelques autres; mais tout le Peuple prit tant de part à cette infortune que l'année ſuivante il fut rappellé de ſon banniſſement, à la ſollicitation même de Pompée, qui l'avoit laiſſé chaſſer. Il fut reçu Augure en la place de Craſſus, en l'année 701. de Rome. Milon aiant tué Clodius l'année ſuivante; *Cicéron* entreprit de défendre ſa cauſe. Enſuite il fut envoié Proconſul en Cilicie; il ſuivit le parti de Pompée durant la Guerre Civile & après ſa mort en 707. il ſe raccommoda avec Céſar, qu'il reconcilia avec Ligarius par ſon éloquence. Il n'eut point de part à la mort du même Céſar, parcequ'on ne lui en découvrit point le ſecret: car d'ailleurs il étoit grand Zélateur de la liberté Publique & intime ami de Brutus. Après ce coup, il favoriſa Auguſte qu'on appelloit alors Octavius Céſar. Ce dernier voulut être Conſul avec lui: mais ſes interêts lui aiant fait prendre d'autres meſures, il ſe lia avec Antoine & Lepidus, & tous les trois furent déclarés Triumvirs. Antoine haiſſant extrémement *Cicéron*

qui avoit écrit contre lui les Oraiſons ou Harangues que nous nommons *Philippiques*, le mit dans la liſte des proſcrits, & lui fit couper la tête, lorsqu'il prenoit la fuite. Il fut aſſaſſiné par un certain Popilius Lénas à qui il avoit ſauvé la vie quelque tems auparavant contre ceux qui l'accuſoient d'avoir tué ſon père. Cet homme lui coupa la tête & la main droite, comme il fuioit dans ſa litière vers la mer de Cajète. Sa tête & ſa main furent apportées à Rome & miſes par Antoine ſur la Tribune aux Harangues, d'où *Cicéron* avoit ſi ſouvent parlé au Peuple & prononcé des diſcours ſi éloquens, pour la defenſe de la liberté publique. Fulvia femme d'Antoine aiant vomi mille injures contre ces triſtes reliques, lui tira la langue de la bouche, & la piqua par pluſieurs fois de ſon aiguille de tête. Il fut tué à l'âge de 63. ans, onze mois & 5 jours, aux Ides de Décembre, l'an de la fondation de Rome 711 & 43. ans avant l'Ere chrétienne. Il étoit très-habile Orateur & très bon Philoſophe. Son ſtyle eſt coulant & diffus. Il avoit le génie agréable, enclin à la raillerie. Il aimoit ſa patrie, mais il faiſoit ſonner trop haut ſes ſervices: timide au reſte dans l'adverſité jusqu'à la foibleſſe, & plein d'un amour propre, qui paroît dans tous ſes Ouvrages.

(81) Le paſſage qne Boëce cite de *Cicéron*, eſt tiré du ſonge de Scipion l'Africain, qui dit à ſon neveu: *Ex his ipſis cultis notisque terris, num aut tuum aut cujusquam noſtrum nomen vel Caucaſum hunc, quam cernis, tranſcendere potuit, vel illum Gangem transnatare?*

(82) Il

(82) Il ſemble qu'il y ait de l'éxagération dans ce que les Auteurs nous diſent du pouvoir, de la magnificence, & des richeſſes des Romains. Leur domination avoit pour bornes au Levant, l'Euphrate, le Mont Taurus & l'Arménie; au Midi, l'Ethiopie, au Septentrion le Danube; & au Couchant, l'Océan. Leur armée ordinaire, du tems des Empereurs, ſelon Appien & Plutarque, étoit de deux cens mille hommes de pied, de quarante mille chevaux, de trois cens Eléphans & de deux mille chariots. Leurs forces maritimes étoient de deux mille vaiſſeaux & de 1500. galères dont deux cens à cinq rames. Ils avoient 150. greniers, un grand Arſenal & deux Tréſors publics. On ne peut mieux juger de leur puiſſance qu'en faiſant réfléxion ſur ce que diſent les Auteurs de celle des particuliers: ſavoir, que leurs richeſſes étoient ſi immenſes qu'il y avoit plus de vingt mille Romains dont les revenus ſuffiſoient pour nourrir une année entière toute l'armée de la République. Lucullus étoit de ce nombre. Les Romains, dès le tems des Conſuls, avoient de revenu ſoixante & quinze mille Talens d'Egypte. Or chacun de ces Talens répondoit à huit mille écus d'aprèſent de ſorte que 75. mille Talens, ſelon notre ſupputation, vaudroient ſix cens millions d'Ecus de France.

(83) Le *Caucaſe* eſt une montagne qui ſépare les Indes de la Scythie, aujourd'hui Mingrelie ou Colchide. Cette montagne, qui commence vers l'embouchûre du Phaſe, eſt fort élevée, toûjours

couverte de neige, & pleine de rochers & de précipices affreux. Son nom *Caucaſe* vient, comme dit Pline, de ce qu'il eſt tout blanc de neige.

(84) Après l'expulſion de Tarquin, Rome ſe gouverna en République & en porta le titre jusqu'au tems des Empereurs.

(85) Les Parthes étoient des Peuples de l'Aſie majeure, voiſins des Mèdes, des Hyrcaniens, des Ariens & des Provinces de Carmanie & de Pharſie. Leur pais étoit déſert & ſtérile au point que, ſuivant Strabon, les Macédoniens le mépriſoient, & ne s'y arrêtoient jamais, parcequ'ils n'y trouvoient pas de quoi faire ſubſiſter leur armée. Cependant les Parthes ſe rendirent ſi puiſſans qu'ils diſputèrent l'Empire d'Orient aux Romains. Arſaces fut le fondateur de leur Monarchie, l'an 3785. du Monde 250. ans avant J. C. Ses Succeſſeurs furent appellés Arſacides. Phraatès III. qui fut tué par ſes fils, regnoit l'an du monde 3969 & 66. ans avant J. C. Alarmé des victoires de Pompée contre Mithridate Roi de Pont & Tigrane Roi d'Arménie, tenta vainement de traiter avec les Romains. Etant entré dans les Etats de Tigrane, pour lors leur allié, il eut d'abord du dèsavantage. Mais le ſort des armes lui fut ſi favorable dans la ſuite, que Pompée même craignit d'en venir à une guerre ouverte contre lui. Orodes ſon fils, qui lui ſucceda, défit l'an 53. avant J. C. M. Craſſus; & ſon fils Publius, prit les enſeignes Romaines & fit un très-grand nombre de pri-

priſonniers. On dit qu'il fit fondre de l'or dans la bouche de Craſſus le père, pour lui reprocher ſon avarice inſatiable qui lui avoit fait commettre tant d'injuſtices & de cruautés. Mais en l'an 39. avant J. C. ſon armée, commandée par Pacorus ſon fils, fut défaite après deux victoires précédentes par Ventidius Baſſus Général des Romains. Pacorus y périt avec vingt mille Parthes. Phraates IV. fils d'Orodes, après avoir ſoutenu la guerre avec avantage contre Marc Antoine, fut tour à tour chaſſé du Trône, par Thiridate & rétabli avec le ſecours des Scythes l'an du monde 4012 & 23. ans avant J. C. Il rendit à Auguſte les Drapeaux & les Soldats que les Romains avoient perdus dans la défaite de Craſſus, & vecut en paix avec eux. Vonones, un de ſes fils, qui leur avoit été donné en ôtage, fut redemandé pour être Roi après ſon père. Mais les Parthes le mépriſant comme un vil eſclave des Romains, Artaban Roi des Mèdes le dépoüilla de ſon Roiaume vers l'an 16. de l'Ere chrétienne. Celui ci mépriſant la vieilleſſe de Tibére s'empara enſuite de l'Armenie, & en fit Roi un de ſes fils nommé Arſaces. Tibère craignant qu'il n'entreprît ſur les Conquêtes du Peuple Romain, manda à Vitellius qui commandoit en Orient, de traiter avec Artaban: mais Vitellius, au contraire, ſuſcita contre lui les Alains, leſquels étant paſſés en Armenie, la ravagèrent, pénétrèrent jusques dans les terres des Parthes, tuèrent la plus grande partie de la nobleſſe & le fils d'Artaban même, & enfin obligèrent ce Prince à s'enfuir chez ſes voiſins. Il aſſembla une grande

Armée de Daniens & de Saſſiens avec laquelle aiant recommencé la guerre, il recouvra ſon Roiaume & établit Orodes, un autre de ſes fils, ſur l'Armenie. Depuis cette conquête, Tibère rechercha l'alliance d'Artaban, qui y donna les mains, & conclut un traité avec Vitellius; enſuite duquel ce Roi envoia ſon fils Darius à Rome, porter de très magnifiques préſens à Tibère. Cependant ce dernier déclara Thiridate Roi des Parthes l'an 35. de J. C. pour l'oppoſer à Artaban. Mais Thiridate aiant été bientôt trahi & abandonné par les ſiens, fut obligé de laiſſer le Roiaume à ſon compétiteur. Meherdate, qui avoit été donné en ôtage aux Romains, fut renvoié avec le titre de Roi par l'Empereur Claude l'an 49. de J. C. Mais Gotarſes fils & meurtrier d'Artaban, qu'il vouloit chaſſer du Trône, l'aiant fait priſonnier, lui fit couper les oreilles. Ainſi Gotarſes s'étant maintenu, eut pour ſucceſſeur Vonones ſon fils l'année ſuivante. Mais dans la même année Vologèſe lui ſucceda. Il étoit frère de Thiridate, que les Romains avoient chaſſé de l'Arménie, pour y établir Tigrane. Il avoit deſſein de venger cet affront & de maintenir la gloire des Arſacides; mais il fut long-tems retenu par le reſpect de la grandeur Romaine & d'une longue alliance; outre qu'il ſe trouva engagé dans de grandes guerres par la révolte de l'Hyrcanie. Dans cette incertitude, il apprit que Tigrane, non content de faire des courſes ſur ſa frontière, avoit mis tout le païs des Adiabéniens à feu & à ſang. Cet afront acheva d'irriter ſon reſſentiment, qu'excitoit encore le murmure de la

Nobleſſe,

Nobleſſe, & de Thiridate. Ainſi il entreprit cette guerre ſous l'Empire de Néron. Artaban III. fils du précédent, aſſiſta un certain impoſteur qui ſe diſoit Néron, & voulut même l'amener à Rome pour l'oppoſer à Veſpaſien vers l'an 80. C'eſt tout ce qu'on ſait de ce Prince, que pluſieurs ne mettent pas même au nombre des Rois des Parthes, à cauſe du peu de tems qu'il regna. Pacorus, qui fut après lui Roi des Parthes, fut d'intelligence avec Décébale, Roi des Daces, dans la guerre que ce dernier fit aux Romains ſous l'Empire de Domitien. Il régnoit encore vers l'an 101. & laiſſa la Couronne à Choſroës ſon fils, ſuivant quelques uns, & fils d'Artaban III. ſelon d'autres. Choſroës vivoit au tems de Trajan, qui lui declara la guerre, parceque ce Prince avoit fait ſon frère Parthamaſire Roi d'Armenie, & lui avoit donné le Diadème. Choſroës, dépoüillé de ſes Etats, eut recours à la clémence de Trajan, qui en lui pardonnant, lui défendit de porter le ſcèptre, & de s'aſſeoir ſur un Trône. Il ne put jamais rentrer dans ſes premiers Droits, & Antonin le Débonnaire ne voulut pas même les rendre à Vologèſe II. ſon fils. Cependant Artaban IV. qui étoit frère de ce dernier, paſſe pour lui avoir ſuccédé dans le Roiaume des Parthes. Il ſoutint pluſieurs guerres contre les Romains, & principalement contre Antonin Caracalla, lequel feignant de vouloir épouſer ſa fille, cherchoit à l'avoir entre les mains, pour le faire mourir. Mais l'an 227. Artaxerxe qui, de ſimple Soldat Perſan, s'étoit élevé à la dignité de Roi de Perſe, défit & tua Artaban & éteignit

par là la Race des Arſacides & le Roiaume des Parthes. Voila un abrégé de l'Hiſtoire des principales affaires que ces Peuples eurent avec les Romains. Ils étoient extrémement cruels, adonnés aux femmes & au vin. Mais du reſte gens de guerre & infatigables au travail.

(86) J'ai nommé dans la Note précédente les nations qui étoient voiſines des Parthes.

(87) La qualité de *Citoien Romain* étoit en grande réputation & avoit des privilèges conſidérables. Elle fut d'abord propre & particulière aux habitans de Rome: mais par la ſuite elle fut communiquée aux Latins & à quelques autres Peuples d'Italie; & enfin à tous les Peuples qui etoient ſoumis à la domination des Romains. Un *Citoien Romain* étoit libre ou mis en liberté par ordre de la République. A l'égard de ſes privilèges, on voit dans ce paſſage de l'Oraiſon de Cicéron contre Verrès, combien celui-ci en avoit abuſé en faiſant foüetter un homme de cette qualité. „Verrès, dit-il, va droit au Palais, „les yeux étincellans de colère, la cruauté peinte „ſur le viſage. D'abord en préſence de la nom„breuſe Aſſemblée, qui attendoit l'iſſuë de cette „affaire, il envoie chercher l'Accuſé; il ordonne „qu'on le dépoüille au milieu du Palais, & qu'on „prépare des verges... Ainſi donc une grêle de coups „tomboit ſur un *Citoien Romain*; & pour tout ge„miſſement, les ſeules paroles qu'il mêloit au bruit „de ces horribles coups, & dont il faiſoit retentir le „Palais de Meſſine, ſont celles-ci: *Je ſuis Citoien „Romain.* „ *Ipſe inflammatus ſcelere & furore, in forum*

forum venit. Ardebant oculi, toto ex ore crudelitas eminebat. Expectabant omnes, quo tandem proceſſurus aut quidnam eſſet acturus, cum repente hominem proripi, atque in foro medio nudari ac deligari & virgas expediri jubet . . . Cædebatur virgis in medio fora Meſſanæ Civis Romanus, cum interea nullus gemitus, nulla vox alia iſtius miſeri, inter dolores, crepitum que plagarum audiebatur niſi hæc, Civis Romanus ſum. Lorsqu'on eut lié de longes de cuir, Saul ou St. Paul dans Jéruſalem pour le foueter, il dit au Centénier qui étoit proche de lui: *Vous eſt-il permis de faire foüeter un Citoien Romain, ſans qu'on lui ait même fait ſon procès?* le Centenier aiant oüi ces paroles, alla trouver le Tribun, & lui en donna avis, en diſant; *Qu'allez vous faire? cet homme eſt Citoien Romain?* Alors le Tribun vint à Saul & lui demanda: *Eſt il vrai que vous ſoiez Citoien Romain? Oui*, dit-il, *il eſt vrai que je le ſuis.* Le Tribun répondit: *Il m'a coûté beaucoup d'argent pour avoir cette qualité.* Mais Paul lui dit: *Et moi je l'ai par ma naiſſance.* Auſſitôt donc ceux qui devoient lui donner la queſtion, le laiſsérent. Le Tribun même, depuis qu'il ſçut qu'il étoit *Citoien Romain*, eut peur de l'avoir fait lier.

(88) Jusqu'au tems de Jules-Céſar, l'*Année* Romaine n'étoit que de 355. jours: Savoir, de douze mois Junaires qui font 354. jours, & d'un jour que Numa Pompilius ajouta, par un reſpect ſuperſtitieux qu'il avoit pour le nombre impair. Jules-Céſar étant Conſul pour la troiſième fois avec Marcus Emi-

Emilius l'an 708. de la fondation de Rome, ordonna par le conſeil de Soſigènes, célèbre Mathématicien de la ville d'Alexandrie en Egypte, & de pluſieurs ſavans Aſtronomes, qu'elle ſeroit à l'avenir de 365. jours & ſix heures, & que l'on diſtribueroit les dix jours d'augmentation en certains mois de l'*Année*. Il donna donc deux jours de plus à Janvier, Aouſt & Décembre; & un jour à Avril, Juin, Septembre & Novembre. A l'égard des ſix heures, il régla que de quatre en quatre ans on intercaleroit un jour, compoſé de quatre fois ſix heures; & ce jour fut appellé *Biſſextile*, parcequ'on l'inſera entre le 23. & le 24. de Fevrier; & que le 24. de Fevrier étant le *Sexto Kalendas Martias* des Romains, pour marquer le jour intercalaire, on diſoit *Biſſexto Kalendas*: Ainſi le jour ſurnuméraire faiſoit le 24. de Fevrier & le véritable 24. devenoit le 25. La première *Année Julienne* ne fut que la 709. de Rome & la 45. de l'Ere chrétienne. Quant à la précédente, pour remèdier aux dèsordres que les Pontifes avoient introduits, Jules-Céſar la compoſa de 445. jours ajoutant à l'*Année Lunaire*, 355. jours, ſelon le calcul de Numa; le mois Merkedonius de 23. jours; & deux autres mois contenant 67. jours: Ainſi cette année eut quinze mois; & on l'appella l'*Année de la confuſion*, quoiqu'on dût pluſtôt l'appeller la *derniere année* de la confuſion qui ſe voioit depuis ſi long-tems dans le Calendrier Romain. L'*Année Julienne* étoit donc celle qui avoit lieu au tems que Boëce écrivoit, mais comme cette *année* contenoit en effet onze minutes plus que l'*Année ſolaire*, ce qui

fait

fait un jour entier dans le cours de 131. ans, on s'apperçut depuis en 1582. que pour n'y avoir pas eu égard, l'Equinoxe du printems qui tomboit ſur le 21. de Mars en l'année 325. avoit rétrogradé de dix jours dans cet eſpace de 1257. ans & qu'il arrivoit alors le 11. de ce même mois. Cela donna lieu à l'établiſſement du Calendrier Grégorien ainſi nommé du Pape Gregoire XIII. qui ordonna que l'on retrancheroit dix jours du mois d'Octobre de l'Année 1582. ce qui fit que l'Equinoxe du printems ſuivant ſe trouva le 21 de Mars. Et pour empêcher le même dèsordre à l'avenir, il régla que l'on ne ſuivroit plus le Calendrier Julien; que chaque centième Année ne ſeroit plus Biſſextile; mais qu'il n'y auroit que la quatrième centaine: ôtant ainſi trois Biſſextes dans l'eſpace de 400. ans, parceque dans cet intervale les onze minutes font trois jours. Il y a cependant en Europe pluſieurs Etats Proteſtans, où l'ancien Calendrier Julien a coutinué d'avoir lieu.

(89) Je ne connois ni le faux Philoſophe dont parle Boëce, ni celui qui le confondit par cette reponſe que notre Auteur rapporte. Mais on voit dans pluſieurs autres de l'antiquité, l'eſtime que les Philoſophes on fait du ſilence. *Celui qui eſt retenu dans ſes diſcours*, dit Salomon, *eſt un homme ſavant & prudent. Le fol même, quand il ſe taît, eſt réputé ſage.* Diogène diſcourant avec un certain Philoſophe qui conteſtoit avec trop d'opiniatreté, lui dit: *Miſerable, vous detruiſez par vos paroles, ce qu'il y a de meilleur*

meilleur & d'essentiel dans la vie Philosophique. Thalès disoit souvent: *Le grand flux de bouche n'est pas la marque d'un homme prudent.* Suivant Sénèque, *il faut accorder la parole avec le silence: quiconque ne sait pas se taire, ne sait point parler.* Ajoutons ce que dit Macrobe: *Si l'on ne connoit l'Orateur qu'à la parole, on doit connoître le Philosophe autant lorsqu'il se tait à propos que quand il parle.* Valere Maxime rapporte aussi ce beau mot de Xénocrate, qui se trouvant dans une compagnie où l'on médisoit beaucoup, répondit à une personne qui lui demandoit pourquoi lui seul il ne disoit rien: *Je me suis repenti quelquefois d'avoir parlé, mais non jamais de m'être tû.*

(90) Voy. la Note précédente.

(91) Plusieurs Philosophes Païens ont cru l'immortalité de l'Ame. De ce nombre sont *Thalès* de Milet, chef de la Secte Ionique, *Anaxagoras* son sectateur, dont j'ai parlé sous la Note (20) du Livre I. *Pythagoras* chef de la Secte Italique, duquel j'ai aussi parlé sous la Note (63) du même Livre: *Socrate*, de la même Secte, duquel j'ai aussi parlé sous la Note (17*) du même Livre: *Platon*, son disciple, chef de l'ancienne Académie, duquel j'ai aussi parlé sous la Note (8) du même Livre: Et quelques autres de leur sectateurs. *Thalès* le premier des sept Sages de la Grèce, nâquit sous la XXXVI. Olympiade, vers l'an 635. avant J. C. & mourut dans la LVIII. en l'année 545. Il avoit coûtume de remercier les Dieux de trois choses, d'être né raison-

nable

nable plustôt que Bête, Homme plustôt que Femme; Grèc plustôt que Barbare. C'eſt le premier des Grècs qui ait enſeigné que les Ames étoient immortelles. Quelqu'un lui demandoit un jour, ſi les hommes pouvoient cacher leurs actions aux Dieux. *Nos penſées même les plus ſecrètes*, répondit-il, *ne ſauroient leur être inconnuës.* Suivant *Anaxagoras*, l'Ame eſt un être Aërien, & cependant immortel. *Pythagore* étoit du même ſentiment: car il croioit l'Ame immortelle, quoiqu'il ſoutînt qu'elle n'étoit qu'une vapeur chaude, inviſible, & impalpable comme l'air. Il s'imaginoit de plus que l'air étoit rempli d'Ames, ausquelles il attribuoit la cauſe des ſonges & pluſieurs autres effets: mais dans l'incertitude où il étoit de ce que l'Ame devenoit, après qu'elle étoit ſéparée du corps, il imagina la Metempſycôſe, c'eſt à dire que l'Ame, après la mort, paſſoit d'un corps dans un autre; & en conſéquence de cette opinion, il défendoit de tuer des animaux pour les manger ou pour en faire des ſacrifices aux Dieux. *Socrate* fut accuſé d'avoir des ſentimens impies de la Divinité; parcequ'il enſeignoit qu'il n'y avoit proprement qu'un Dieu qu'il appelloit l'*Etre ſuprême*. Aiant été pour ce ſujet condamné à la mort, il but, avec une conſtance admirable, la ciguë qu'on lui préſenta, parlant juſqu'à ſon dernier moment de l'immortalité de l'Ame & du bonheur dont il eſpéroit de joüir après cette vie. *J'ai fait*, dit il un moment avant que d'expirer, *j'ai fait pendant le cours de ma vie le mieux que j'ai pû & que j'ai sû: Pour cela je ne ſuis pas certain d'être agréable aux Dieux:*

Mais

Mais ſi pour ſuivre ce qu'on juge meilleur, on plaît à la Divinité, j'eſpère de ne lui être pas désagréable. Le ſentiment de *Platon* eſt que l'Ame humaine n'eſt autre choſe qu'un raion de la Divinité. Il croioit que cette particule unie à ſon principe, connoiſſoit toutes choſes: ſur quoi paroît fondé le dogme des Catholiques au ſujet de la communication qu'ils diſent y avoir entre les Saints & les hommes: mais il ajoutoit à cela que l'ame s'uniſſant au corps, elle contractoit, par cette union, l'ignorance & l'impureté. Sur ce principe, il diſoit que les ſens étoient les premiers à diſcerner le vrai d'avec le faux, & ſoutenoit en même tems que c'étoit à l'ame d'en juger, & à ſon jugement qu'il falloit s'en rapporter; parce que ſans s'arrêter à la ſuperficie des choſes, elle en penétre le fond qui eſt de ſoi même éternel & immuable. Il croioit, comme Pythagore, que tout l'Univers étoit ſemé d'ames, & particulièrement les Etoiles. Il avoit encore un autre dogme, qui a fait beaucoup de bruit parmi les Chrétiens: Il penſoit que les ames préexiſtoient dans des lieux qui ſont au deſſus de la Lune; & qu'y aiant commis de certaines fautes, elles avoient été bannies de ce ſéjour bien-heureux, pour venir habiter dans des corps différemment diſpoſés, ſelon la grandeur de leurs fautes; mais qu'après la mort, elles retournoient dans les lieux d'où elles étoient venues. C'eſt ce que Origène ſoutient a peu près de la même maniere dans ſes ecrits; & c'eſt en conſequence de ce ſentiment que ce Pere a cru que les Damnés & les Demons ne ſeroient pas eternellement malheureux;

mais

mais qu'après quelque tems de ſouffrance, ils ſe réconcilieroient avec Dieu. Enfin Platon fait eſperer au Sage un bonheur parfait après la mort, en poſant l'immortalité de l'Ame: Car il croit que Dieu le ſouverain Juge, comme il parle lui même dans ſon Dialogue du *Gorgias*, diſpenſera des peines ou des recompenſes après cette vie à chacun ſelon ſon mérite. Au ſurplus tous ceux d'entre les Paiens qui ont cru les Champs Elyſiens & les Enfers, ont ſuppoſé l'immortalité de l'Ame.

(92) Mais ſi les Philoſophes dont j'ai parlé dans la Note précédente, ont cru l'immortalité des Ames, il y en a eu, d'un autre coté, beaucoup plus qui n'ont point fait difficulté de croire & d'enſeigner qu'elles étoient mortelles. *Anaximandre*, qu'ont ſuivi *Hyppon*, *Anaximène*, *Diogène* & pluſieurs autres de la Secte Ionique, avoient pour principe que tout ſe faiſoit par le concours fortuit, operé par les formes & les qualités: principes desquels il s'enſuivoit qu'il n'y avoit pas de Dieu ni par conſequent d'immatérialité dans les Ames. On peut tirer la même conſéquence de l'opinion de *Zénon*, chef de la Secte Eléatique, qui étoit une branche de l'Ionique: car ce Philoſophe, dont j'ai parlé ſous la Note (7) du Livre I. enſeignoit que l'Ame participe du chaud, du froid, du ſec, & de l'humide. *Héraclite* croioit que tout ſe fait par hazard, ce qui détruit toute Providence, toute vie à venir & par conſéquent

l'immortalité des Ames. *Diagoras* fut chaſſé d'Athènes, parcequ'il avoit osé nier formellement qu'il y eut des Dieux. Il tomba, dit-on, dans l'Athéisme, parcequ'aiant intenté accuſation contre celui qui lui avoit dérobé un ouvrage de ſa compoſition, le Voleur jura qu'il ne l'avoit point pris, & cependant le fit enſuite publier ſous ſon nom: d'où Diagoras crut pouvoir conclure, qu'il n'y avoit pas de Providence. Mais le Scholiaſte d'Ariſtophane aſſûre que ce Philoſophe ne ſe jetta dans l'impiété, que pour avoir perdu un dépôt d'effets ou d'argent par la fraude du dépoſitaire. *Leucipe* fut le premier qui admît les Atomes pour principe de toutes choſes, mais il rejettoit, avec les formes & les qualités, tout Etre ſpirituel & immatériel, en attribuant la production de l'Univers au concours fortuit de ces Atomes. Il eſt vrai que lui & ſes ſectateurs parloient quelque fois des Dieux; mais ce n'étoit que par pure politique pour éviter la haine du peuple; car enfin leurs principes n'admettoient aucun Etre immatériel; & le Monde entier, ſelon eux, s'étoit fait & ſe gouvernoit ſans aucun Dieu. *Ariſtote* fut le premier des Philoſophes, qui chercha à fond les cauſes générales de tous les Etres. Cependant il regardoit l'Ame comme un ſimple acte du Corps, c'eſt à dire, qu'il la croioit tirée de la matiere; ajoutant qu'elle mouroit avec le corps; & que la réſurrection des hommes après leur mort étoit impoſſible: *A privatione ad habitum non fit regreſſus.* Les Péripatéticiens, dont il fut chef, penſoient de même; auſſi dit-on qu'un Prêtre de Cerès

Cérès, nommé Eurymedon, accuſa d'impiété *Ariſtote*, lequel ſe juſtifia pourtant de ce crime, par une apologie fort ample qu'il écrivit aux Magiſtrats. Mais comme il connoiſſoit la délicateſſe du peuple d'Athènes ſur ſa Religion, le ſouvenir du traitement que Socrate en avoit reçu dans une occaſion de cette nature, l'épouvanta tellement qu'il ſe retira à Chalcis, Ville d'Eubée. On croit même qu'il aima mieux s'empoiſonner que de ſe livrer à ſes ennemis. *Théodore*, diſciple *d'Aniceris*, de *Denys* le Logicien & *d'Ariſtippe* de Cyrène, avoit ſi peu d'idée de l'immortalité de l'Ame & de l'exiſtence de la Divinité, qu'il approuvoit tous les crimes, ſoutenant qu'ils n'étoient pas honteux de leur nature, mais par la ſeule opinion du peuple. Auſſi le ſurnomma-t'on l'*Athée*. *Democrite* & *Protagoras* que l'on met du nombre des ſectateurs de *Leucipe*, en ſuivirent les dogmes. L'un & l'autre ſoutenoient que l'Ame n'étoit pas différente des ſens, & que tout ce que repréſentoient les ſens étoit véritable. *Protagoras* avoit commencé un de ſes ouvrages par ces termes: *je ne puis dire s'il y a des Dieux, ou s'il n'y en a point: pluſieurs choſes m'empêchent de le ſavoir, comme l'incertitude de la choſe en elle même, & la briéveté de la vie des hommes.* Les Atheniens ne s'accommodant point de cette doctrine trop hardie, éxilèrent ce Philoſophe, & firent brûler ſon Livre publiquement. *Epicure*, dont j'ai parlé ſous la Note (18) du Livre I. vouloit qu'on paſſât avec tranquillité cette

vie mortelle, ſans ſe fatiguer du ſoin de ce qui la doit ſuivre; & qu'on regardât la mort comme une choſe indifférente qui n'eſt rien à notre egard. La mort, qui paroît le plus redoutable de tous les maux, n'eſt, ſelon lui, qu'une chimère. *Car*, dit-il, *elle n'eſt rien tant que la vie ſubſiſte, & lors qu'elle arrive, la vie n'eſt plus. Elle n'a point d'empire ni ſur les vivans ni ſur les morts: les uns ne ſentent pas encore ſa fureur; & les autres, qui n'exiſtent plus, ſont à l'abri de ſes atteintes. La préſence de la mort étant donc incapable d'exciter aucun trouble en nous, il eſt ridicule de s'affliger par la ſeule penſée de ſon approche*: Raiſonnement qui, comme on voit, n'eſt fondé que ſur l'opinion qu'*Epicure* avoit, que l'Ame étoit mortelle. De plus, comme il étoit ſectateur de Démocrite ſur la doctrine des Atomes, il ne croioit pas non plus que Dieu eut concouru en aucune maniere à la formation de l'Univers. En effet, ſi l'on examine de près ce qu'il dit des Dieux, on voit ſans peine, qu'il les regardoit comme des Etres chimériques, imaginés par l'ignorance & la ſuperſtition; & qu'il n'en parloit que par politique. Il attribue aux Dieux une forme ſemblable à celle des Hommes, qui pourroit être detruite par la diſſolution des Atomes qui la compoſent. Il ſoutient que ces Dieux n'ont aucune part à la conduite du Monde; qu'ils ne s'occupent pas du ſoin de récompenſer les bons & de punir les mechans; mais qu'ils ſont dans une parfaite oiſiveté, jouiſſant entièrement de leur propre bonheur. Ainſi il eſt aiſe de voir qu'*Epicure* ne donne

ne des Dieux une idée ſi bizarre, que pour les détruire, en faiſant ſemblant de prouver qu'il y en a. *Pyrrhon*, auteur de la ſecte des Sceptiques, prétendoit que la nature des choſes venoit du prejugé des loix & de la coûtume; & qu'il n'y avoit rien d'honnête ou de mal-honnête, d'injuſte ou d'équitable, de bon ou de mauvais en ſoi. Et comme ces Philoſophes doutoient de tout, même de leur propre exiſtence; à plus forte raiſon doutoient-ils de l'immortalité des Ames. Les Stoiciens, autre ſecte qui eut pour chef *Zenon le Citien*, dont j'ai parlé ſous la Note (19) du Livre I. attribuoient à la matière une vertu élaſtique par laquelle elle fait ſes opérations ſelon de certaines régles, ſans être douée de ſenſation, ni de raiſon, & ſans avoir beſoin du concours d'un Etre ſupérieur. Ils ſuppoſoient une vie commune à toute la matière, mais ils rejettoient de leur ſiſtème tout hazard; de ſorte qu'ils regardoient l'Univers comme un grand Animal, ou plustôt comme une grande Plante, dans laquelle toutes les opérations ſe font néceſſairement par un Ame végétative. *Straton de Lampſaque*, qui après avoir été d'abord Péripatéticien & diſciple de Théophraſte, devint enſuite l'auteur d'une ſecte appellée de ſon nom *Stratonicienne* ou des *Hylozoiſtes*, avoit des principes directement oppoſés à la Philoſophie des Atômes. Il enſeignoit que la matière & ſes moindres particules étoient animées; que ces petites particules vivantes, quoique deſtituées de ſenſation & de raiſon, ſavoient s'arranger d'une certaine manière; & que par leurs differens arrangemens

elles parvenoient continuellement à un plus haut point de perfection, jusqu'à ce qu'enfin elles eussent atteint la ſenſation & la raiſon. Ainſi *Straton* attribuant une vie particuliere à chaque Atôme de l'Univers, n'avoit beſoin dans ſon ſiſtème ni d'Ame ni de Divinité. *Arcéſilaus*, fondateur de la moienne Académie, ne fut pas plus favorable à ce dogme, puisque ſon ſiſtème conſiſtoit à dire que toute choſe étoit ſi incertaine qu'on ne pouvoit diſtinguer le faux du vrai. C'eſt pourquoi attaquant tout ce que les autres affirmoient, il faiſoit gloire de douter de tout, de diſcourir du pour & du contre, & de ſuſpendre ſon jugement ſur toutes choſes. *Lacidès*, diſciple d'Arceſilaus, fit voir encore plus manifeſtement le peu d'idée qu'il avoit de la Divinité, auſſi bien que de l'immatérialité des Ames, puis qu'aiant perdu par la mort une Oye qui le ſuivoit par tout, il lui fit des funérailles auſſi magnifiques que ſi elle eut été ſon fils ou ſon frere: Etrange petiteſſe pour un philoſophe! Tels ſont ceux qui ont détruit, par leurs opinions & par leurs écrits, le ſentiment de l'immortalité des Ames. J'ai cru pouvoir les joindre à ceux qui ont osé nier auſſi l'exiſtence de la Divinité. Car s'il n'y a point de Dieu, il ne peut y avoir d'Ame immortelle. Autre choſe pourroit être d'avouer l'éxiſtence d'un Dieu & de nier en même tems l'immortalité des Ames. Le nombre de ceux qui penſent ainſi, n'eſt malheureuſement que trop grand aujourd'hui. Mais qu'il me ſuffiſe de déteſter ces Monſtres, ſans que je m'amuſe à les refuter ici!

(93) Voy.

(93) Voy. la Note (10) & la (12) du Livre I.

(94) Voy. plus haut la Note (77)

(95) Les hommes ne peuvent faire un plus mauvais uſage de la *Raiſon* que de preferer une vie terreſtre & paſſagère à l'heureuſe immortalité qui eſt dans les Cieux la récompenſe de la Vertu.

(96) Les Poëtes feignent que les Enfers, c'eſt à dire les lieux où les ames vont après la mort, ſont dans les entrailles les plus profondes de la Terre: Qu'ils ſont environnés de pluſieurs fleuves, du Styx, du Cocyte, du Phlégéton &c. dont les eaux ſont noires & bourbeuſes: Que Charon reçoit dans ſa barque les ames pour traverſer ces fleuves, comme le dit Virgile dans le ſixieme Livre de ſon Enéide.

Portitor has horrendus aquas & flumina ſervat
Terribili ſquallore Charon, cui plurima mento
Canities inculta jacet; ſtant lumina flamma
Sordidus ex humeris nodo dependet amictus.
Ipſe ratem conto ſubigit, velisque miniſtrat,
Et ferruginea ſubvectat corpora cymba.

L'origine de cette fable vient, ſuivant Diodore de Sicile, de cequ'Orphée voiageant en Egypte, & aiant obſervé que les habitans d'une certaine ville enterroient les morts dans des Tombeaux qu'ils avoient au delà d'un lac, fit accroire aux Grècs que Charon paſſoit les ames des morts aux Enfers, parcequ'en langage Egyptien, les Bateliers étoient nommés,

charons. Les Poëtes ajoutent que les ames de ceux à qui l'on n'avoit point donné la ſépulture, devoient errer cent ans le long du Styx, avant que de le traverſer, comme le dit encore Virgile au même Livre.

Nec ripas datur horrendas, nec rauca fluenta
Transportare prius, quam ſedibus oſſa quierunt
Centum errant annos, volitantque hæc littora circum.

(97) Boëce nomme en cet endroit le *fidele Fabricius, Brutus, & le ſévère Caton.* Mais je n'ai pû faire entrer dans mes vers que les deux derniers. C *Fabricius* ſurnommé *Luſcinus*, Capitaine Romain, fut Conſul pour la première fois l'an 472. de Rome, 282. avant J. C. & remporta ſur les Samnites, les Brutiens & les Lucaniens, des victoires qui lui aquirent les honneurs du Triomphe. Il en avoit remporté un ſi grand butin, qu'après avoir amplement récompenſé les Soldats & reſtitué à tous les Bourgeois de Rome l'argent qu'ils avoient contribué pour la guerre, il lui reſta pour ſa part 400. Talens qu'il fit porter au Fiſc le jour de ſon Triomphe, étant le ſeul qui ne retint rien de toutes ces riches dépoüilles. Deux ans après, il fut deputé vers le Roi Pirrhus, qui étoit paſſé en Italie & il ſe montra incorruptible par le refus des préſens que lui offrit ce puiſſant ennemi des Romains. Il fut encore Conſul l'an 476. & fit la guerre au même Pirrhus auquel il renvoia ſon propre Médecin, qui s'étoit offert d'empoiſonner ce Prince, moiennant une certaine récompenſe. *Fabricius* fut Cenſeur en 479. &

eut

eut pour collegue Emilius Papus. Ils caſsèrent un Senateur nommé Cornelius Rufinus qui avoit été Dictateur & deux fois Conſul, parcequ'on avoit trouvé chez lui le poids de dix livres en vaiſſelle d'or. Enfin l'on dit que *Fabricius* aiant vêcu dans un généreux mépris des richeſſes, mourut ſi pauvre que le Sénat fut obligé de marier ſa fille aux frais du Public.

Je ne ſai de quel *Brutus* Boëce a voulu parler. Il y a eu trois Romains de ce nom. L'un, dit L. *Junius Brutus*; le ſecond, *M. Junius Brutus* père du troiſième qui portoit auſſi le même nom: Le premier étoit fils d'une ſœur de Tarquin, dernier Roi de Rome, ce qui ne l'empêcha pas, après l'outrage que le fils de Tarquin fit à Lucrèce, de perſuader aux Romains de prendre les armes & de chaſſer les Rois de Rome. Il fut bien aiſe de profiter de cette occaſion pour venger la mort de ſon père & de ſon frère. Il avoit jusqu'alors contrefait adroitement l'inſensé. Quelques uns diſent même qu'il étoit naturellement d'un eſprit lourd & peſant, ce qui lui avoit fait donner le nom de *Brutus*: mais qu'à la mort de Lucrèce, il fit ſon oraiſon funèbre avec tant de bon ſens & d'éloquence, que le Peuple prit cela pour un prodige & un miracle des Dieux. Le peuple aiant crié *liberté* à la fin de ſa harangue, le fit Conſul, lui donnant une ſouveraine autorité, avec L. Tarquinius Collatinus en l'annee 245. de Rome. Il s'aquitta de cette charge avec tant de ſoin pour le bien de la nouvelle Republique, qu'aiant vû la conſpiration que ſes deux fils avoient faite avec

d'autres jeunes gens, pour rétablir les Tarquins, il les fit conduire dans la place publique, les fit foüetter & leur fit couper la tête. Depuis dans un combat, il s'attacha avec tant d'ardeur à un des fils de Tarquin, qu'ils ſe tuèrent l'un l'autre. Les Dames Romaines portèrent le deüil de ſa mort, pendant un an entier, le reconnoiſſant pour le vengeur de la pudicité de leur ſexe, violée dans la perſonne de Lucrèce. *M. Junius Brutus*, le père, n'eſt illuſtre que par la victoire que Pompée remporta ſur lui. Son fils, l'un des plus célèbres Romains de l'Antiquité, étoit neveu de Caton. Il faiſoit un grand mépris des richeſſes, comme il le fit voir en refuſant dans les Gaules la charge de Queſteur, laquelle enrichiſſoit tous ceux qui l'exerçoient. Jules-Céſar le combla de bienfaits. Quelques uns diſent même qu'il en étoit fils, étant né dans le fort de la paſſion de cet Empereur pour Servilie mère de *Brutus*. Quoiqu'il en ſoit, l'amour qu'il avoit pour la liberté de ſa patrie, le rendit ingrat envers ſon bienfaiteur: Car aſſiſté d'un grand nombre de Conjurés, il l'aſſaſſina en plein Sénat, le 15. Mars de l'an 710. de Rome & 44. ans avant J. C. Céſar le remarquant parmi les Conjurés, lui dit tendrement ces paroles ſi connues: *Tu quoque mi Brute*: voulant peut-être lui faire entendre par là qu'il étoit ſon père. Deux ans après *Brutus* aiant été vaincu par Auguſte & Antoine dans les champs Philippiques, & craignant de tomber dans les mains de ſes ennemis, il ſe donna la mort, ou pria ſon ami Straton de la lui donner.

Il y

Il y a eu auſſi chez les Romains pluſieurs *Catons*, entre leſquels on en trouve deux, qui ſe ſont fort diſtingués. L'un eſt *M Portius Caton*, ſurnommé *le Cenſeur*, & l'autre *Caton le Préteur*, dit d'*Utique*, qui étoit arrière-petit-fils du premier. *Caton le Cenſeur* demeura d'abord dans le païs des Sabins, où il cultivoit lui même les terres qu'il poſſedoit. Etant venu à Rome, il fut élû Tribun militaire & enſuite Queſteur en Afrique, puis Préteur. Il fit paroître dans toutes ces charges, une grande éxactitude, une ſévère équité, & une modération admirable. Etant Conſul l'an 559. de Rome, il fit tous ſes efforts pour maintenir la Loi *Oppia*, qui réprimoit le luxe des Dames Romaines dans leurs ajuſtemens. Etant Cenſeur, il s'aquitta de cette charge avec une intégrité qu'on n'avoit point encore vûe dans aucun de ſes prédeceſſeurs. Il accuſa les méchans, s'oppoſa au luxe, fit condamner les criminels, ſans que ſes ennemis, au nombre de 400. à ce qu'on dit, qui l'avoient déferé pluſieurs fois en juſtice, euſſent jamais pû noircir ſon innocence par leurs calomnies. Le Peuple Romain fut ſi content de la manière dont il s'étoit conduit dans la Magiſtrature, qu'il lui fit élever une ſtatuë. Ciceron lui donne les titres d'excellent Orateur, de bon Senateur, & de grand General d'Armée. Il fit réſoudre la troiſième Guerre Punique, & fut un des plus ardens à pourſuivre la deſtruction de Carthage. Enfin il ſe ſacrifia dans toutes les occaſions pour le bien de la République. *Caton d' Utique* eut auſſi, dès l'age le plus tendre, tant d'amour pour ſa patrie,

que

que n'aiant pas plus de quatorze ans, il demanda une épée pour tuer Sylla qui tyranniſoit la Republique. Il avoit puisé chez les Stoiciens, cette grandeur d'Ame dont il donna des preuves dans pluſieurs occaſions. Après avoir porté les armes pendant quelques années, il fut élevé à la dignité de Queſteur, qu'il exerça avec grand ſoin, réformant les Officiers, & faiſant taxer & punir les aſſaſſins gagés aux dépens du public du tems de Sylla. Il demanda le Tribunat pour empêcher un mechant homme de l'avoir; & lorsque la conjuration de Catilina fut découverte l'an 691. de Rome, il ſe joignit à Ciceron dans le deſſein de faire punir les complices, & s'oppoſa à Céſar dans le Sénat. Aiant été fait Queſteur pour la ſeconde fois ſept ans après, ſes ennemis qui ne vouloient pas l'avoir auprès d'eux, le firent éloigner ſous un prétexte honorable. On lui donna ordre d'aller en Chypre pour ſe ſaiſir de cette Isle que l'on avoit confiſquée ſur Ptolomée ſon Roi. Cette affaire étoit très-délicate: cependant il la conduiſit avec tant de prudence, qu'on n'eut rien à lui reprocher; & ſes amis furent les ſeuls à ſe plaindre de la ſévérité dont il uſa à leur égard, en leur refuſant des richeſſes qu'il ne conſerva que pour le Tréſor public. Au reſte il n'oublia rien, pour s'oppoſer aux brigues de Céſar & de Pompée, pendant leur union, & pour les accorder durant les Guerres Civiles. Mais enfin il ſuivit le parti de Pompée, qu'il conſidéroit comme le défenſeur de la République. Après la bataille de Pharſale & la mort de Pompée en 706. de Rome, il paſſa en Afrique, ſe joignit

joignit à Juba & à Scipion, & laiſſa la conduite de l'Armée au dernier. Il ſe retira dans Utique; & aiant vû que Céſar le pourſuivoit, il conſeilla à ſes amis de prendre la fuite, & à ſon fils d'éprouver la clémence du vainqueur. Pour lui, il ſe mit au lit, ſe fit apporter le Livre de l'immortalité de l'Ame de Platon, qu'il lût deux fois, & puis ſe donna un coup de poignard. Ce coup n'étant pas mortel, on lui mit un appareil qu'il défit lui-même, & mourut ainſi dans la 48. année de ſon âge, la 708. de Rome & la 45. avant J. C.

(98) Il n'eſt pas aiſé de dire en quel tems les hommes ont commencé à élever des Tombeaux magnifiques en l'honneur des Morts & à graver leurs éloges ſur le cuivre & ſur la pierre. On ſe contentoit d'abord de les exprimer en vers que l'on chantoit à leurs obsèques, & que l'on répétoit tous les ans à pareil jour. Le Tombeau qu'Artemiſe, Reine de Carie, fit dreſſer au Roi Mauſole, ſon mari, eſt célèbre dans l'Hiſtoire. Il paſſoit pour une des merveilles du Monde, ce qui n'empêcha pas le Philoſophe Anaxagoras de dire froidement, quand il le vit: *Voila bien de l'argent changé en pierres*. Mais l'Hiſtoire ne dit pas s'il y avoit quelque Epitaphe ſur ce tombeau, joint aux ouvrages de ſculpture dont il étoit enrichi. Les Grècs mettoient ſimplement ſur le Tombeau le nom du mort, avec ces mots: *Bon homme*, ou *bonne femme, bon jour*. Ils y ajoutoient auſſi l'épithète

thète. HPOZ, *Héros*, quoique le mort ne le fût pas: Enquoi les François ſemblent les avoir imités dans leurs Epitaphes, en y donnant le titre de *Noble Homme* à des Marchands, &c.

(99) *Si des quatre Elémens nul ne détruit la Terre.]* Les quatre *Elemens* ſont l'*Air*, le *Feu*, la *Terre* & l'*Eau*: ce ſont les principes ou les ſubſtances qui entrent dans la compoſition de tous les corps. Il ſemble qu'on y pourroit même ajouter le *Sel*, puiſqu'ils en fourniſſent tous, lorsqu'ils ſont décompoſés par les opérations de la chymie. C'eſt ce que j'explique plus amplement dans un Traité Hiſtorique & Phyſique du *Sel*, que je ſuis ſur le point de donner au Public.

(100) *Si vers le ſein des Eaux Phébus finit ſon tour.]* Phébus eſt le nom que les Poëtes donnent au Soleil. Voy. ce qui en a été dit ſous la Note (16) du Liv. I.

(101) *Enfin ſi la Mer même, en ſes bornes ſerrée.]* Dieu en créant le Monde, a fait de la Mer un reſervoir pour abreuver les Rivières & les Fontaines, par le moien des communications qu'elle a ſous la Terre avec elles. Il eſt vrai-ſemblable que la quantité d'Eau qu'elle contient, n'eſt pas plus grande qu'elle fut dabord, ſans quoi la Mer, s'élevant bientôt au deſſus de ſes bornes, inonderoit toute la Terre. Et de même s'il y en avoit moins, l'inconvénient qui occaſionneroit cette diminution, feroit tarir

tarir un jour toutes les ſources. Il faut donc ſuppoſer qu'il ſe forme continuellement par les pluies, par la neige, par la roſée & par les brouillards, autant de nouvelles Eaux qu'il s'en diſſipe, ſoit par l'évaporation de l'air, ſoit par la conſomption qu'en font tous les corps animés & végétatifs, à la ſubſiſtance desquels cet Element eſt néceſſaire. Au reſte, quand on dit que la Mer eſt reſſerrée dans ſes bornes, cela n'eſt pas exactement vrai; car on la voit en pluſieurs endroits manger ſes bords, s'étendre dans des plages où elle n'avoit jamais été, & en quitter d'autres qu'elle habitoit d'abord. On la reſtraint encore moins dans des bornes que la Nature ne lui a point preſcrites. Auſſi n'ignore-t-on point quels dèsordres elle cauſe dans les pais, où pour s'en défendre, on eſt obligé de lui oppoſer des digues.

(102) *En dépit de Borée.]* Voy. ce qui en a été dit ſous la Note (75) du Liv. I.

(103) *Des miracles ſi grands ſont cauſés par l'Amour.]* Boëce avoit dans l'eſprit les vers d'Empedocle qui ſont dans le commentaire de Simplicius (1 *Phyſiq.*) & dans leſquels ce Poëte dit que toutes les choſes du Ciel & de la Terre ſont gouvernées par un heureux mélange d'Amour & de contrarieté. *Cet Amour*, ajoute-t-il, *eſt ſi puiſſant qu'il lie les Dieux même.* Il ne faut donc pas être ſurpris, ſi les Anciens ont fait une Divinité de l'Amour, qu'ils nous repréſentent ſi di-

ſi diverſement, ſoit dans ſa naiſſance ſoit dans ſes effets. Socrate le fait fils de l'Abondance & de la Pauvreté. Il dit qu'à la naiſſance de Venus, les Dieux célébrèrent une fête où ſe trouva, avec les autres, le Dieu de l'Abondance, nommé Porrhus, fils de Méthiſte Déeſſe de la bonne conduite. Comme ils furent hors de table, la Pauvreté qui crut ſa fortune faite, ſi elle pouvoit avoir un enfant de lui, alla adroitement ſe coucher à ſes côtés; & quelque tems après elle mit l'*Amour* au Monde: delà vient qu'il tient de ſon père, c'eſt à dire de l'Abondance & de la Pauvreté ſa Mère. Heſiode le fait fils du Chaos & de la Terre; Sapho, du Ciel & de la Terre; Simonides, de Mars & de Venus; Acuſilaus, de l'Air & de la Nuit; Alcmène, de Flore & du Zephyre. D'autres enfin, comme Platon, diſtinguent deux ſortes d'*Amour*: le premier, fils de Venus-Uranie, c'eſt à dire, *Celeſte*; & le ſecond, fils de Venus-Marine ou *Terreſtre*. Le premier n'a rien que de ſpirituel, d'épuré & de divin. Auſſi Platon, le conſidérant ſous cette idée, dit il que c'eſt ce Dieu puiſſant qui porte au bien & à l'honnêteté, qui met en paix les hommes; qui change la ruſticité en politeſſe, qui appaiſe les diſcordes, qui unit les cœurs, qui incline à la douceur, qui adoucit la cruauté, qui conſole les affligés, qui redonne la force aux ames laſſées, & qui rend enfin la vie parfaitement heureuſe. Zenon l'appelle un Dieu d'amitié & de liberté, de paix & de concorde, de bonheur & de conſolation, de ſcience & de vertu. C'eſt pour cela que les Athéniens avoient élevé dans l'Academie ſa

ſtatue

ſtatue dédiée à Pallas, comme s'ils euſſent voulu dire qu'il étoit un Dieu ſavant & inventeur des beaux Arts. Les Samiens lui conſacrèrent une fête qu'ils appelloient *la Fête de la Liberté*, quoiqu'on le regarde ordinairement comme la ſource de la ſervitude. Athenée conclud que ce Dieu a toutes les perfections ſans avoir aucun défaut. Quant à l'autre *Amour* fils de Venus-*Terreſtre*, c'eſt lui, ſelon les Anciens, qui corrompt & ruine la Societé, qui fait mépriſer ce qu'il y a de plus louable au monde. Tantôt on l'a repréſenté comme fils de la Nuit ou de la Pauvreté, tantôt comme ſorti des diſſentions & des procès, & toujours ſuivi de la douleur, des inimitiés & de la fièvre, pour marquer qu'il eſt la ſource des dèsordres qui s'entretiennent dans les tenèbres & dans l'erreur; & qu'il n'eſt pas une ſimple maladie, mais un compoſé de tous les maux. Il étoit nû, parceque ceux qui aiment, ſacrifient tout à l'objet aimé, & deviennent les véritables fils de l'indigence. Il étoit enfant, à cauſe qu'ils manquent de raiſon & de jugement. On le peignoit aveugle, afin d'exprimer leur prevention & leur ignorance ſur les defauts de la perſonne qu'ils idolatrent. Ses aîles marquoient l'inconſtance & la legéreté des amans. Enfin ſon flambeau & ſes flèches exprimoient les tourmens, les inquietudes, la jalouſie, & le dèſespoir, dont ils ont le cœur agité.

(104) *Et des fiers Eléméns la discorde inteſtine]* Voy. ci deſſus la Note (99).

(105) *C'eſt lui qui raſſemblant des Peuples ſous des Rois].* I. *Nemrod* fils de Chus & petit-fils de Cham, uſurpa le premier la puiſſance Souveraine ſur les autres hommes, ſuivant l'Ecriture. Il fonda le Roiaume de *Babylone* 146. ans après le deluge l'an 1802. du monde, 2233. avant J. C. II. *Mesraïm*, l'an 1847. du M. 2188. avant J. C. fonda celui d'*Egypte*, qui ſubſiſta 1663. ans III. *Egialée*, l'an 1871. du M. 2164. avant J. C. fonda celui de *Sicyone* qui dura 959. ans. IV. *Inachus*, l'an 2177. 1858. avant J. C. fonda celui d'*Argos* dont la premiere Dynaſtie fut de 382. ans & la ſeconde de 163. après quoi ce Roiaume fut partagé entre pluſieurs petits Rois dont le plus puiſſant étoit celui de *Mycène*. V. *Cecrops*, l'an 2477. 1558. avant J. C. fonda celui d'*Athènes*, qui dura 487. ans. VI. *Dardanus*, l'an 2555. 1480. avant J. C. fonda celui de *Troye* qui ſubſiſta 296. ans. VII. *Persée*, l'an 2722. 1313. avant J. C. fonda celui de *Mycènes*, qui fut détruit au bout de 186. ans. VIII. *Agenor*, l'an 2580. 1455. avant J. C. fonda celui de *Tyr* qui ſubſiſta 607. ans. IX. *Picus* l'an 2705. 1330. avant J. C. fonda celui des *Latins* en Italie. X. *Semiramis*, l'an 2806. 1229. avant J. C. fonda celui d'*Aſſyrie*, qui ſubſiſta 603. ans. XI. *Argon* ou *Agron*, l'an 2814. 1221. avant J. C. fonda celui de *Lydie*, qui finit au bout de 677. ans. XII. *Aletès*, l'an 2895. 1130. avant J. C. fonda celui de *Corinthe*, qui dura 323. ans. XIII. *Ariſtodème* fonda en même tems qu'Aletès le Roiaume de *Lacedemone* ou de *Sparte*, qui ſubſiſta 917. ans. XIV. *Saül*, l'an 2940. 1095. avant J. C. fonda

fonda celui des *Hebreux* ou des *Juifs*, qui fut enſuite diviſé en Roiaume de *Juda* éteint l'an 3447. 588. avant J. C. & en Roiaume d'*Iſrael* détruit l'an 3314. 721. avant J. C. XV. *Raſin* ou *Reſon* l'an 2891 & 1044. avant J. C. fonda celui de *Damas* qui ſubſiſta 404. ans. XVI. *Caranus*, l'an 3221. 814. avant J. C. fonda celui de *Macédoine*, qui dura 794. ans. XVII. *Romulus*, l'an 3282. 753. avant J C. fonda celui de *Rome* qui fut aboli au bout de 245 ans. XVIII. *Nabonaſſar* l'an 3288. 747. avant J. C. fonda le nouveau Roiaume de *Babylone* qui ne dura que 67. ans. XIX. *Dejocès*, l'an 3326. 729. avant J. C. fonda celui des *Mèdes*, qui fut détruit 150. ans après. XX. *Achemènes*, l'an 3391. 644. avant J. C. fonda celui des *Perſes*, qui dura 314. ans. XXI. *Nabopolaſſar* ou *Nabuchodonoſor*, l'an 3410. 625. ans avant J. C. fonda celui des *Chaldéens*, qui ne ſubſiſta que 87. ans. XXII. *Ptolomée*, l'an 3712. 323. avant J. C. fonda celui d'*Egypte*, qui fut détruit au bout de 293. ans. XXIII. *Seleucus Nicator* l'an 3723 312. avant J. C. fonda celui de *Syrie* qui fut éteint 247. ans après. XXIV. *Phyletère*, l'an 3752. 283. avant J. C. fonda celui de *Pergame*, qui ſubſiſta 150. ans. XXV. *Jules-Ceſar*, l'an 3986. 49. avant J. C. fonda l'*Empire Romain* qui fut détruit 525. ans après. *Voila les principales Monarchies qui ont été établies juſqu'à l'époque de l'Ere chrétienne.* Je n'y ai point compris le Roiaume de la *Chine* qu'on dit avoir été fondé 2952. ans avant J. C. parceque ce calcul ſouffre de grandes difficultes: ni ceux du *Bosphore*, du *Pont* en Aſie, de *Cappadoce*, de *Bithynie*, d'*Arménie*,

des *Bactriens*, des *Indiens*, des *Scythes* ou *Maſſagètes*, & autres ſemblables, parcequ'on ne ſait point le tems de leur établiſſement. *Voici preſentement les principaux Etats ſouverains qui ont été fondés depuis J. C.* I. Le *Roiaume* de *Perſe* rétabli par *Artaxerces* l'an 227. & détruit par les Saraſins en 632. II. L'Etat Eccleſiaſtique donné par Conſtantin le Grand au Pape *Sylveſtre* dans le IV. Siècle, & depuis augmenté par Pepin & Charlemagne Rois de France. III. L'*Empire Grèc*, de *Conſtantinople*, ou d'*Orient* diſtingué en 395. de celui de Rome ou d'Occident, ſous l'Empire d'*Arcadius*, & détruit par les Turcs en 1453. IV. Le *Roiaume* de *Galice* établi par les *Suèves* en 409. V. Le *Roiaume* d'*Ecoſſe* rétabli ou fondé par *Fergus* en 411. VI. Le *Roiaume* de [illegible]*ance* établi par *Clodion* vers l'an 414. VII. Le *Roiaume* des *Goths* en *Eſpagne* établi par *Athaulphe* vers l'an 414. VIII. La *République* de *Veniſe* fondée l'an 421. IX. Les VII. *Roiaumes* d'*Angleterre* établis par les *Saxons* vers l'an 428. X. Le *Roiaume* des *Hérules* en *Italie*, fondé par *Odoacre* en 476. enſuite occupé par les *Goths* en 493. puis par les *Lombards* en 565. par *Charlemagne* en 774. & par ſes enfans. XI. La *Principauté* de *Pologne* fondée par *Leſcus* en 550. abolie après ſa mort, puis rétablie en faveur de *Cracus* en 700. & enfin érigée en *Roiaume* pour *Boleslas* dit *Choribus* l'an 999. XII. Le *Duché* de *Bohème* fondée par *Primislas* ou *Przemysck* l'an 632. & érigé en *Roiaume* l'an 1061. en faveur d'*Uratislas* ou *Ladislas I.* XIII. Les *Roiaumes* de *Valence*, de *Murcie*, de *Grenade*, & d'*Andalouſie*, établis en Eſpagne

par

par les Maures dans le VII. Siècle. XIV. L'*Empire* des *Califes* établi en *Syrie* l'an 632. & détruit en 949. XV. Le *Roiaume* de *Leon* & d'*Oviedo* établi en Eſpagne par *Pelage* l'an 717. XVI. L'*Empire* d'*Occident* rétabli par *Charlemagne* l'an 800. XVII. Le *Roiaume* de *Suède* dont le premier Roi Chretien fut Biorn ou Bern qui vivoit en 800. *On fait remonter l'établiſſement de ce Roiaume à l'an* 2045. *du Monde* 389. *après le deluge: mais cette origine tient de la Fable.* XVIII. Le *Roiaume* de *Navarre* dont le premier Roi fut *Eneco Ariſta* vers l'an 824. XIX. L'*Empire* imaginaire d'*Italie* fondé par *Gui de Spolète*, lorsqu'Arnoul parvint à l'Empire d'Occident en 888. & qui continua jusqu'en 966. XX. L'*Empire* d'*Allemagne* fondé par *Conrad I.* Duc de Franconie l'an 912. XXI. Le *Roiaume* de *Danemarc* dont on ne connoit les Rois que depuis *Harold* vers l'an 930. XXII. Le *Duché* de *Moſcovie* dont on ne connoit les Princes que depuis *Wolodomire* en 988. XXIII. Le *Roiaume* de *Norwege* commencé par *Suenon* l'an 998. XXIV. Le *Roiaume* de *Hongrie* fondé par *Etienne* dit *le Saint* l'an 1000. XXV. Le *Comté* de *Savoie* fondé par *Berold* l'an 1000. puis érigé en Duché l'an 1391. en faveur d'Amedée VIII. qui fut enſuite Pape. XXVI. Le *Roiaume* de *Caſtille* fondé par Sanche III. Roi de Navarre l'an 1029. XXVII. Le *Roiaume* d'*Aragon* fondé par *Ramir I.* l'an 1035. & auquel tous les autres Roiaumes d'Eſpagne ont été unis par la ſuite. XXVIII. Le *Duché* de *Lorraine* Héréditaire depuis *Gerard d'Alſace* en 1048. jusqu'au Duc *François* II. XXIX. Le *Roiaume* de *Sicile*

érigé l'an 1085. en faveur de *Roger*. XXX Le *Roiaume* de *Jéruſalem* rétabli par *Godefroi de Bouillon* l'an 1099 & detruit en 1187. XXXI. Le *Roiaume* du *Péron* fondé par *Ynca Manco-capac* vers l'an 1125. & aboli par les Eſpagnols dans le XVI. Siècle. XXXII. Le *Roiaume* de *Portugal* fondé par *Alfonſe I.* l'an 1139. XXXIII. Le *Roiaume* de *Chypre* poſſedé par *Gui de Luſignan* & ſes ſucceſſeurs depuis l'an 1191. XXXIV. L'*Empire* des *Soudans* d'*Egypte* fondé par les *Mammelus* vers l'an 1250. & detruit par les Turcs en 1516. XXXV. L'*Empire* des *Turcs* commencé par *Othman* vers l'an 1300. & fort augmenté depuis. XXXVI. Le *Mantoüan* poſſedé par la Maiſon de Gonzague vers l'an 1327. à titre de *Vicariat* de l'Empire, puis de *Capitainerie*, enſuite de *Marquiſat* de *Mantoue* en 1433. & enfin de *Duché* depuis 1530. XXXVII. Le *Duché* de *Milan* érigé l'an 1395. en faveur de *Jean Galeas Viſconti*. XXXVIII. Le *Duché* de *Modene* érigé l'an 1452. en faveur de *Borſo d'Eſt*. XXXIX. Le *Roiaume* de *Perſe* poſſede par les *Sophis* de la race d'*Ali* depuis *Iſmael I.* en 1514. XL. La *Pruſſe* érigée en *Duché* en 1525. & devenue *Roiaume* depuis 1701. XLI. La *Republique* de *Gênes* fondée depuis l'an 1527. XLII. La Souveraineté de Malte établie dans l'Isle de ce nom depuis 1530. XLIII. Le *Grand Duché* de *Toſcane* érigé par le Pape Pie V. l'an 1569. en faveur de *Côme-I. de Medicis*. XLIV. La *Republique* de *Hollande* établie en 1579. XLV. La *Sardaigne* cedée l'an 1718. à la Maiſon de *Savoie*, à titre de *Roiaume*.

Fœdera

Fœdera mortales ne ſævo rumpite ferro
Sed Regi *ſervate fidem.*

*
* *

Gardez-vous, ô Mortels, d'armer contre vos Maîtres
Un bras que tout Sujet doit n'armer que pour eux:
Si vous n'avez horreur d'un ſacrilege affreux,
Craignez du moins la fin des Traîtres.

(105) *Lui qui, d'un nœud ſacré, joignant l'homme à la femme, fait qu'ils n'ont dans deux corps, qu'un ſeul cœur & qu'une Ame.*] L'Hiſtoire rapporte pluſieurs grands éxemples de cet *amour conjugal.* Le premier eſt presque auſſi ancien que Rome même. Les Romains enlevèrent les filles des Sabins qu'ils avoient invitées à des jeux publics. Les Sabins prirent les armes pour ſe venger: Mais leurs filles, dans la chaleur du combat, vinrent ſe jetter toutes échevelées entre les deux armées & firent tant par leurs cris, qu'elles engagèrent ces Nations à ſe reconcilier, ſous la condition qu'elles reſteroient avec leurs maris. Cœcinna Pœtus, homme Conſulaire, aiant ſuivi le parti de Scribonien qui fit ſoulever l'Illyrie contre l'Empereur Claude, fut pris & mené à Rome par mer. Arrie, ſa femme, conjura les Soldats de l'eſcorte, de la recevoir dans leur bord: *vous ne pouvez*, leur diſoit-elle, *refuſer à un homme Conſulaire, quelques eſclaves qui lui ſervent à manger, qui l'habillent, qui le*

chauſſent: Seule je lui rendrai tous ces ſervices. Mais voiant les Soldats inéxorables, elle loüa une barque de pêcheurs; & dans un ſi petit batiment, elle eut la hardieſſe de ſe mettre à la ſuite d'un gros vaiſſeau. Arrivée à Rome, elle rencontra la veuve de Scribonien qui voulut lui parler. *Peux tu eſperer*, lui-dit elle, *que je t'écoute, toi qui as eu la lacheté de ſurvivre à ton mari?* Thraſéas ſon gendre, la voiant dans la réſolution de ne pas imiter cette femme, lui dit: *Si l'on me force à quitter la vie, vous voulez donc que votre fille la quitte avec moi?* Elle lui répondit avec vivacité: *Oui je le veux, ſi elle a vêcu avec vous dans une auſſi parfaite union que j'ai vêcu avec* Pœtus. Enfin cette femme courageuſe voiant ſon mari ſur le point d'être condamné à la mort, s'enfonça un poignard dans le ſein d'où le retirant tout ſanglant, elle le préſenta de la même main à Pœtus, & lui dit: *Tien, mon cher* Pœtus, *cela ne fait point de mal*; & autres paroles qu'elle ajouta pour l'encourager à l'imiter, ce qui determina enfin à Pœtus prévenir la mort qu'on lui préparoit. La femme de Thraſéas voulut ſuivre l'éxemple de ſa mère, mais pourtant elle ſe laiſſa perſuader de vivre. Plutarque en parlant du fleuve Eurotas, dit que le mont Taygète produiſoit une herbe que les femmes de Sparte ou de Lacedémone attachoient au coû pendant le printems, parcequ'elle avoit la proprieté de redoubler l'affection conjugale. Ariſtote avoit écrit avant lui la même choſe. Cette herbe s'appelloit *chariſion.* Mais ſes vertus, auſſi bien que celles de l'*Eau de Jouvence* & de l'*Agnus-Caſtus* dont les Dames d'Athènes uſoient pour conſerver

ſerver leur chaſteté, ſont malheureuſement du nombre de ces beaux ſecrets de l'Antiquité que nous avons perdus. On ajoute que les Spartiates ne ſe ſervoient de cette herbe que pour inſpirer de l'amour à leurs maris, qu'elles aimoient avec tant de paſſion que l'adultère étoit, dit-on, parmi elles un crime inoüi. Pour le prouver, on rapporte la réponſe d'un Lacedemonien nommé *Geredas* à qui un Etranger avoit demandé comment on puniſſoit à Sparte les gens ſurpris en commerce de galanterie avec une femme mariée. *Il ne s'en eſt jamais trouvé*, répondit Gérédas. *Mais ſuppoſons qu'il s'y en trouvât*, répliqua l'Etranger. *En ce cas*, dit le Spartiate, *il faudroit que le coupable paiât un taureau d'une grandeur ſi enorme, qu'il pût boire de la pointe du mont Taygete, dans la riviere d'Eurotas.* Surquoi l'Etranger lui répartit: *Mais vous ne ſongez pas qu'il eſt impoſſible de trouver un ſi grand taureau.* Alors le Spartiate lui ajouta: *Mais vous ne ſongez donc pas vous-même, qu'il eſt impoſſible d'entretenir le commerce dont vous me parlez avec une femme de Lacedemone.* Cependant lorsqu'un mari ſe croioit ſtérile, il appelloit ſouvent dans ſon lit nuptial un homme de bonne mine & ſans doute du goût de ſa femme, pour en avoir des enfans bien faits. Mais on ne regardoit point cela comme un adultère; parcequ'on étoit perſuadé que le conſentement, ou la répugnance d'un mari, fait ou détruit le crime; & comme on n'y ſentoit point d'offenſe, on n'y trouvoit point de honte.

(107) *Forme de l'Amitié le commerce ſi doux.*] L'*Amitié* eſt cet amour de bienveillance mutuelle, fondé

fondé ſur des rapports d'eſtime & de ſympathie, que Jeſus, fils de Sirac, appelle dans l'Eccleſiaſtique *un remede de vie & d'immortalité*, parcequ'il fait presque dans la vie civile, ce que l'arbre de vie du Paradis Terreſtre promettoit pour la vie naturelle. En effet, outre que l'*Amitié* répand une infinité de douceurs ſur le peu d'années que nous paſſons dans le Monde, elle nous donne encore l'immortalité après la mort, & nous fait vivre dans le ſouvenir des *Amis* que nous laiſſons après nous. L'Antiquité donne pour des Modèles d'*Amitié*, celle de *Jonathas* & de *David*, de *Pylade* & d'*Oreſte*, de *Caſtor* & de *Pollux*, *&c.* Elle relève auſſi beaucoup l'aventure d'un certain Philoſophe, nommé *Abaucas*, qui dans un incendie, aima mieux ſauver ſon ami des flammes, que ſa propre femme & ſes deux enfans, dont l'un étoit encore à la mammelle, & l'autre agé ſeulement de ſept ans. Le dernier echappa avec ſa mère, & l'autre fut étouffé par la vapeur du feu. L'Ami qu'*Abaucas* avoit charge ſur ſes épaules, avoit été bleſſé à la cuiſſe le ſoir precedent par des voleurs. Quelqu'un reprochant à ce Philoſophe, qu'il avoit abandonné ſes enfans pour ſauver un étranger: *J'en pouvois*, dit il, *avoir d'autres, aulieu que je n'aurois jamais recouvré un ſemblable Ami.* Mais cette penſée eſt outrée, fauſſe & monſtrueuſe: car eſt-il probable qu'un homme capable d'être touché d'un ſentiment auſſi doux qu'eſt celui d'une tendre *Amitié*, ſoit en même tems inſenſible aux pieux ſentimens de la Nature que tous les animaux ont dans le cœur? Tout ce qu'une telle penſée doit nous faire juger d'*Abaucas*, c'eſt qu'il n'avoit pas l'avantage d'etre éclairé des lumières de la MASSONNERIE.

FIN

DU PREMIER VOLUME.

LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOËCE.

NOUVELLE TRADUCTION.

AVEC

LA VIE DE L'AUTEUR,

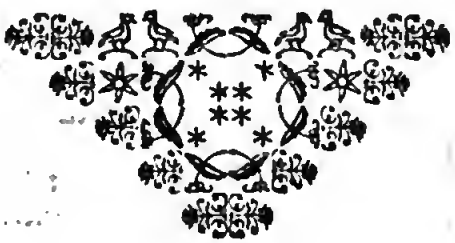
DES REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES,

ET

UNE DEDICACE MASSONNIQUE:

PAR UN FRERE-MASSON, MEMBRE DE L'ACADEMIE ROIALE DES SCIENCES ET DES BELLES-LETTRES DE BERLIN.

TOME I.



A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT,
M. D. CC. XLIV.

CATALOGUE
DE
LIVRES
Qui se trouvent
A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT,

MEmoires *pour servir a l'Histoire de l'Esprit & du Cœur, par Monsieur Le* MARQUIS D'ARGENS, *Chambellan de Sa Majest: Le Roi de Prusse, & par* MADEMOISELLE Co**. Tome Premier; Cet Ouvrage rassemblera plusieurs Pieces d'un genre très different; il y aura des Réflexions Metaphysiques, des Dissertations Physiques; des Lettres Critiques; des Romans écrits dans le gout des Nouvelles; enfin chacun pourra trouver de quoi s'y amuser. Il paroitra touts les trois mois un Volume de ces Mémoires. Dans le premier il y aura des Reflexions sur les Passions, un petit Roman, une Dissertation sur les Douceurs de la Bonne Societé; cela appartient au Cœur. Dans ce même Volume on placera un Discours sur la Nature & la Propagation du Feu; ou l'on examinera les six Ouvrages qu'a fait imprimer sur ce sujet en dernier lieu l'Academie des Sciences de Paris. Ce morceau, ainsi qu'une Lettre Critique sur les Pedans, appartient a l'Esprit. Dans les trois Tomes Suivans, on trouvera trois Dissertations, une sur l'Air, l'autre sur l'Eau, la troisieme sur la Terre. Ce qui, joint a la premiere sur le Feu, fera une espece de Cours de Physique Experimentale.

Lettres Critiques & Philosophiques par MADEMOISELLE Co**. avec les Reponses de Monsieur le MARQUIS D'ARGENS; 12.

Memoires du Comte du GUICHE, concernant les Pro-

viu-

vinces-Unies des Païs-Bas, depuis 1665. juſqu'au 15 de Juin 1672. Ouvrage qui ſert de preuve & de confirmation aux Lettres & Negociations de Monr. Le Comte d'Estrades, & aux Mémoires de Mr. Aubery. 12.

La Conſolation Philoſophique de Boëce, Nouvelle Traduction, avec la Vie de l'Auteur, des Remarques Hiſtoriques & Critiques; une Dedicace Maſſonnique par un Frere-Maſſon, Membre de l'Academie Roiale des Sciences & des Belles Lettres de Berlin. 2 vol. 8.

*Lettres, Memoires & Negociations de Monſieur le Comte d'*Estrades, *Ambaſſadeur de S. M. T. C. en Italie, en Angleterre, & en Hollande. Ouvrage où ſont compris l'Achat de Dunkerque, & pluſieurs autre choſes très intereſſantes, Nouvelle Edition, dans laquelle on a retabli tout ce qui avoit été ſuprimé dans les précédentes.* Londres 1743. 9 vol. 12.

La Parfaite Connoiſſance des Chevaux par Mr. Saunier, Haye 1734. avec 60. Belles Figures *Fol.*

Le même en Grand Papier.

La Bibliotheque Britannique ou Hiſtoire des Ouvrages des Scavans de la Grande Bretagne Tom. XXI. & Tom. XXII. qui contiennent les Extraits Suivans.

Tom. XXI. Premiere Partie.

I. Guil. Warburton Traité de la Divinité de la Miſſion de Moïſe, demontrée ſuivant les Principes d'un Deiſte Religieux, par la conſideration que ſous l'Economie Moſaique il n'eſt point fait mention des Recompenſes & des Peines d'une Vie a venir.

II. Les Commentaires de Jules-Cesar, touchant la Guerre des Gaules & la Guerre Civile; comme auſſi ceux d'Aulus Hirtius, & d'autres Ecrivains, ſur les Guerres d'Alexandrie, d'Afrique, & d'Eſpagne; avec les Notes & les Remarques de Monſieur Th. Bentley, qui y a joint les Conjectures & les Corrections de Mr. Jaques Jurin.

III. L'Hiſtoire du Schah Nadir; ci devant nommé Thamas Kuli Khan, aujourd'hui Empereur de Perſe.

IV. Remarques ſur la Reſurrection de Lazare, rapportée dans le Chapitre Onzieme de l'Evangile de S. Jean.

V. Recit Hiſtorique de la Vie & du Regne de David Roi d'Israel, par l'Auteur de l'*Examen deſintereſſé de la Revelation.* Tom. II.

VI. Chronique des Rois d'Angleterre, écrite ſuivant le Style

le des Anciens Hiſtoriens Juifs, par NATHAN BEN SABDI, Prêtre de la même Nation.

VII. XENOPHON Memorabilium Socratis Dictorum Libri IV. Gr. & Lat., cum notis integris ERNESTI, aliorumque Selectis; nunc variis etiam novis Obſervationibus adaucti & illuſtrati; acced. Capitum, Verborum, & Phraſium Indices Locupletiſſimi. *Oxon.* 1741. 8.

Tom. XXI. Part. II.

I. Penſées Libres ſur la Creation des Brutes, ou, Examen de l'Amuſement Philoſophique du P. BOUGEANT ſur le Langage des Betes.

II. Remarques ſur l'Hiſtoire d'Angleterre, tirées des Papiers Manuſcrits de HUMFROI OLDCASTLE.

III. Recit Hiſtorique de la Vie & du Regne de DAVID, Roi d'Iſraël, par l'Auteur *de l'Examen desintereſſé de la Revelation.* Tom III.

IV. TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES de la Societé Roiale de Londres. No. 464. 465, 466.

V. Dictionaire Hiſtorique de toutes les RELIGIONS, depuis la Creation du Monde, juſqu'à aujourd'hui.

VI. Lettre a M. E....., Paſteur de la S....., ſur les Ouvrages de Mr. ARLAUD, celebre Peintre de Geneve.

VII. L'ORTHOPEDIE, ou, l'Art de prevenir & de corriger dans les Enfans les Difformitez du Corps, le tout par des moyens a la Portée des Peres & des Meres, & des Perſonnes qui ont des Enfans a élever; PAR Mr. ANDRY. 2 vol. 8.

VIII Deſcription de la Hollande, ou Etat Preſent des Provinces-Unies, contenant une Relation particuliere de la Haye &c.

Tom. XXII. Part I.

I. Vie des Amiraux Anglois & des autres Grands Hommes de Mer de cette Nation; par JEAN CAMBELL.

II. Examen ſuccint d'un Ouvrage de Mr. WARBURTON, intitulé la Divinité de la Miſſon de Moïse demontrée, adreſſé a l'Auteur même, par une Societé de Gens de Lettres.

III. Deſcription de l'ORIENT, & de quelques autres Païs, I. Volume, ou ſont contenues des Obſervations ſur l'EGYPTE; par Mr. RICHARD POCOCKE.

IV. Lettre ſur la Conduite de PILATE a l'égard de JESUS-CHRIST.

V. Cronique de la REINE D'HONGRIE, enſemble le Hauts Faits

Faits de GEORGE Roi d'Angleterre a la Bataille de Dettingen ; & le Cantique d'Action de Graces du Roi GEORGE, pour la Victoire remportée sur les Ennemis ; le tout écrit a la maniere des Anciens Historiens Juifs, par ABRAHAM BEN-SADDI Frere de NATHAN LE JUIF.

VI. TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES de la Societé Roiale de Londres No. 467 468. 469. dans lesquels se trouve Le Memoire de Monsieur TREMBLEY, & ses Observations & Experiences sur le POLYPE d'Eau douce, avec des Figures qui Representent le dit POLYPE, vû par le Microscope

VII. Programme pour imprimer par Souscription le Livre de JOB en caractere Hebreu, qu'on a dechifré pour la premiere fois dans une Version Angloise de nouvelle Invention.

VIII. Vingt & quatre Sermons prechés en *1739*, *1740*. & *1741*. pour la Fondation de Mr. BOYLE ; Huit Sermons prechés en *1738* & *1739* pour la Fondation de Milady MOYER, avec trois autres Sermons, par feu Mr. LEONARD TWELLS.

NB Ce Journal, dont on imprime regulierement tous les trois mois une Partie, se fait de Jour en jour plus interessant, & plus estimé. Le Libraire ne negligé rien de tout ce qui peut contribuer a meriter l'accueil dont le Publicq l'honore. Il se flatte d'y réüssir de plus en plus ; Plusieurs Scavans du premier Ordre se faisant un plaisir de l'Enrichir d'Extraits les plus agreables & les plus dignes de l'Attention des Curieux & des Gens de Lettres.

L'ART DE LA CAVALLERIE, ou la maniere de devenir bon Ecuyer, par des Regles aisées, & propres a dresser les Chevaux a tous les Usages, que l'utilité & le plaisir de l'homme exigent, tant pour le Manege, que pour la Guerre, la Chasse, la Promenade, l'Attelage, la Course, le Tournois, autrement dit Carousel, &c. avec des Principes certains pour le choix des Chevaux ; la Connoissance que l'on doit avoir de leurs Dispositions Naturelles, pour les plier avec plus de succes aux Exercices qu'on en attend, & l'explication de toutes les Pieces, qui composen les differentes sortes d'equipages, avec des Observations sur tout ce qui peut blesser ou gener les Chevaux ; par GASPARD DE SAUNIER, ci-devant Ecuyer de la Celebre Université, établie par les Nobles Hauts & Puissants Seigneurs, Etats Generaux, dans la Ville de Leyden ; fol. avec quantité de Figures, en Grand & en petit Papier. *Sous Presse.*

Description exacte de l'Univers, ou, l'ANCIENNE GEOGRAPHIE

Sacrée & Prophane; a laquelle eſt jointe une Relation des Evenemens & des Changemens les plus intereſſans, arrivez dans les Empires, les Roiaumes, les Souverainetez, & les Republiques, depuis leur Etabliſſement juſqu'au Siecle préſent. à la Haye 1740. avec LXII. Cartes Geographiques: *Folio*, Format d'Atlas.

La Nouvelle Mariane, ou les avantures de Madame la Baronne De ****. Haye 1738. 10 Parties 8.

Medailles de Grand & de Moyen Bronze, du Cabinet de LA REINE CHRISTINE; *frappées tant par ordre du Senat, que par les Colonies Romaines, & par les Villes Grecques, gravées auſſi delicatement qu'exactement d'après les Originaux, par le Celebre* PIETRO SANTES-BARTOLO; *en LXIII. Planches, expliquées par Monſr.* S. HAVERCAMP, *Profeſſeur dans l'Academie de Leiden.* à la Haye 1741. François & Latin. Fol:

- - - - *Le même Ouvrage*; en Grand Papier. Fol.

L'Hiſtoire du Syſtheme des Finances ſous la Minorité de LOUIS XV., *avec un abregé de la vie du Duc* REGENT *& du Sr.* LAW, Haye 1734. 6 vol. 12.

*Art de monter à Cheval, ou, Deſcription du Manège dans ſa perfection, par Mr. le Baron d'*EISEMBERG. Haye 1740. avec 60 belles Planches, gravées par PICART; *Fol.* Obl.

De l'Attaque & de la Defenſe des Places, par Monſr. le Marechal de de VAUBAN. à la Haye 1737. avec 36 Belles Planches. 4.

- - - - *Le Tome ſecond du même Ouvrage.* à la Haye 1742 Fig. 4.

La BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, *ou, l'Hiſtoire des Ouvrages des Savans de la Grande-Bretagne, par une Societé de Gens de Lettres à Londres.* à la Haye 1734-1744. XLIV. Parties 8.

Les Cent Nouvelles Nouvelles par Mad. de GONEZ. Haye 1735. 20 vol. 12.

Diſcours Hiſtoriques, Critiques, Theologiques & Moraux, ſur les Evenemens les plus memorables de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, avec de très belles Figures, Lettres Griſes, Vignettes, & Culs de Lampe, gravez ſur les Deſſeins de Mrs. HOET, HOUBRAKEN *&* PICART. LE ROMAIN. à la Haye 1727-1738. 6 vol. Fol. *Sur du Papier Médian.*

- - - - *Sur du Papier Royal.*
- - - - *Sur du Papier Superoial.*
- - - - *Sur du Papier Imperial.*

Voyage de CORN. LE BRUN, *au Levant, dans l'Aſie Mineure, aux Iſles de Chio, Rhodes, Chypre &c. de même que dans les plus conſiderables Villes d'Egypte, de Syrie, & de la Terre Sainte &c.* Haye 1732. 5 vol. 4 Fig.

- - - - *Le même*, en Grand Papier.

Etat Militaire de l'Empire Ottoman, par Mr. le Comte Marſilli. 2 vol. Italien & François, Fol. avec des Figures & des Cartes Geographiques.

Exa-

Examen du Pyrrhonisme Ancien & Moderne, par Mr. de CROUSAZ *Haye 1733. Fol. Cet Ouvrage est imprimé sur le même Format du Dictionaire & des Oeuvres de* BAYLE, *dont l'Auteur fait une Critique perpetuelle.*

- - - - *Le même*; en Grand Papier, *Fol.*

Essai Historique & Philosophique sur le Gout. Haye 1737. 8.

La GUERRE SERAPHIQUE, *ou, Histoire des Perils qu'a courus la Barbe des Capucins, par les violentes Attaques des Cordeliers; avec une Dissertation sur l'Inscription qui se trouve au Portail de l'Eglise de Rheims:* Deo Homini & Beato Francisco, Utrique Crucifixo. *Haye 1739. 12.*

Les Remarques Historiques, Critiques, & Philologiques, sur le Nouveau Testament, par Monsr. DE BEAUSOBRE LE PERE. *Haye 1742. 2 vol. 4.*

Le Gouvernement Admirable de la REPUBLIQUE DES ABEILLES; *avec les moyens d'en tirer grande Utilite. Haye 1740. 12.*

Histoire METALLIQUE *des XVII. Provinces des Pais-Bas, depuis l'Abdication de l'Empereur Charles V. en 1555. jusqu'à la Paix de Baden en 1716. par Mr.* VAN LOON. *Haye 1736. avec plus de 3000. Medailles, 5 vol. Fol.*

- - - - *Le même, en Grand Papier.*

- - - - *du XVI. Siecle, par Mr.* DURAND, *Haye 1735. 4 vol. 12.*

Les Hommes Illustres qui ont paru en France, par Mr. PERRAULT, *Haye 1736. 2 vol 8.*

Memoires d'Anne Marie de MORAS, *Comtesse de* COURBON, *écrits par Elle même, Haye 1740. 4 Parties, 12.*

Le PAISAN GENTILHOMME, *ou, Avantures de Mr. Ransau, & son Voyage aux Isles Jumelles, Haye 1735. 12.*

Recueil complet d'Estampes, qui representent les Evenemens les plus Memorables de l'Ancien & du Nouveau Testament (sans Discours) gravées sur les Desseins de Mr. HOET, HOUBRAKEN, & PICART. *Sur du Papier Median.*

- - - - *Sur du Papier Royal.*

- - - - *Sur du Papier Superroyal.*

- - - - *Sur du Papier Imperial.*

Le Supplement aux Trophées Sacrez & Profanes du Duché de Brabant, par Mr. BUTKENS, 2 vol. avec Figures. *Fol.*

- - - - *Le même, en Grand Papier.*

Le Siege de CALAIS, *Nouvelle Historique, Haye, 1732. 12.*

Traitez Geographiques & Historiques pour l'intelligence de la Sainte Ecriture; par Mr. BRUZEN LA MARTINIERE, *Haye 1730. 2 vol. 12.*

Traité des Armes, par le Sr. P. J. F. GIRARD, *Ancien Officier de de Marine; enseignant la maniere de combattre de l'Epée en pointe seule,*

ſeule, toutes les Gardes étrangeres, l'Eſpadon, les Piques, Hallebardes, Bayonnettes au bout du Fuſil, Fleaux briſez, & Batons aux deux Bouts; enſemble a faire de bonne grace le Salut de l'Eſponton, l'Exercice du Fuſil, & celui de la Grenadiere, tels qu'ils ſe pratiquent aujourd'hui dans l'Art-Militaire de France; orné de 116 *Belles Planches*, à la Haye 1739. Quarto Obl.

La Chronique des Rois d'Angleterre, écrite dans le Style des Anciens Hiſtoriens Juifs, par Nathan Ben Saddi Pretre de cette Nation. Londres 1743. 8.

Les Oeuvres de Clement Marot, revues ſur pluſieurs Manuſcrits, & ſur plus de quarante Editions, augmentées tant de diverſes Poëſies veritables, que de celles qu'on lui a fauſſement attribuées, avec les Ouvrages de Jean Marot ſon Pere & de Michel Marot ſon Fils, Haye 1731. 6 vol. 12.

LIBRI LATINI.

THESAURUS Antiquitatum & Hiſtoriarum Italiæ, Neapolis, Siciliæ, Sardiniæ, Corſicæ, Meliæ, congeſtus a JOH. GEORG. GRAEVIO; JAC. PERIZONIO ET SIG. HAVERCAMPIO, cum Præfationibus PETRI BURMANNI. *Lugd. Batav.* 45 Volumina; *cum Figures* Fol.

- - - - Idem Libet; *Charta Majori.* Fol,

- - - - Idem Liber. 39 Volumina. Fol.

- - - - Idem Liber. 39 Volumina *Charta Majori.* Fol.

Nummophylacium REGINAE CHRISTINAE, quod comprehendit Numiſmata Ærea Imperatorum Romanorum, Latina, Græca, atque in Coloniis cuſa, quondam a PETRO SANTES BARTOLO Summo Artificio Summaque Fide Æri inciſa: cum Commentario SIGEBERTI HAVERCAMPI Latine & Gallice. *Hagæ Com.* 1741. *Fol. cum LXIII. Tabulis Numiſmatum.*

- - - - - - - - - - Idem Liber: Charta Majori. Fol.

Accuratiſſima Orbis Delineatio, Sive, GEOGRAPHIA VETUS, Sacra & Prophana. Præmiſſa eſt Introductio ad Geographiam Antiquam, qua Orbis Vetus, Gentium Migrationes, Populorum Origines, quicquid Hiſtorias Illuſtrare poteſt, breviter refertur. *Hagæ Comitum* 1740. *cum LXII. Tabulis Geographicis, Forma Atlantica*, Fol.

Acta quædam Eccleſiæ ULTRAJECTINAE, adverſus Scripta Eminentiſſimi Cardinalis Archiepiſcopi Mechlinienſis cum Præfatione ad Illuſtriſſimos omnes inclytæ Germaniæ Archiepiſcopos. *Hagæ Comitum* 1737. 4.

BREVIARUM Rothomagenſe; Illuſtriſſ. & Reverendiſſ. in Chriſto Patris *Ludovici de la Vergne de Treſſan*, Rothomagenſis Archiepiſcopi, Autoritate reformatum & editum. 1736. 4 *Vol.* 18. *Rubro Nigr. cum Fig.* JAC.

JAC. DE BIE, Numiſmata Aurea Imperatorum Romanorum, a Julio Cæſare ad Heraclium uſque, Excellentiſſimi, dum viveret, Caroli DUEIS CROI & ARSCHOTANI magno & ſumptuoſo ſtudio collecta; accedit LUD. SMIDS Romanorum Imperatorum Pinacotheca; ex recenſione & cum notis *Sig. Haverkampi. Amſt* 1738. *cum Fig. & Numiſmatibus.* 4.

BIBLIOTHECA Hohendorſiana, Hulſiana, Maickiana, Kryſiana & Du Boiſiana. *Hagæ Comitum XV. Vol.* 8.

CATALOGUS Librorum qui in Theſauris Romano, Græco, & Siculo continentur. *Leidæ* 1725. 8.

Compendium Moralis Evangelicæ, Sive, Conſiderationes Chriſtianæ in NOVUM TESTAMENTUM: *Lovanii* 1694. 4 *Vol.* 12. *Editio Nitidiſſima.*

Jo. HARDUINI Opera Varia; in quibus continentur I. Undecim Athei Hodierni: Scilicet, Janſſenius, Martin, Thomaſſin, Mallebranche, Quenel, Arnaud, Nicole, Paſcal, Deſcartes Le Grand, & Regis. II. Platon expliqué. III. Pſeudo-Virgilius. IV. Pſeudo Horatius. V. Numiſmata Sæculi Juſtiniani. VI. Antiqua Numiſmata Sæculi Theodoſiani. VII. Numiſmata Regum Francorum. *Hagæ Com.* 1733. *cum LVII. Tabulis Numiſmatum.* Fol.

- - - Idem Liber. *Charta Majori.*

CLERICI Opera Philoſophica, *Amſt.* 1722. 4 *Vol.* 12.

Jo. HARDUINI Commentarius in Novum Teſtamentum, accedit ejuſdem Autoris Lucubratio, in cujus prima parte oſtenditur Cepham, a Paulo reprehenſum, Petrum non eſſe; in altera parte Joanis Apoſtoli de Sanctiſſima Trinitate locus explanatur, *Hagæ* 1741. *Fol.*

- - - - Idem *Charta Majori.*

S. JUSTINI Philoſophi & Martyris Opera, Studio Benedictinorum, *Hagæ* 1743. *Gr. & Lat.* Fol.

HOSPITALII Galliarum Cancellarii Carmina. *Amſt.* 1732. 8.

LIMBORGI Theologia Chriſtiana adjuncta eſt Relatio Hiſtorica de Origine & Progreſſu Controverſiarum in Fœderato Belgio de Præ deſtinatione. *Hagæ Com.* 1736. Fol.

SALENGRE Theſaurus Novus Antiquitatum Romanarum. *Hagæ Com* 3. *Vol.* Fol.

- - - - Idem Liber, *Charta Majori.* Fol.

Jo. JAC. SCHEUCHZERI Herbarium Diluvianum. *Lugd. Bat.* 1723. *Fig.* Fol.

- - - - Idem Liber, *Charta Majori*, Fol.

SANTORINI Obſervationes Anatomicæ. *Lugd. Bat.* 1739. *Fig.* 4.

FIN.

AOI 166991